

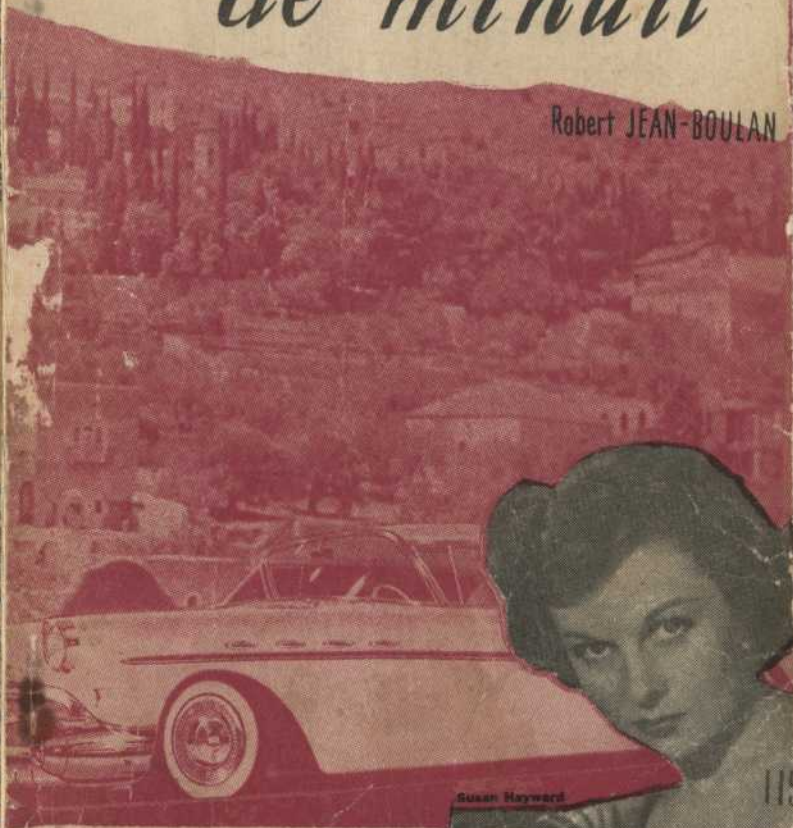
25c

La Dame de minuit

Robert JEAN-BOULAN

LA DAME DE MINUIT

ROBERT JEAN-BOULAN



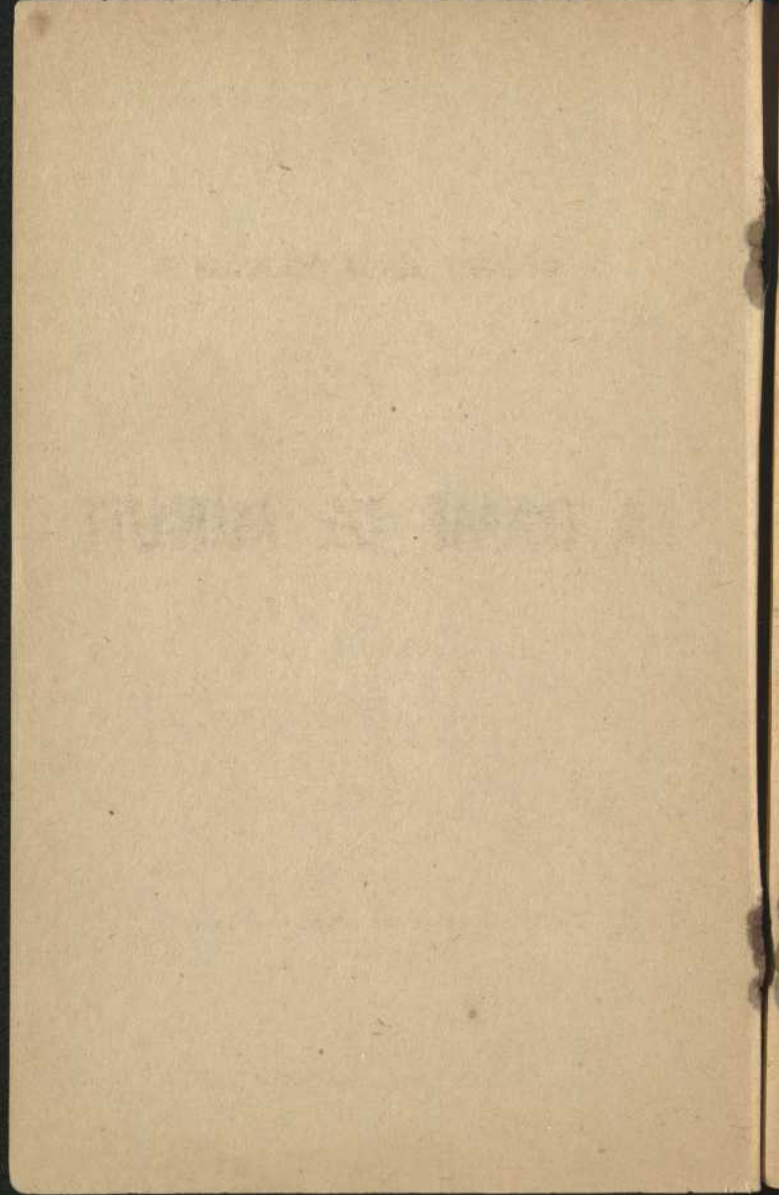
Susan Hayward

LES GRANDS ROMANS D'AMOUR

(aj) 10.
✓

ROBERT JEAN-BOULAN

LA DAME DE MINUIT

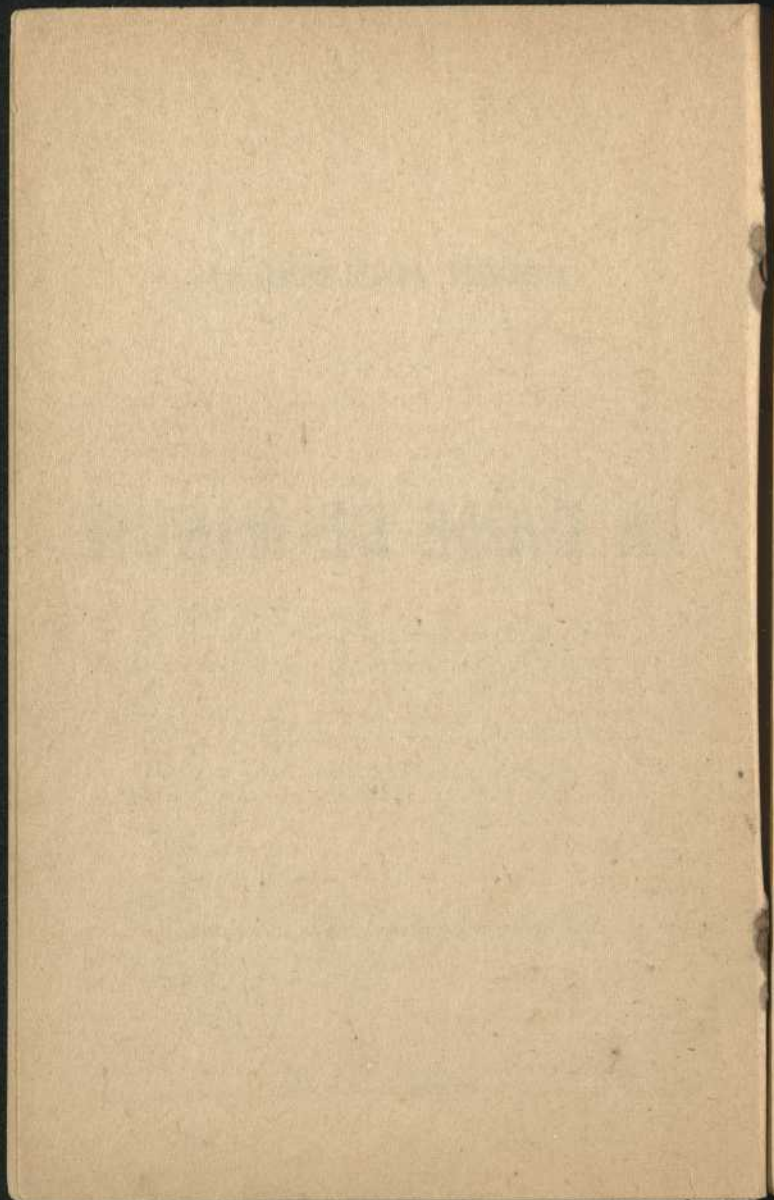


ROBERT JEAN-BOULAN

LA DAME DE MINUIT

Publié en vertu d'une entente avec l'auteur

(Imprimé au Canada)



La nuit tombait.

Il faisait déjà tiède. Dans l'air doré, des moucheron, mis en joie, tournoyaient.

Sur la route nationale qui va de Paris à Bordeaux, une auto noire, lancée à toute vitesse, dévorait l'espace.

Au volant, un homme jeune, qui pouvait avoir de vingt-cinq à vingt-huit ans, les sourcils froncés, semblait de très mauvaise humeur.

— C'est le diable lui-même qui a voulu cette panne ! grommelait-il. Sans elle, je serais déjà arrivé. Ma visite est ratée pour ce soir, et bien ratée. Quelle déveine !

Une voiture à boeufs, paisible et lente, revenait des champs. Il l'évita de justesse, devina les malédictions du paysan à son adresse, et reprit *in petto* :

— Au fond, je n'ai pas besoin de me casser la figure. Mieux vaut que je m'arrête dans un débit quelconque pour téléphoner à l'hôpital Sainte-Marie que je ne pourrai m'y présenter ce soir. Ensuite, j'aurai toute la nuit pour gagner tranquillement Bordeaux et, demain matin, à la première heure, j'irai faire ma mise au point.

Didier Vincent, ingénieur-électricien avait été envoyé par la maison d'appareils électriques pour cliniques et hôpitaux Gobert et Cie, afin de régler et vérifier la salle de radiologie de l'hôpital Sainte-Marie de Bordeaux, qui avait passé, dernièrement, une importante

commande. Rendez-vous avait été pris pour ce jour même, à cinq heures. Le jeune homme, parti de Paris en auto la veille au soir, avait cru avoir largement le temps de gagner Bordeaux. Tout avait d'abord marché à souhait. Puis, voici qu'aux portes mêmes de Royan, où il avait également affaire, une panne stupide l'avait immobilisé toute l'après-midi. Rageant et pesant, il avait dû se résigner à attendre que sa voiture soit remise en état. Celle-ci n'avait été prête qu'à six heures.

Le premier mouvement de Didier avait été de se lancer à corps perdu sur la route. Après avoir marché quelques minutes à ce train-là, il allait aborder le petit village de Didonne, quand il avait brusquement réfléchi que le mieux serait de téléphoner à l'hôpital afin d'avertir qu'il ne pourrait y passer que dans la matinée du lendemain.

— Après tout, à l'impossible, nul n'est tenu ! ronchonna-t-il.

Il ralentit. A la sortie du village, un modeste bistro balançait son enseigne. Un homme énorme, ventru, la trogne hilare, couronné de pampres, chevauchait un tonneau et brandissait une grappe. « *Au joyeux Silène* », disait la plaque de fer découpé.

— Il doit bien avoir le téléphone, le père Silène ! pensa l'ingénieur en stoppant.

Il pénétra dans la salle, semblable à toutes les salles de cabaret de province. Des tables de bois tachées de vin ; un parquet poussiéreux, un bar en zinc, au-dessus duquel des bouteilles multicolores s'étagaient. Derrière, un homme — la cabaretier — qui avait un vague air de parenté avec son enseigne, se tenait. Dans le fond, deux paysans, devant une chopine de vin blanc, discutaient affaires.

A l'entrée de ce client qui n'était pas, de toute évidence, un habitué, trois paires d'yeux curieux convergèrent vers lui.

Sans embarras, Didier se dirigea droit vers le tenancier.

— Un demi ! commanda-t-il.

Lorsqu'il fut servi, il questionna :

— Dites-moi, avez-vous le téléphone ?

L'autre parut à la fois stupéfait et froissé par une pareille demande.

— Bien sûr ! Même que c'est ici qu'on passe toutes les communications du village...

— Alors, c'est parfait ! Donnez-moi le Bottin, je vous prie.

Il feuilleta d'un doigt rapide le gros livre, trouva ce qu'il cherchait, demanda sa communication.

— Tant mieux ! se dit-il en raccrochant. De la sorte, tout est arrangé. Demain, à onze heures, j'irai faire cette mise au point, et la panne ne m'aura pas trop retardé.

Il paya, sortit, remonta en voiture et démarra.

Maintenant qu'il avait tout le loisir nécessaire pour gagner Bordeaux, il allait doucement s'attarder pour mieux jouir du calme champêtre qui l'entourait.

A Paris, il avait laissé la pluie et la froidure d'un mois de mars maussade. Ici, il découvrait avec ivresse que le printemps s'était déjà installé en maître.

Des marguerites dans les champs, des hirondelles au bord des toits et dans l'air attiédi, des petits nuages pomponnés et frisés dans un ciel fraîchement lavé, la nature entière attestait le renouveau.

Tout en suivant la grande route à petite allure, il consulta d'un coup d'oeil son carnet.

— Pendant que je serai dans la région, pensa-t-il, il serait bon que j'aille jusqu'au préventorium de Salles, qui n'est pas très loin d'ici. Je verrai si tout marche bien. Puis, à Blaye, j'en profiterai pour m'arrêter chez Grumeau, le dentiste dont nous avons fait l'installation, voici quatre mois. Sa dernière lettre nous signalait un point défectueux dans le réglage.

Il s'arrêta à Saint-Ciers-sur-Gironde pour dîner, et hésita un instant afin de savoir s'il y passerait la nuit. Puis, il résolut d'aller coucher à Blaye. De la sorte, le lendemain, il pourrait faire sa visite à Grumeau avant de filer sur Bordeaux.

La nuit était aussi belle qu'avait été la journée. Maintenant, la lune brillait doucement entre les haies de peupliers qui bordaient la route. La Gironde, au loin, se devinait.

Il traversa deux ou trois hameaux, dont il ne put lire le nom, à l'entrée, et qui lui étaient d'ailleurs indifférents.

Soudain, sur la route blanchie par la lueur lunaire, il vit se dresser une forme. Cette silhouette agitait frénétiquement les bras, lui faisant signe de s'arrêter.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? songea-t-il, méfiant. Encore un « autopstop », sans doute !

Il connaissait la façon de procéder de quelques touristes impécunieux, qui ont trouvé cet ingénieux moyen de parcourir de longues distances sans bourse déliée, en demandant tout simplement au premier automobiliste qui se rend dans la même direction, de les prendre avec lui.

Il résolut d'abord de passer outre, et même de forcer l'allure, car, à minuit, ce genre de service n'était pas sans risques. Mais, en approchant, il ne tarda pas à s'apercevoir que cet importun était une femme.

Il stoppa près de l'inconnue. Celle-ci s'approcha de la voiture et demanda rapidement :

— Monsieur... Pouvez-vous m'emmener, je vous prie ?

— Où allez-vous, Madame ?

Puis, s'apercevant de la réelle jeunesse de son interlocutrice, il reprit :

— Non... Mademoiselle, sans doute !

— Je vais... où vous irez... à Blaye, à Libourne, à Bordeaux, ça m'est égal !

Didier ne put réprimer un mouvement de stupeur. Mais il ne lui avait pas fallu plus longtemps pour voir d'abord que cette femme était jeune et ravissante ; ensuite, détail surprenant, étant donné l'endroit désert où il se trouvaient, qu'elle était en toilette de bal. Une cape de velours blanc, incrusté d'argent, couvrait ses épaules nues, et des bracelets s'agrafaient autour des bras d'une ligne à rendre envieux Praxitèle.

Une agitation qu'elle dissimulait difficilement soule-

vait sa poitrine, faisait trembler ses lèvres. Et, de temps à autre, elle jetait un regard derrière elle, comme si elle avait craint que de l'ombre ne jaillît quelque chose connu d'elle seule.

Le jeune ingénieur comprit immédiatement qu'il y avait un mystère dans cette rencontre inopinée. Il ouvrit rapidement la portière.

— Montez, mademoiselle ! dit-il.

Elle ne se fit pas répéter l'invitation, et s'élança près de lui. L'auto fila à toute allure.

— Comment se fait-il, mademoiselle, que vous vous trouviez à cette heure sur une route aussi déserte que celle-ci ? questionna-t-il.

— Oh ! Monsieur, je sais bien que cette rencontre doit vous paraître extraordinaire. Mais, je vous en prie, ne m'interrogez pas pour le moment. Vous voyez... Je suis encore trop émue pour pouvoir rien dire. Plus tard...

Effectivement, elle tremblait de tout son corps.

Tout en conduisant d'une main, Didier saisit une couverture de voyage, roulée dans le filet, et la tendit à la jeune voyageuse.

— Enveloppez-vous bien, Mademoiselle. Les nuits sont encore très froides, et vous êtes légèrement vêtue.

Elle balbutia un remerciement et obéit. Puis, se pelotonnant dans son coin, elle parut dormir.

L'ingénieur n'osa pas troubler ce repos, réel ou simulé. Ce n'était pourtant pas l'envie qui lui en manquait. Car tout, dans cette rencontre énigmatique, l'intriguait. Qui était cette inconnue ? D'où venait-elle ? Comment était-elle là ? Pourquoi avait-elle fui quelqu'un ou quelque chose ? Car, de toute évidence, il s'agissait de quelqu'un poursuivie par un danger. A cette idée, le jeune homme se sentit bouleversé. Quel est celui qui, à vingt ans, et même à vingt-cinq, ne s'est pas senti une âme de héros pour voler au secours d'une belle jeune fille opprimée ? La chevalerie n'est pas encore morte ; le vingtième siècle et le progrès n'ont pas réussi à tuer ce ferment d'idéalisme que tout adolescent porte en lui et qui lui inspire de grands actes

de courage et de dévouement. Plus tard, l'égoïsme, l'intérêt, viennent effacer cette soif d'action et de sacrifice. Jusque-là, chacun porte en soi, peu ou prou, un tempérament de Don Quichotte.

Didier n'échappait pas à la règle. L'étrangeté de la rencontre, le romanesque de cette aventure, qu'il devinait profonde dans ses répercussions, la beauté de cette jeune fille, somptueusement vêtue et si extraordinairement troublée, tout, en quelques secondes, lui inspirait le désir impérieux et d'en connaître davantage, et de porter secours à cette infortunée, s'il était en son pouvoir de le faire.

Pour l'instant, il comprenait que le seul désir qu'elle avait était de s'éloigner au plus tôt. Aussi faisait-il donner à la voiture son maximum.

« Lorsqu'elle se sentira en sûreté, à l'hôtel, elle parlera, pensa-t-il.

Les premières lumières de Blaye ne tardèrent pas à se voir dans le lointain. La petite ville était endormie. On traversait une région vinicole ; quelques maisons, éparses, des châteaux, ceinturés de murs et de grilles, se devinaient plus qu'ils ne se voyaient.

Didier avait hâte d'arriver. Il se sentait tenaillé par une curiosité invincible. Ou plutôt, c'était un intérêt subit qu'il portait à sa compagne inconnue, une soif de savoir afin de mieux pouvoir la protéger.

— Je pensais m'arrêter pour coucher ici, dit-il enfin, tandis qu'ils suivaient une rue éclairée par des becs électriques. Y voyez-vous quelque inconvénient ?

— Oh ! pas du tout !

— Je vais vous conduire à un hôtel que je connais, et où je suis descendu déjà. Ce n'est pas un palace, mais c'est confortable, et les gens y sont serviables.

— Comme il vous plaira...

Il tourna dans une rue adjacente, puis, dans une autre rue encore, et enfin stoppa devant un immeuble, où se lisait en grosses lettres.

« Hôtel Impérial »

Il descendit et sonna. Puis il aida sa compagne à mettre pied à terre.

La porte s'ouvrit. Ils pénétrèrent dans le corridor, encore éclairé. On les fit entrer dans le bureau, où une lait encore à des écritures.

— Pouvez-vous nous loger cette nuit, Madame Le-maire ? questionna Didier.

grosse femme, au visage ouvert et accueillant, travail-

— Certainement, Monsieur !

Et, sans attendre d'explications, elle ordonna à une soubrette qui venait d'entrer :

— Adeline, conduisez Madame et Monsieur au 17...

— Pardon, Madame, intervint le jeune ingénieur, je désirerais deux chambres...

La brave femme qui les avait pris, manifestement, pour un jeune ménage, parut surprise, mais ne dit rien, se contentant de jeter un regard étonné sur cette inconnue en toilette du soir.

— Très bien... En ce cas, vous donnerez le 19 à Madame. Voulez-vous remplir votre fiche, s'il vous plaît ?

Didier accepta très volontiers. Il allait enfin savoir le nom de son inconnue !

Lorsqu'elle remplit à son tour la feuille obligatoire, il se pencha légèrement, afin de lire par-dessus son épaule. Il déchiffra .

« Sylvine Delacoste. Sans profession. Demeurant à... »

Ici, elle marqua une légère hésitation, puis écrivit rapidement :

« 12, avenue du Maine, Paris. »

Didier eut l'impression qu'elle mentait.

— Non ! se dit-il. Elle n'habite pas Paris. J'en mettrais ma main au feu ! Alors, son nom aussi serait faux ? C'est dommage ! Sylvine... C'est charmant...

L'hôtelière avait pris sans sourciller les deux fiches. Puis, guidés par la femme de chambre, ils montèrent un escalier vieillot, proprement ciré. Au bout du couloir, la servante ouvrit successivement deux portes.

— Merci, dit l'ingénieur. A propos ! Qu'on me réveille

demain matin à sept heures juste !

— Bien, Monsieur !

Elle disparut. La jeune fille était déjà entrée dans la chambre qui lui était assignée, mais la porte était restée ouverte. Didier, discrètement, demanda :

— Puis-je entrer ?

L'inconnue était assise sur son lit, et semblait plongée dans de sombres pensées. Elle releva la tête à cette question :

— Naturellement, dit-elle.

Le jeune homme pénétra dans la pièce. Une sorte de gêne le paralysait. On ne le repoussait pas ; mais on ne l'encourageait pas non plus. Il lui semblait qu'après ce qu'il avait fait, on aurait pu lui témoigner autrement de la gratitude que par ce silence presque offensant.

Mais elle était vraiment trop jolie pour qu'on lui tienne rigueur, et Didier se dit :

« Elle a dû éprouver une si violente émotion, la pauvre enfant, qu'elle n'est pas encore remise !

— Mademoiselle, dit-il tout haut, le plus respectueusement qu'il put, écoutez-moi. Croyez que ce n'est point une importune curiosité qui me pousse à vous interroger. Mais un secret instinct me dit que vous courez un danger. Ne puis-je vous aider ?

Elle le regarda pensivement, et sous le clair et lumineux regard, l'ingénieur se sentit frissonner. Il se sentait prêt à tout pour cette inconnue, si troublante dans sa robe de satin blanc, pâle et belle comme une épousée....

— Merci, Monsieur, prononça-t-elle enfin. Ce que vous avez fait pour moi ce soir est tellement important que vous ne pourrez jamais m'obliger davantage.

La voix était musicale et douce. Didier se rapprocha un peu.

— N'importe qui en aurait fait autant, affirma-t-il. Mais bien que je sois un inconnu pour vous, je voudrais que vous croyiez que je suis prêt encore à vous aider de n'importe quelle manière...

— Je suis persuadée de votre sincérité...

— Ne puis-je savoir pour quelle cause vous avez été obligée de solliciter ainsi l'aide du premier venu en pleine nuit ?

Elle secoua la tête.

— Soyez généreux jusqu'au bout, Monsieur, ne m'interrogez pas... Ne comprenez-vous pas que je suis encore en plein désarroi ?

— Soit ! concéda-t-il comme à regret. Reposez-vous bien. Et demain, vous me raconterez votre histoire...

— C'est cela, demain ! accepta-t-elle, soulagée.

Il s'inclina devant elle.

— Quoi qu'il arrive, déclara-t-elle spontanément, en lui tendant la main, croyez que je n'oublierai jamais l'homme qui fut assez généreux pour secourir celle qui demanda aide et protection une nuit, sur la **grand'** route.

— La Dame de Minuit, plaisanta-t-il. La forme légère qu'on ne rencontre qu'une fois dans sa vie, dit une vieille légende du pays, et qui tient, entre ses doigts blancs le fil de votre destinée...

— C'est joli ! fit-elle en souriant, mais je souhaite pour vous que votre destin vous appelle vers une autre route.

— Qui sait ? riposta Didier, évasif.

Il pressa les doigts longs et fuselés qu'on lui abandonnait, et rentra enfin dans sa propre chambre, la tête toute bourdonnante. Il n'y avait pas deux heures qu'il avait fait monter l'inconnue dans son auto, et il savait déjà que pour un regard d'elle il traverserait le feu.

— C'est stupide, je suis envoûté ! grommela-t-il en se déshabillant.

Envoûté ou non, le fait est qu'elle avait déjà pris dans ses pensées une place **singulière**.

Le lendemain matin, il s'habilla et sortit sur la pointe des pieds pour ne pas l'éveiller. Il fit sa visite consciencieusement, mais il dut faire de réels efforts pour se tenir au niveau de la conversation. Il avait hâte d'être de retour à l'hôtel.

Lorsqu'il y fut, son premier soin fut de demander si Mlle Delacoste était réveillée.

A cette question, le visage de l'hôtelière parut refléter un vif étonnement:

— Mlle Delacoste ? La personne qui vous accompagnait hier soir ?

— Précisément !

— Oh bien ! elle est partie ce matin, vers six heures, et a tenu absolument à me laisser ce bracelet en paiement, disant que vous vous arrangeriez avec moi. Ça semble être de l'or, et ça vaut bien dix fois ce qu'elle devait, voyons !

CHAPITRE II

A cette déclaration imprévue, l'ingénieur crut rêver.

— Comment ! balbutia-t-il. Vous dites qu'elle est partie ?

— Oui, oui, partie !

— Mais elle va revenir ?

— Sûrement que non, puisque je vous dis qu'elle a insisté pour payer sa chambre. Elle n'avait pas d'argent sur elle. D'ailleurs, elle était en robe décolletée.

L'hôtelière examinait curieusement le jeune homme. De toute évidence, ce couple lui semblait suspect à plus d'un titre.

Enfin, elle reprit:

— Vous ne le saviez pas, qu'elle devait partir, ce matin ?

— Heu... non ! Elle ne m'avait rien dit...

— Vous ne la connaissiez pas ?

Didier était de plus en plus embarrassé. Puis, comprenant qu'il devait fournir des explications à la patronne de « l'Hôtel Impérial », il lui narra, en quelques mots, sa singulière rencontre de la veille.

— Voilà, conclut-il. J'ignore tout de cette personne. Je ne sais quel motif lui a fait courir les routes à la mi-nuit en toilette de bal. J'ignore encore pour quelle raison elle a trouvé bon de me fausser compagnie si matin...

La bonne femme se mit à rire.

— Le fait est, mon pauvre monsieur, que le procédé manque d'élégance...

— Vous ne connaissez personne qui habite dans ces environs-là ?

— Quels environs ?

— Ceux où je l'ai trouvée, parbleu !

— Sur la route de Saint-Ciers à Blaye ? Peut-être bien que si ! Nous avons justement des cousins qui restent à la ferme des Trois-Hêtres, à une quinzaine de kilomètres d'ici, à peu près juste entre Blaye et Saint-Ciers.

— Ce doit être là que je l'ai rencontrée... Il y a une descente très longue, un petit pont, puis un petit bois...

Elle se frappa le front.

— Je vois où vous voulez dire ! C'est bien par chez eux ! C'est le bois de Tout-le-Monde. Eh bien ! mon cher monsieur, je peux vous dire sans crainte de me tromper d'où elle venait, la demoiselle ! Quoique ce soit assez étonnant... Il n'y a en tout et pour tout que la ferme de nos cousins, et le château de la Buscaye, bâti un peu en arrière, derrière le petit bois.

— Parbleu ! s'écria Didier, frappé. Elle sortait sûrement du château !

— Pas de la ferme, je vous le garantis !

— Et qui habite au château ?

L'hôtelière parut un peu embarrassée.

— Voilà, justement... C'est ça qui me semble drôle... Il n'y a là qu'un vieil original, qui vit comme un hibou, entre ses domestiques et ses timbres.

— Il est collectionneur ?

— Il paraît, oui... Je n'avais point entendu dire qu'il avait une jeunesse chez lui. C'est même assez surprenant, en y réfléchissant, parce qu'il n'aimait guère la compagnie.

— C'était peut-être une parente... une amie... venue le visiter.

— Probablement.

— Comment s'appelle-t-il, le châtelain ?

— M. de Lacombe.

— Célibataire ?

— Je crois... En tout cas, voici longtemps qu'on le connaît dans le pays, et on n'a jamais vu aucune famille autour de lui.

Didier resta songeur, un moment.

— Je vous remercie, dit-il enfin. Vous êtes très aimable de m'avoir donné tous ces renseignements.

— C'est de bon coeur, monsieur.

Il régla sa note, prit congé de l'aimable patronne de « l'Hôtel Impérial » et démarra.

Le jeune homme avait déjà son plan en tête.

Il n'était pas en retard pour arriver à Bordeaux. En forçant légèrement l'allure, il y serait en une heure à peine. Son rendez-vous était à onze heures. Il en était neuf, moins quelques minutes. Il disposait donc d'une heure pour se livrer à une rapide enquête jusqu'au château de la Buscaye. C'était l'affaire de quelques instants de trajet seulement.

Faisant donc demi-tour, il sortit de Blaye et suivit en sens contraire la route parcourue la veille au soir, aux côtés de son inconnue.

Ce que lui avait dit l'hôtelière, loin de calmer sa curiosité, l'aiguillonnait encore. Quelle était cette mystérieuse jeune fille, sortant, toute affolée, de chez ce vieux célibataire qui était censé vivre complètement seul ? Quel mystère entourait cette gracieuse silhouette qui lui avait fait, dès le premier instant, une si profonde impression qu'il savait dès maintenant qu'il ferait l'impossible pour la retrouver ? Rien qu'en fermant les yeux, il revoyait le buste mince, gainé dans son fourreau immaculé, le charmant visage bouleversé, et cette transparence rosée qui lui nacrail le teint d'une si angélique façon.

— Une fée ! C'est une fée ! songeait-il. Elle m'apparaît... elle s'éclipse... Rien n'y manque... Pas même le vieil enchanteur grognon qui la retient prisonnière !

Il voulait se blaguer lui-même. Mais au fond de son souvenir revenaient de vieilles histoires de jeunes filles séquestrées, enfermées au fond d'une cave sombre, ou au plus haut d'une tour.

Il était si enfoncé dans ses suppositions romanesques qu'il sursauta en entendant une grosse voix le heler :

— Hé ! dites donc, vous ! Pouvez pas faire attention ? D'abord, avez-vous votre permis ?

Il stoppa si brusquement que les freins grincèrent et les pneus râclèrent la route. Deux gendarmes, l'un à motocyclette, l'autre en side, l'accostèrent sans aménité.

— Vous dormiez, ou vous êtes ivre ? questionna l'un d'eux.

— Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Comment ? Vous zigzaguez en travers de la route et, nonobstant ces divagations locomotrices, vous coupez le passage à ceux qui ont la priorité !

— Je m'excuse, Messieurs... Je n'ai pas fait attention.

— Vos papiers ?

Ennuyé, Didier tira son portefeuille, exhiba sa carte grise, son livret militaire, sa carte d'identité. Sourcils froncés, les pandores examinèrent tout, puis, ne trouvant rien à redire, lui tendirent les documents.

— Ça va, filez ! Mais tâchez d'ouvrir l'oeil quand vous êtes à votre volant, nom d'un pétard !

— Merci, messieurs ! fit le jeune ingénieur, pas fâché d'en être quitte à si bon compte.

Puis, voulant profiter de l'occasion pour se renseigner, il ajouta :

— Dites-moi... Le château de la Buscaye, est-ce par ici ?

Il lui sembla que les deux pandores échangeaient un rapide coup d'oeil.

— Oui, dit celui qui avait déjà parlé. C'est tout à côté. Qu'est-ce que vous allez y faire, au château de la Buscaye ?

— Mais... rien ! Je passais... J'ai voulu savoir si c'était encore loin.

— Oui... Eh bien, un bon conseil : continuez votre route sans aller l'examiner de plus près. Ça ne servirait à rien.

— Ah ! bah ! marmotta Didier, stupéfait, qu'est-ce qu'il a donc de particulier ?

— Vous connaissez le propriétaire ?

— Non... Mais...

— Mais quoi ?

— Rien !

— Savez-vous que vous avez de drôles de réponses, vous ? D'abord, où avez-vous passé la nuit ?

— Hein ? fit l'ingénieur abasourdi.

— Oui, on vous demande où vous avez couché ?

— A Blaye !

— Où ?

— Hôtel Impérial !

— A quelle heure, y êtes-vous arrivé ?

— Vers les minuit, je crois...

— Vous êtes sûr ?

— Oh ! peut-être était-il un peu plus tôt...

— Ou un peu plus tard ?

— Ou un peu plus tard.

— Tiens ! tiens ! fit le second pandore en clignant de l'oeil.

— Enfin, messieurs, s'écria Didier agacé, dites-moi à quoi rime cet interrogatoire ! Je suis pressé !

— Minute ! Où allez-vous ?

— A Bordeaux !

— Est-ce que vous vous fichez de nous ? Vous lui tournez le dos, à Bordeaux !

— J'allais faire demi-tour ! Je voulais voir seulement le château de la Buscaye !

— Il vous intéresse donc bien, ce château !

— Pure curiosité !

Les deux gendarmes échangèrent quelques mots à voix basse.

— Censément, reprit le premier, que vous êtes venu là par hasard !

— A peu près, oui !

— Bon ! Tout cela sera vérifié ! En attendant, vous allez nous suivre. Ma parole, il est bouché, ce particulier-là !

— Mais pour quelle raison...

Le second ricana...

— Té ! vous voulez voir le château de la Buscaye ! On vous y emmène !

— Pourquoi faire ?

— Pour y être interrogé, mon vieux !

— Interrogé, moi ?

— Pas l'empereur de Chine, bien sûr ! Allons, assez causé, en route ! Et n'essayez pas de nous fausser compagnie ! Nous vous aurions vite rattrapé avec notre mécanique, et ce ne serait pas le moyen d'arranger votre cas !

— Mais c'est inoui ! C'est fou !

Il n'osa pas ajouter : c'est idiot ! Mais il le pensait. Arrêté ! Il était arrêté ! Et pourquoi ?

Il n'allait pas tarder à le savoir.

Réunissant tout son calme, il reprit :

— Enfin, Messieurs, j'admets que j'ai eu un moment de distraction en conduisant ma voiture. Soit ! Cela mérite une contravention, peut-être ! Mais pourquoi m'arrêtez-vous ?

— Ne faites pas le petit malin ! Il ne s'agit pas de conduite d'auto, mais de meurtre !

Didier eut un si brusque mouvement que la voiture fit une embardée.

— Hé ! là ! inutile de nous faire croire à une tentative de suicide ! Vous ignoriez peut-être que M. de Lacombe a été trouvé étranglé ce matin, par ses domestiques et que le crime, paraît-il, remonte à la soirée d'hier...

CHAPITRE III

Le château de la Buscaye est une grande habitation, vraie gentilhommière campagnarde, entourée d'abord d'un parc assez vaste, où se balancent des pins parasols,

puis d'une ceinture de petits bois coupés de pièces de vigne, qui produisent ce vin renommé qu'on nomme le Blyais. Il n'est pas le seul dans ce genre: toute la récolte girondine, ou presque, en est formée.

Mais jamais le propriétaire de la Buscaye n'avait accordé grande attention à ses récoltes. Il avait des fermiers qui taillaient, récoltaient, vendangeaient, et qui, régulièrement, lui apportaient leurs redevances: il n'en demandait pas davantage. M. de Lacombe était un petit vieux, sec et maniaque, peu causeur, qui n'avait sans doute qu'une passion au monde: ses timbres. Sans cesse, il était à l'affût de l'occasion rare, de la pièce unique. Alors, là, il se montrait un adversaire dangereux. Par un moyen ou par un autre, il fallait qu'il emporte son butin.

Il avait réuni de la sorte une fort belle collection qui tenait une place honorable dans le monde philatéliste. Et, des journées entières, il étiquetait, numérotait, collait avec amour. Il ne recevait jamais personne. Il était servi par un vieux couple dévoué, dont la femme lui faisait la cuisine et le ménage, et l'homme lui cultivait le potager et faisait les commissions. Ils n'étaient pas du pays. Au début, tout à fait — il y avait bien une quinzaine d'années — on avait tenté de les faire causer. Mais ils se montraient d'une discrétion rare. Alors, on s'était lassé. On les avait pris pour des sauvages, qui n'aiment pas être dérangés, et tout avait été dit. Et puis, bien des événements étaient passés par là-dessus. On avait pris l'habitude de dire: « Ce vieux fou de père Lacombe ». Avec cette phrase, on avait expliqué définitivement leur humeur taciturne et misanthrope.

Le temps avait passé. Les petits avaient grandi, les grands avaient vieilli, les vieux s'en étaient allés. Le père de Lacombe était toujours là, lui. De temps en temps — rarement — on l'avait aperçu à Bordeaux, trottant menu à quelque vente où on proposait des vignettes précieuses. Puis il retombait dans son oubli.

Et voilà que ce matin de mai, un coup de tonnerre

avait éclaté, gagnant Blaye, puis Saint-Ciers: le châtelain de la Buscaye avait été assassiné !

C'était Bastien, son domestique, qui avait mission de venir l'éveiller chaque matin et d'ouvrir la maison, qui l'avait trouvé étendu, la face contre terre, les pieds sous la table, où se voyaient encore des assiettes de biscuits, un reste d'entremets, et des bouteilles vides.

Le château n'avait pas le téléphone. Il courut au pavillon qu'il habitait avec sa femme, à l'autre extrémité du parc, l'avertit de ce qui se passait, et, à bicyclette, gagna Blaye afin de prévenir la police.

Immédiatement, le commissaire, la gendarmerie, puis le Parquet s'étaient transportés sur les lieux, plus une certaine affluence de curieux, qui s'étaient empressés de filer, qui à pied, qui en auto, à la Buscaye, pour « voir ça d'un peu plus près ».

Il avait fallu consigner sévèrement la grille, et le juge d'instruction, M. Doullens, avait jugé utile de demander un renfort de gendarmes pour maintenir les indiscrets.

C'était justement ceux-ci que la mauvaise étoile du jeune ingénieur avait fait rencontrer presque en face le bois de Tout-le-Monde !

Rageant et pestant dans son for intérieur, il dut néanmoins, bon gré mal gré, suivre les pandores, ou plus exactement les précéder.

On le fit tourner à gauche, dans un petit chemin assez mal entretenu. Au bout de deux cents mètres, se dressait une grille entre deux piliers de pierres grises. C'était la Buscaye.

Des gens étaient accrochés après; d'autres, à califourchon sur le mur d'enceinte, écarquillaient les yeux afin de tâcher de voir ce qui se passait à l'intérieur.

On ouvrit la grille pour laisser passer l'auto de Didier et le side-car des gendarmes. Puis la grille se referma sur eux, et le pandore en faction reprit sa garde.

Au château, ils trouvèrent déjà tout l'appareil de la justice déployé.

Le juge d'instruction, secondé par le commissaire de police et deux inspecteurs locaux, était fort occupé à relever des empreintes, lorsque les deux gendarmes se présentèrent, encadrant le jeune homme.

— Monsieur le juge d'instruction, dit l'un d'eux en saluant militairement, voilà un particulier que nous vous amenons qui est censément suspect.

Le magistrat se détourna vivement, et, d'un coup d'oeil enveloppa le nouveau venu, tandis que le gardien de l'ordre développait son rapport:

— On l'a interjecté pour défaut de conduire; c'est lui tout seul qui nous a demandé s'il était loin de la Buscaye. Et comme on lui demandait ce qu'il y venait faire, il nous a répondu des choses vaguement évasives.

— Connaissiez-vous l'assassinat de M. de Lacombe ? demanda brusquement le juge.

— Non ! répondit franchement Didier.

— Alors, quel motif aviez-vous de venir ici ?

Ne voulant pas raconter son histoire de la veille jusqu'à nouvel ordre, il mentit:

— On me l'avait signalé comme étant une construction très intéressante, dont une partie remonterait, paraît-il, à François 1er...

Le magistrat grommela quelque chose qui devait signifier qu'il se moquait de François 1er et de la Renaissance comme des gens de la lune. Il posa quelques questions à Vincent, puis conclut:

— Tout cela sera vérifié.

— Puis-je partir, monsieur le juge ? J'ai une visite urgente à faire à l'Hôpital Sainte-Marie, à Bordeaux. Je suis ingénieur-électricien, et je dois mettre au point les appareils de la salle de radiologie. Des malades peuvent pâtir de mon absence.

— Allez, monsieur ! Mais je vous prierai de revenir ici cet après-midi sans faute. J'aurai encore besoin de vous demander quelques détails.

— J'y serai ! affirma l'ingénieur, fort ennuyé de cette complication.

Il sortit, retrouva son auto, et sortit de la Buscaye.

— Pour une histoire, voilà une histoire ! songea-t-il. Tout de même, je commence à comprendre maintenant l'énigme de mon inconnue. Cela s'explique, parbleu ! Pour une raison ou une autre, elle a tué le vieux, et ensuite, affolée, s'est enfuie. Voilà pourquoi elle a préféré également me fausser compagnie, ce matin. Mais, on la retrouvera... fatalement... Une femme, en toilette de soirée, ne passe pas inaperçue en plein soleil. Et puis, les domestiques ont déjà dû donner son signalement.

Il arrivait à Bordeaux. Des lignes de tramway filaient au milieu de la chaussée, allant des faubourgs vers la ville. Le va-et-vient de la circulation, plus important, annonçait l'approche de la grande cité girondine.

Il était juste onze heures quand il stoppa devant l'hôpital. Malgré tous ses avatars, il n'y avait pas trop de mal. Il en soupira de soulagement. Après l'ennui de la veille, il lui aurait été très désagréable de faire encore faux-bond.

La vérification des appareils fut rapidement faite. En somme tout allait. A onze heures et demie, il ressortait de l'hôpital.

— Maintenant, pensa-t-il, ce n'est pas tout. Dois-je avertir la maison de ce qui m'arrive ?

Il resta perplexe. Dire à ses patrons qu'on est soupçonné d'un meurtre n'a rien de très amusant. D'un autre côté, le juge d'instruction n'avait pas l'air de vouloir le lâcher de si tôt.

— Avant tout, décida-t-il, allons déjeuner ! Cela m'ouvrira les idées, et j'y verrai plus clair !

Cette résolution prise, il s'arrêta dans un restaurant de bonne apparence, quoique situé dans une rue pas très fréquentée, et se fit servir.

Le menu était bon et copieux. Didier s'attarda à table. Il n'avait pas le temps d'aller faire d'autres visites avant le rendez-vous qu'il avait pris avec le juge d'instruction. Et celui-ci n'était qu'à quatre heures.

A ce moment, le garçon qui l'avait servi s'approcha de lui.

— Monsieur, dit-il, on vous demande au téléphone. L'ingénieur eut un mouvement de surprise.

— Comment savez-vous qu'on me demande ? s'écria-t-il. Vous ne me connaissez pas ?

L'autre eut un sourire finaud.

— Oh ! non, monsieur, mais la personne qui vous a demandé m'a dit : « Le monsieur en complet bleu foncé, très brun, avec une petite moustache à l'américaine, qui est assis au fond, près de la fenêtre ». C'est certainement vous !

— En effet, dit Didier, de plus en plus surpris, en se levant. Il n'y a pas de doute.

Il suivit le garçon, qui lui indiqua la cabine téléphonique.

— Allo ! qui est à l'appareil ? questionna-t-il.

Au lieu de répondre à sa question, ce fut une autre question qui arriva :

— Vous êtes le monsieur qui a couché à Blaye, à l'*Hôtel Impérial* ?

A cette voix, il tressaillit brusquement : sans hésitation possible, c'était une femme qui était à l'autre bout du fil. Et quelle femme pouvait lui téléphoner, si ce n'était son inconnue de la veille ?

— Oui ! Qui êtes-vous ?

— Je suis ... je suis la « Dame de Minuit ! »

— Ah ! ... fit-il, le coeur battant. Je m'en suis douté ! Mais comment avez-vous su que je déjeunais ici ? Pourquoi vous êtes-vous enfuie, ce matin, comme si vous aviez quelque chose à vous reprocher ?

Il se repentit aussitôt d'avoir prononcé ces derniers mots. Il craignait de l'avoir effarouchée.

— J'avais mes raisons, reprit la voix, des raisons bien impérieuses, puisque j'ai dû passer, à vos yeux, pour une ingrate. Mais puisqu'un hasard fortuit m'a fait vous découvrir ici, j'ai voulu réparer ce geste inélegant, et vous dire combien je vous suis reconnaissante de

m'avoir recueillie, et m'excuser d'être partie ce matin sans vous revoir.

— Mademoiselle, dit brusquement Didier, j'ignore quel est ce motif impérieux que vous évoquez. Mais, à titre de renseignement... amical, laissez-moi vous dire ceci: la police est en ce moment au château de la Buscaye. On a découvert le meurtre de M. de Lacombe.

Il y eut quelques secondes de silence au bout du fil. Puis la voix reprit, légèrement altérée:

— Ah!... Et... soupçonne-t-on quelqu'un ?

— Oui !

— Qui ?

— Moi !

— Vous ! Ce n'est pas possible !

— C'est si possible que j'ai déjà été interrogé par le juge d'instruction, et que je dois y retourner cet après-midi, à quatre heures !

— Mais c'est incroyable!... Voyons, vous n'aviez rien à faire au château de la Buscaye !

— Il paraît que si !

— Non, non... Mon Dieu ! Ecoutez-moi... Il n'est que deux heures. Ne bougez pas. Il faut que je vous voie. J'arrive...

— Je vous attends.

On raccrocha brusquement.

Didier sortit de la cabine téléphonique, secoué par des sentiments contraires. Mais celui qui primait tous les autres, dans son esprit, était l'idée qu'il allait revoir sa jolie fée nocturne.

— Pas d'erreur, monologuait-il en dégustant sa tasse de café à petits coups. Tu es pincé mon ami, et bien pincé ! Toi qui te moquais des femmes, de l'Amour avec un grand A, et de toute la lyre ! Tu es emballé comme un collégien ! Et pour qui ? Pour une petite femme inconnue, qui est par-dessus le marché, très vraisemblablement, une meurtrière. Et vois ta sottise et ton aveuglement ! Tu étais prêt hier soir, à lui servir de chevalier servant, bien que ne la connaissant pas; aujourd'hui, tu te laisserais bêtement accuser pour lui

éviter le châtimeut après tout mérité. Ce n'est pas la peine d'arriver à vingt-six ans pour devenir tout-à-coup si sot ! Ça t'apprendra, une autre fois, à recueillir sur la grande route les jolies femmes en peine !

Cependant, la promesse de son inconnue l'avait enchanté. Cette fois, il lui serait difficile de garder l'inconnu ! On allait tirer tout cela au clair.

— On patauge dans le mystère comme un barbet dans une mare, songea-t-il. Mais doucement ! que je la revoie, et il faudra bien que nous nous expliquions . . . Pauvre gosse ! Elle a l'air d'être partie dans une bien vilaine aventure . . .

Cependant, l'heure passait, et rien ne venait. En vain, toutes les minutes, Didier jetait-il un coup d'oeil à son bracelet-montre, puis à la grosse horloge qui surmontait la caisse, puis à la porte d'entrée. Chaque fois que celle-ci s'ouvrait, soit pour laisser entrer, soit pour laisser sortir quelqu'un l'ingénieur tressaillait. Mais ce n'était jamais elle !

Trois heures sonnèrent au cadran du restaurant, presque aussitôt répétées par une église voisine.

— Elle m'a posé un lapin ! constata-t-il, furieux. Ah ! la petite gueuse !

La grande aiguille continua sa promenade.

— Si à trois heures et demie, je ne vois personne, je file ! Mais alors, tant pis ! Je raconte tout au juge d'instruction !

Le quart sonna.

Pour tromper son impatience, il appela le garçon, régla son déjeuner, puis la consommation qu'il avait demandée pour attendre sa protégée. Il empocha la monnaie, laissa une pièce blanche, et alla décrocher son pardessus.

CHAPITRE IV

Didier allait sortir, lorsque soudain, une voix douce, derrière lui, le fit sursauter.

— Vous ne m'attendiez plus, je parie ?

— Ah ! c'est vous ! fit-il, brusquement épanoui de plaisir. Non, ma foi ! J'ai cru que vous m'aviez raconté ça pour me faire « poser », et j'allais partir.

— Pas content ?...

Il sourit.

— Pour être franc... Mais non ! Je ne veux pas vous faire de reproches. Vous êtes ici, tout est bien. Qu'est-ce qui se passe, mon petit ?

Il remarqua qu'elle portait un tailleur gris, tout simple, et qui avait l'air absolument neuf, neuf aussi le chapeau, et les souliers de sport jaunes.

— Je crois, fit-il que nous pourrions utilement causer. Asseyez-vous. Parlons peu, mais parlons bien. Je dois partir pour me rendre à la convocation du juge d'instruction. Vous voyez que j'ai bien peu de temps, malheureusement, à vous consacrer !

Elle ferma à demi les yeux d'un air lassé.

— Que voulez-vous savoir ?

— D'abord, en quoi puis-je vous être utile ?

Elle le regarda avec une surprise non feinte.

— Comme vous êtes chic ! murmura-t-elle. Vous ne vous trouvez pas assez compromis comme ça ?

— Ne vous occupez pas de moi ! Je saurai bien me tirer d'affaire ! Parlons de vous ! C'est vous qui avez tué de Lacombe, n'est-ce pas ?

Elle retira violemment sa main que le jeune homme avait prise entre les siennes.

— Ah ! non ! pas ça ! cria-t-elle presque. Qu'est-ce que vous allez imaginer là ?

— Pourtant, murmura-t-il, assez décontenancé, il faut bien que quelqu'un l'ait tué !

— Naturellement, quelqu'un l'a tué !

— Et vous savez qui !

— Oui.

— Alors, pourquoi n'avez-vous pas attendu la police ? Pourquoi ne faites-vous pas tout de suite une déclaration ?

Elle frissonna et baissa ses longues paupières sur sa joue transparente.

— Je ne peux pas... Non, je ne peux pas...

— Vous avez peur ?

Elle inclina la tête.

— L'assassin vous a menacée aussi ? Il vous connaît, sans doute ?

— Certainement.

— Voyons, mon petit, soyez plus confiante. Racontez-moi tout. Je vous jure que je ne cherche que votre bien, en ce moment. Comment voulez-vous que je fasse quelque chose, si j'ignore quels sont vos ennemis ?

— Vous ne pouvez pas me protéger...

— Cela m'étonnerait !

— D'abord, pourquoi me protégeriez-vous ? Je suis une inconnue, pour vous... une indifférente...

— Une inconnue ? Non ! puisque je vous vois, que je peux juger tout de suite que vous êtes charmante, et que je sais que vous avez besoin d'aide... Une indifférente ? Non plus... depuis le moment où vous êtes montée près de moi, dans l'auto...

Elle soupira. Un combat sembla se livrer en elle.

— Vous êtes capable de faire comme vous dites, et de vous lancer vous aussi dans cette affaire...

— Naturellement, que je suis capable !

— Je ne le veux pas ! ce serait une mauvaise action de ma part !

Il comprit qu'il devait ruser pour obtenir ce qu'il voulait.

....— N'oubliez pas que je suis compromis dans cet assassinat. Si vous ne me fournissez pas des éléments qui me permettront au moins de me défendre, je risque d'avoir le cou coupé un beau jour !

Les beaux yeux effarouchés s'agrandirent d'effroi.

— Taisez-vous ! quelle horreur ! Oui, je préférerais tout vous dire. Mais il faut parler tout bas...

— Alors, venez à côté de moi. Ce sera mieux que d'échanger des confidences par-dessus la table. Le garçon et la caissière nous prendront pour deux amoureux et personne ne viendra nous troubler !

Elle sourit faiblement et se rendit à son invite.

— Là ! fit-il en passant sournoisement sa main autour de la taille mince. De la sorte, nous serons très bien. Qu'est-ce que vous voulez prendre ?

— Un café-crème... N'importe quoi...

— Garçon ! Un crème et un bock !

Lorsqu'ils furent servis, à mots hachés, la jeune fille commença ses confidences.

— Je m'appelle Sylvine, oui... mais Sylvine de Lacombe...

— Vous êtes parente de ce M. de Lacombe qui a été tué ?

— C'est mon père... Mais je n'ai jamais vécu près de lui. J'habitais Rouen, avec ma mère. Puis, quand elle est morte, je suis restée toute seule. Je ne pensais guère à mon père, quand, voici quelque temps il m'a écrit, m'invitant à aller passer trois ou quatre jours chez lui. J'ai été très étonnée, car c'était la première preuve d'intérêt qu'il me donnait. Cependant, comme c'était mon devoir de le faire, je suis partie. Vous le connaissiez vous-même ?

— Non... Mais je l'ai entendu décrire et juger.

— Il était certainement pire. Il n'avait qu'un but au monde: ses timbres. Dès que je fus arrivée, il me déclara qu'il se chargeait de mon avenir, et qu'il m'avait mandée au château pour me marier. J'ai été plutôt surprise par cette promptitude, mais comme après tout, je n'avais aucune raison de refuser le parti qu'il me proposait, puisque je n'aimais personne, je consentis à voir le prétendant qu'il me destinait...

Didier dut faire un effort pour revenir à la conversation. Un mot, une phrase, chantaient en lui: « Je n'aimais personne »... avait dit Sylvine. Chère petite Sylvine ! Son ardeur à la défendre s'en accrut.

— Ce fut hier soir que mon père me présenta, continua-t-elle. J'eus une rude désillusion ! C'était un homme grand et gros, à l'aspect sournois, avec des poches sous les yeux et qui pouvait bien avoir quarante ans. De plus, il n'était pas Français...

— Quelle nationalité ?

Elle eut un geste d'ignorance.

— Je ne sais ... Il m'apparut affreusement vulgaire, riant grassement et bâfrant sans aucune retenue. Le coeur me soulevait rien qu'à le voir.

« Il avait commencé par me dévisager, m'examiner de haut en bas exactement comme un paysan fait à la foire pour une pièce de bétail. Mais je ne me doutais pas encore de la vérité !

« Au dessert, après m'avoir jeté de fréquents coups d'oeil, il s'écria que l'affaire lui convenait, et que si ça ne tenait qu'à lui, « elle était dans le sac ». Je vis s'allumer le regard de mon père. J'avoue que je ne comprenais pas encore grand'chose. J'attendais la suite avec impatience, mais mon père m'ordonna de remonter dans ma chambre, disant que les discussions d'affaires ne regardaient pas les jeunes filles.

« J'obéis, mais je n'étais pas sans inquiétude. Je pensais bien qu'on n'allait tout de même pas disposer de moi sans me demander mon avis ! Et mon avis, c'était un « non » catégorique. Jamais je ne consentirais à épouser une brute pareille !

« Je sortis. Mais je restai dans le couloir, l'oreille collée contre la porte ...

— N'y avait-il pas de domestiques ?

— Non, pour une raison quelconque, mon père avait renvoyé le vieux couple dans son pavillon, déclarant qu'il voulait être seul avec moi et son invité. D'ailleurs, c'était son habitude: la femme préparait le repas du soir, puis rentrait chez elle, et nous ne la revoyions pas avant le lendemain matin.

« Alors, là, j'assistai à une conversation édifiante, qu'il serait trop long de vous rapporter en détail — je ne me souviens même pas de leurs paroles exactes — mais que je peux vous résumer en quelques mots. Mon père avait passé avec cet homme le plus odieux marché que vous puissiez imaginer: ils m'échangeaient contre un timbre rare !

Didier eut un haut-le-corps.

— Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ?

— La vérité, la stricte vérité ! Je vous jure que c'est bien ce que j'ai entendu. Ils ont discuté la façon dont le troc se ferait. J'ai su ensuite que l'intention de cet homme était de m'embarquer avec lui à destination de l'Amérique du Sud...

L'ingénieur restait abasourdi.

— Voilà une canaillerie que ce vieux misérable n'a pas payée trop cher ! gronda-t-il. Et ensuite ?

Elle eut un geste vague.

— La suite ? Ils ne se sont pas mis d'accord tout de suite ; en plus du timbre promis, mon père, je crois, en exigeait un autre, que l'homme lui refusait. Notez que celui-ci était à peu près ivre ; il avait mangé et bu comme douze. Bref, la discussion dégénéra en querelle ; mon père osa le menacer de le dénoncer à la police s'il n'acceptait pas ses conditions. J'entendis l'autre s'écrier qu'alors il aurait la fille et ne donnerait rien de plus. Puis il y eut un grand bruit de chaises renversées...

Elle se cacha la figure dans ses mains à cet affreux souvenir.

— J'étais restée derrière la porte, glacée d'effroi. Brusquement, elle s'ouvrit. Et je vis surgir l'homme, titubant.

— Ah ! tu étais là ! grasseya-t-il. J'ai eu raison du vieux ! Quant à toi, ma poulette, je t'enlève ! Mais viens que je t'embrasse ! N'oublie pas que tu es ma fiancée !

« Il s'avança. Alors la terreur me donna du courage. Je saisis une bouteille de champagne et lui en portai un coup violent... Il s'affaissa mais il n'était qu'étourdi. Je l'entendis qui se relevait péniblement tandis que je jetais à la hâte un collet sur mes épaules, car j'étais... enfin vous avez vu, hier soir... Je n'étais guère en état de courir les rues.

— Tiens ta langue, surtout ! me cria-t-il, tandis que j'ouvrais la porte. Car je te retrouverai n'importe où, ma petite, et si tu as été trop bavarde, tu ne feras pas vieux os, par ma foi !

« Je m'enfuis comme une folle, croyant l'entendre galoper derrière moi. Et, me retournant je l'aperçus, effectivement, qui descendait à ma suite dans le parc !

« Heureusement, la grille n'avait pas été fermée. Je me sauvai, gagnai je ne sais trop comment la grand-route. A cet instant, je vis briller deux phares d'auto. C'était la Providence qui vous envoyait. Vous savez la suite !

Elle se tut, brisée, et laissa tomber sa tête sur l'épaule de Didier.

— Tranquillisez-vous, ma petite fille... fit celui-ci, plus ému qu'il ne voulait le laisser paraître. Je suis là... et tant que je serai là, je vous promets qu'il ne vous arrivera rien de mal !

— J'ai peur... Je meurs de peur ! avoua-t-elle. D'abord, je me suis juré de ne rien dire, en effet. C'est pourquoi, pensant bien que vous me questionneriez, ce matin, j'ai préféré partir. Mais vous êtes soupçonné, vous... Cela ne peut pas durer ! Il faut que la police sache la vérité... Ou du moins une partie... Parce que si je parais, moi, on publiera ce que j'ai dit... on verra ma photo dans les journaux ! C'est affreux « Il » le saura, « l'autre », comprenez-vous ! « Il » me tuera !

Elle se mit à sangloter nerveusement.

— Là ! là ! murmura Didier. Je vous en prie, petite Sylvine, du courage ! Vous verrez que je vous tirerai de ce mauvais pas. J'ai des amis dans le journalisme ; je leur parlerai, on tâchera d'étouffer votre déposition... Pauvre petite ! Quel misérable, quand même !

Elle ne sut pas si cette épithète s'adressait au père indigne qui avait osé conclure un tel marché ou bien au triste personnage qui l'avait achetée.

— Calmez-vous, continua le jeune homme. Il faut que je vous quitte, chère Sylvine, car voici quatre heures. Mais je veux vous revoir. Il faut absolument que je vous revoie. Où pensiez-vous aller, d'abord ?

— Je ne sais pas ! Je n'ai plus personne !

— Alors, je m'en charge. Je connais une retraite

où vous serez très bien. Pendant mon absence, restez ici; je crois que c'est dans un lieu public que vous serez le plus en sûreté. Je vais vous recommander au garçon. Pensez-vous qu'il vienne vous relancer ici ?

— Oh ! je ne crois pas ! La rue n'est pas tellement fréquentée, et c'est par le plus grand des hasards si moi-même y passant ce matin, je vous y ai vu.

— Bienheureux hasard ! Restez donc ici, et surtout, ne suivez personne. Attendez-moi bien sagement !

Il ouvrit le petit sac posé sur la banquette, en tira un mouchoir de linon, tamponna les yeux mouillés, essuya le nez rose.

— Soufflez ! Là ! c'est très bien ! Maintenant que vous êtes rassurée et consolée, je me sauve. A ce soir !

— A ce soir ! répéta-t-elle en esquissant un sourire.

Didier sortit après avoir dit quelques mots à la caisse. La caissière opina du chignon. On vint apporter à la jeune fille des journaux illustrés. Elle se mit distraitement à les feuilleter, mais sa pensée était ailleurs.

— Comme il est gentil, ce monsieur que je ne connaissais même pas hier ! pensa-t-elle. Comme tout aurait été différent, si celui auquel mon père voulait me marier lui avait ressemblé !

Puis à cette pensée, qui lui était venue presque malgré elle, elle rougit, confuse, et essayant de chasser le souvenir des heures bouleversantes qu'elle venait de vivre, elle s'absorba dans la lecture d'un magazine.

CHAPITRE V

Le récit que Sylvine avait fait au jeune ingénieur, en qui elle avait trouvé un protecteur aussi inattendu qu'ardent, était absolument réel, bien qu'in vraisemblable à première vue.

Il est à noter d'ailleurs que Didier, bien qu'il en crut à peine ses oreilles, n'avait pas eu l'ombre d'un doute, et le soupçon que la jeune fille pouvait lui raconter une fable, pour mettre sa responsabilité à couvert, ne lui était même pas venu.

Si le vieux de Lacombe n'avait pas été possédé aussi puissamment par le démon philatélique, il est probable que le drame qui avait troublé le calme de la Buscaye n'aurait jamais éclaté.

Il avait fait la connaissance de Juan Fuarco à Bordeaux, au cours de la vente d'une collection particulière qui avait attiré nombreux amateurs. Le hasard les avait placés côte à côte. Ils avaient fait, chacun pour leur part, quelques achats intéressants, et s'étaient montrés avec orgueil leurs acquisitions respectives. Puis ils étaient sortis ensemble, discutant avec animation sur le sujet qui leur tenait à coeur à tous les deux.

— Ce que je cherche, s'était écrié le vieux collectionneur, c'est le treize cents d'Hawaï 1851. Je ne mourrai pas content si je ne le possède pas un jour.

A ces mots, son compagnon s'était arrêté net.

— Ecoutez-moi donc ! fit-il en posant la main sur la manche du vieillard, qui s'arrêta aussi. Je l'ai, moi, ce timbre !

Les yeux du père Lacombe brillèrent sous l'arc épais des sourcils.

— Et vous consentiriez à vous en défaire ?

— Oui... sous certaines conditions !

— Lesquelles ?

— Voilà ! Vous êtes Français, je suis Brésilien. Vous devez avoir conservé beaucoup de relations. Vous êtes d'une vieille famille...

— Au fait ! Où voulez-vous en venir, et qu'est-ce que tout ça a à voir avec le timbre qui nous occupe ? s'était écrié le vieillard en agitant sa canne avec impatience.

— Une minute, cher Monsieur ! Vous allez comprendre. Pour certaines raisons, qui sont pour moi très importantes, je tiens à ramener en Amérique, lorsque j'y retournerai, une femme...

— Bah ! fit l'autre abasourdi, vous voulez vous marier ?

— Je veux me marier avec une jeune Française, jolie, distinguée, de bonne famille, enfin, qui me fasse honneur.

— Il ne manque pas d'Américaines, il me semble, qui...

— Je vous ai dit que je tiens essentiellement à une Française. Les Françaises ont un sens de la mesure, une finesse native, qui les fait reconnaître entre toutes. Je ne tiens pas à la dot. Je suis assez riche. Mon hacienda compte vingt mille têtes de bétail. Si vous voulez me procurer une fiancée à mon goût avant mon départ, le treize cents est à vous !

Le vieux de Lacombe s'était arrêté et réfléchissait.

— Parbleu ! fit-il enfin, je crois que j'ai ce qu'il vous faut ! J'ai quelque part, en Normandie, une fille qui doit courir sur ses vingt ans... Je ne l'ai jamais vue, car c'est ma femme, avec qui je vis séparé, qui l'a élevée. D'ailleurs, elle ne m'intéresse pas. Les enfants, c'est bruyant, assommant, mal élevé.

— Pardon ! interrompit le Brésilien. Je vous ai dit que je tenais à ce que ma femme ait une bonne éducation.

— Hé ! pardieu ! vous pensez bien qu'à l'heure actuelle, elle est sortie de l'enfance ! Quant à l'éducation, je suis tranquille ; sa mère avait ses défauts, mais elle aura su l'élever correctement. Quand partez-vous pour le Brésil ?

— Dans deux ou trois semaines, je pense.

— Très bien. Je vais lui écrire. Vous la verrez chez moi.

L'autre était devenu méfiant.

— Est-elle jolie, au moins ?

— Je n'en sais rien ! Mais sa mère l'était. Il n'y a pas de raison pour que ma fille soit laide !

Le Brésilien jeta un regard significatif sur le petit vieillard, qui n'avait jamais dû être un Apollon, et émit la prétention de connaître celle qu'on lui destinait avant d'engager le moindre pourparler.

— Trouvez-vous à la gare quand elle arrivera, finit par proposer le père de Lacombe. Bien entendu, vous ne nous aborderez pas. Seulement, si elle vous plaît, je veux recevoir le timbre avant.

Ce fut au tour de Fualco de protester. Enfin, après une âpre discussion, il fut entendu que si la jeune fille agréait à l'Américain, le timbre serait remis durant le repas des fiançailles au collectionneur.

Celui-ci écrivit sans tarder à Sylvine. Deux jours plus tard, croyant obéir à un voeu paternel, et, bien loin de se douter de l'odieux marchandage dont elle était l'objet, la jeune fille débarquait à Bordeaux.

Mais, en voyant la grande beauté de sa fille, le vieux pensa que, vraiment, un seul timbre contre cette radieuse créature, ce n'était vraiment pas payé. Il résolut d'en demander deux.

Fualco était là, lui aussi. Lorsqu'il put se convaincre que sa future femme était plus ravissante encore que tout ce qu'il avait osé imaginer, il accepta avec empressement de se rendre à l'invitation à dîner que lui fit parvenir le châtelain, quelques jours plus tard.

L'abus du vieux blayais, l'exigence du châtelain, firent évoluer les événements dans un sens qu'ils n'avaient pas prévu. Maintenant, la police était au château de la Buscaye, l'amour des timbres avait conduit le bonhomme sur la table d'autopsie; Sylvine, terrorisée, était en fuite; quand à Fualco, lorsqu'il fut dégrisé, il comprit qu'il s'était mis une affaire ennuyeuse sur les bras. Ce n'était pas qu'il fit grand cas de la vie d'un homme; là-bas, à l'hacienda, il lui était arrivé de casser la tête d'un vaquero voleur ou d'un mulâtre qui lui avait déplu. Seulement, on n'était pas au Brésil, mais en France, et l'autorité serait bien capable, malgré tous ses milreis(1) de l'inquiéter pour une chose aussi stupide. Rapidement, il repassa les chances qu'il avait d'échapper aux lois. Il était arrivé en auto fermée et les domestiques étaient déjà couchés; il faisait noir. Le pays était absolument désert et il n'avait pas rencontré un chat. Il était reparti sans se faire remarquer, après la fuite de Sylvine, dans les mêmes conditions. Qui donc savait qu'il devait venir au château de la Buscaye, ce soir-là ?

(1): Monnaie brésillienne.

Personne; personne non plus ne le connaissait dans le pays.

Enfin, il pouvait se réembarquer pour le Brésil quand il le voudrait.

Tout semblait le protéger.

Mais il y avait Sylvine...

Non pas qu'il craignit que la jeune fille parlât: il l'avait jugée trop épouvantée pour se risquer à une dénonciation. Mais le peu de temps qu'il l'avait vue avait suffi pour lui faire désirer violemment cette enfant aux cheveux d'or pâle, aux yeux couleur d'aiguemarine, si différente des filles de son pays, qui ont toutes la sombre beauté des roses pourpres. Dans sa toilette blanche, elle lui était apparue un peu comme ces formes irréelles qu'enfantent les songes. Son ivresse la lui avait encore idéalisée. Il se jura qu'il ne repartirait pas sans l'emmener. Coûte que coûte et malgré le danger qu'il courait à rester en France, il l'aurait!

— Je ne suis pas suspect — je ne peux pas l'être, se répétait-il. Et je suis riche. Je paierai ce qu'il faudra. Mais cette fille sera ma femme! J'ai agi comme un imbécile; j'aurais mieux fait de donner même toute ma collection de timbres et emmener tranquillement cette fascinante créature, au lieu d'étrangler ce vieux fou. Enfin, ce qui est fait est fait.

Il résolut d'aller s'établir à Bordeaux pour quelque temps. Cette ville lui offrait de multiples avantages. D'abord, il était vraisemblable de croire que Sylvine s'était réfugiée aux environs — Blaye, Saint-Ciers ou Bordeaux même. En tout cas, elle n'avait pas dû passer inaperçue. Ensuite, il pourrait mieux suivre les rebondissement de l'affaire de la Buscaye. Enfin, si celle-ci devenait trop dangereuse pour lui, il pourrait plus facilement prendre un des paquebots qui sillonnent la ligne de Bordeaux à Pernambouc ou Baya.

— Dans mon intérêt même, pensa-t-il, il faut que je la retrouve et que je l'emmène. Elle seule peut me perdre. Je dois m'assurer de son silence, la retrouver

coûte que coûte ! Cela doit être facile : je peux payer !

Il soupesa plusieurs solutions.

Enfin, dans la matinée même, tandis que Didier était interrogé par le magistrat chargé d'instruire l'affaire, le Brésilien, avec un cynisme déconcertant, s'assurait, contre la forte somme, le dévouement et la sagacité d'une agence louche, dont l'adresse avait retenu son attention à la quatrième page d'un journal léger.

— Soyez tranquille ! assura l'agent Arsène Lalouette en se frottant les mains. Nous retrouverons cette jeune fille sans tarder. « Célérité et discrétion ! » Voilà notre devise.

— Réussissez d'ici huit jours, fit le Brésilien, et je double la somme !

CHAPITRE VI

Cependant, Didier, bien loin de se douter de ce qui se tramait, filait bon train vers la Buscaye. Sa conversation avec Sylvine l'avait un peu retardé, et il lui aurait été désagréable d'avoir l'air de redouter cet entretien avec la justice.

Il retrouva au château le juge d'instruction, ainsi que les inspecteurs qui s'étaient déjà livrés à une première enquête.

Les deux domestiques avaient été interrogés, mais n'avaient pu fournir aucune précision, sinon que leur maître attendait ce soir-là, un invité, qu'ils ne connaissaient pas et qui était arrivé dans une auto noire.

La disparition de Sylvine de Lacombe avait également fort intrigué les enquêteurs. Était-elle victime ou complice ? En ce dernier cas, elle était probablement avec l'assassin. C'était en général l'opinion des inspecteurs.

Lorsque Didier Vincent arriva, il fut conduit immédiatement dans un petit salon dont le juge d'instruction avait fait son bureau, pour quelques jours.

— Monsieur, lui dit le magistrat brusquement, j'ai pris mes renseignements à l'Hôtel Impérial. Il en

résulte que vous êtes arrivé à une heure moins le quart de la nuit, accompagné par une jeune fille dont le signalement correspond exactement à celui de Mlle de Lacombe qui était en villégiature au château depuis quelques jours, et qui, vraisemblablement, a assisté au meurtre. Son absence nous étonne fort. Quand on n'a rien à se reprocher, on vient spontanément témoigner en justice, surtout lorsqu'il s'agit de son père. Quant à vous, je ne peux vous laisser ignorer que votre conduite, dans toute cette affaire, me paraît plus que suspecte. M. de Lacombe avait hier soir un invité, qui est arrivé dans une limousine noire. Vous avez la même voiture. M. de Lacombe a été étranglé. Ce n'est pas une jeune fille qui a eu la force nécessaire pour cela. Enfin, le fait de vous trouver ensemble est, sinon une preuve, du moins une forte présomption.

— J'ai rencontré cette jeune fille sur la route, me faisant signe d'arrêter. Elle m'a demandé de la prendre et de l'emmener. C'est ce que j'ai fait.

Le magistrat ricana.

— Bizarre . . .

— Exact ! riposta sèchement Didier, qui n'aimait pas beaucoup voir sa parole mise en doute.

— Et cette jeune fille qu'en avez-vous fait ?

— Je l'ai amenée à l'« Hôtel Impérial ».

— J'entends bien ! Mais ensuite ?

— Elle est repartie toute seule, de très bonne heure, m'a dit l'hôtesse. Je ne le savais pas.

Le juge d'instruction le regarda dans le blanc des yeux.

— Vraiment ? Vous ne le saviez pas ? Voilà qui est bien étrange !

— Etrange ou non, c'est pourtant ainsi ! répondit le jeune homme qui s'énervait.

— Et vous ne l'avez pas revue ?

Il eut une imperceptible hésitation. Puis, avec aplomb, il affirma :

— Non ! je ne l'ai pas revue !

Le magistrat consulta quelques notes placées devant lui.

— C'est bien ! Je vous remercie !

— Je puis me retirer ?

— Oui. Bien entendu, je vous prie de ne pas quitter Bordeaux sans nous en aviser.

Didier quitta la Buscaye, préoccupé. On croyait à sa culpabilité, la chose était claire, et, si on ne l'avait pas arrêté encore, c'est qu'aucune preuve formelle n'avait pu être établie. Mais un réseau de présomptions graves l'entourait, le magistrat ne le lui avait pas caché. Dans ces conditions, il devait se hâter de prendre ses dispositions pour se défendre, et mettre Sylvine en sûreté, car savait-il si le lendemain même, il serait encore en liberté ?

Tout en se dirigeant vers Bordeaux, il pensa :

— Il faut que j'instruise le patron de ce qui m'arrive. C'est bien ennuyeux ; on n'aime pas beaucoup les histoires dans la maison. Pourtant, mieux vaut qu'il soit averti par moi.

Soudain, il se rappela une chose qui lui fit faire un brusque mouvement.

Cette évocation de Paris, et de la maison où il travaillait, ramenait dans son souvenir l'image d'un de ses bons camarades. Roland Ganord, dit « le Kid » parce qu'il était le benjamin de l'équipe, était reporter dans un grand journal du soir parisien, et avait des connaissances un peu partout. Bien des fois, malgré sa jeunesse, il avait prouvé son astuce et son flair. C'était un « débrouillard », et Didier se dit que sûrement, le Kid ne refuserait pas de lui donner mieux qu'un bon conseil. Son aide pouvait être précieuse dans la crise qu'il traversait.

Roland était un habitué de la maison. Souvent, à l'improviste, Mme Vincent, la mère de Didier, le voyait passer son museau futé dans l'entrebâillement de la porte de l'antichambre.

— Y a-t-il une place pour moi au souper familial, ce soir ? questionna-t-il.

— Entrez donc ! criait la brave dame, toute réjouie par ce convive inattendu. Il y a justement du cassoulet et des beignets aux pommes.

D'une gambade, le Kid entrait. Et, jusqu'à onze heures ou minuit, quand son service ne le réclamait pas, il bavardait, racontant mille menus faits, qui comblaient Mme Vincent d'aise.

— Pas la peine de lire le journal, avec lui ! disait-elle naïvement. Il sait tout !

Au physique, Roland, petit, noiraud, pétulant, roublard, malin comme un singe, et agile comme lui, était fort sympathique. Quand on le connaissait, il devenait irrésistible.

C'était le camarade que Didier pensait appeler à son secours. Il aurait pu plus mal choisir.

Dès que le jeune ingénieur fut à Bordeaux, il se dirigea vers la poste et demanda la communication, d'abord avec sa maison, puis avec « le Soir Parisien ».

Il eut la chance de trouver le Kid au bout du fil.

— Non, c'est toi ? s'étonna celui-ci. Tu me téléphones de Bordeaux ? Quelle mouche te pique ?

— C'est pire qu'une mouche, mon vieux ! Dis donc t'est-il absolument impossible de quitter Paris et ton travail en ce moment ?

— Hein ?

— Tu n'as pas compris ?

— J'ai parfaitement compris, au contraire ! Tu veux, en bon français, que j'aïlle te rejoindre à Bordeaux ?

— Oui.

— Diable !

— J'ai besoin de toi.

— Ah ! dans ce cas, c'est différent ! Je demande un congé au patron, et j'accours.

— Tu peux même lui promettre un petit papier sur une affaire régionale, si tu veux.

— Bon ! Attends-moi par le rapide de demain matin.

Cette affaire-là terminée, Didier se sentit plus tranquille. Même s'il était arrêté — il connaissait le Kid — Sylvine serait protégée.

Il acheva de régler quelques petites affaires, et courut enfin rejoindre la jeune fille où il l'avait laissée. Il était bien près de six heures. La nuit était presque complète; un temps bas et gris avançait le crépuscule. La sirène d'un grand paquebot hululait, annonçant un départ.

Dès qu'il eut poussé la porte, il eut un soupir de soulagement.

Sur la banquette de cuir, bien sagement, le nez plongé dans des illustrés, Sylvine était là. Elle leva la tête quand il s'approcha d'elle, et un sourire vint éclairer son petit visage triste.

— Vous voilà ! dit-elle gentiment. Le temps commençait à me sembler long. Je croyais que vous m'aviez oubliée !

— Quelle vilaine pensée ! fit gaiement le jeune homme. Je m'excuse d'être resté si longtemps.

— Jè sais bien que ce n'était pas votre faute. Que vous a dit le juge d'instruction ?

— Je crois réellement qu'il ne me tient pas comme parfaitement ignorant de tout ce drame, répondit-il en souriant. Surtout que mes deux dépositions ne concordent pas très bien. La première fois, j'ai soutenu que c'était la passion archéologique et architecturale qui m'attirait vers la Buscaye...

— Vous ne lui aviez pas parlé de moi ?

— Non.

— Pourquoi ça ?

— Je vous croyais coupable, fit-il en hésitant un peu. Alors, je ne voulais pas vous attirer d'ennuis.

Les yeux clairs de Sylvine brillèrent d'un éclat humide:

— Vous êtes vraiment bon pour moi, murmura-t-elle. Pourquoi vous intéressez-vous ainsi à une pauvre petite inconnue ?

— D'abord, mon petit, je vous ai déjà dit que je ne vous considérais plus comme une inconnue. Quant à la raison de ma conduite, qui vous paraît incompréhensible aujourd'hui, peut-être les circonstances me per-

mettront-elles de vous les expliquer un jour. Maintenant, ce serait prématuré. Mais revenons à ma déposition. La seconde fois, j'ai dû révéler votre existence. D'abord les domestiques avaient parlé. Puis, ensuite, fait plus grave, on a enquêté à l'« Hôtel Impérial », et on a su que j'y était arrivé avec vous... avec Mlle de Lacombe !

— Je comprends ! Cela n'a pas dû vous blanchir aux yeux des magistrats ! Ils me croient certainement complice ?

— Certainement, je n'en sais rien. Mais il est évident que de fortes présomptions pèsent sur vous aussi.

Elle frissonna :

— Si jamais on retrouve ma trace, l'homme de cette nuit croira que j'ai alerté moi-même la police. Et alors...

— Alors, il ne vous retrouvera pas, voyons !

— Il me retrouvera ! Il me l'a dit !

Il lui emprisonna affectueusement les deux mains dans les siennes.

— Petite Sylvine, il n'y a que quelques heures que nous nous connaissons, c'est vrai. Mais il me semble qu'il y a des jours et des mois... Tenez ! Sans me tromper, je parie que je pourrais définir votre caractère, vos goûts, vos aspirations...

Elle sourit, prise au jeu.

— Voyons ?

— Vous êtes une petite fille d'un caractère très doux, très calme; vous avez horreur des complications, vous êtes timides et même timorée, et vous ne prenez des résolutions que dans les cas extrêmes. Mais alors, là, oui, c'est oui, et non, c'est non !

— C'est vrai ! convint-elle.

— Vous êtes ardente, enthousiaste, sincère, naïve, sans détours... Je ne sais pas si c'est parce que votre nom rime avec « églantine », mais vous me rappelez tout à fait cette fleur.

Cette fois, elle rit tout à fait.

— La rime n'est pas riche, mais la peinture est assez

exacte. Revenons au sujet qui nous occupe... Vous dites donc que le juge d'instruction sait maintenant que nous nous connaissons...

— Je lui ai narré votre séjour à l'« Hôtel Impérial », d'autant plus facilement que la patronne de l'établissement l'avait fait avant moi, et j'étais bien forcé de confirmer ses dires ! Seulement, il ignore que nous nous soyons retrouvés... Je me suis efforcé d'agir pour le mieux. Vous voyez donc que vous devez me considérer comme un ami... un ancien ami... en qui vous pouvez placer toute votre confiance.

— Et toute ma sympathie, acheva-t-elle spontanément en lui tendant la main.

Didier prit cette main et déposa sur le bout des doigts un baiser qui, pour être léger et respectueux, n'en était pas moins plein de ferveur.

— Je l'accepte avec reconnaissance, répondit-il. Mais ce n'est pas tout. J'ai grand'hâte de vous mettre en sûreté. Il nous faut partir tout de suite, car j'ai promis de ne pas quitter Bordeaux sans avertir la police. Je devrai donc y retourner sans retard. Nous avons en somme le reste de la journée — si on peut dire — et toute la nuit pour effectuer ce petit voyage...

— Où voulez-vous m'emmener ?

— Cela, vous le verrez. Vous avez confiance ?

— Entièrement !

— Vous n'avez pas de bagages, je présume ?

— Rien ! J'ai vendu ce matin l'un des bijoux que je portais pour m'acheter ce que j'ai sur le dos, et j'ai cédé ma robe et ma pelisse à un revendeur à la toilette.

— Et à Rouen ? Rien ne vous y appelle ?

Elle se rembrunit :

— Voilà ce qui m'inquiète ! Si l'homme qui me poursuit, a su par mon père, mon adresse, il viendra m'y retrouver. Il faut cependant que j'y aille prochainement.

— Pourquoi ?

— J'ai un petit appartement...

— Qu'est-ce que vous faisiez à Rouen ?

— J'étais employée comme dactylo-comptable chez Vasseur, le marchand de toiles de la rue du Vieux-Marché. J'avais obtenu un congé de quinze jours. Il ne me reste plus qu'une semaine.

— Eh bien ! Vous lui écrirez que des raisons de santé vous obligent à donner votre démission. Quant à votre appartement, vous ferez la même chose, et quelqu'un se chargera bien d'envoyer vos meubles...

— J'étais en meublé...

— Alors aucune difficulté ! Vous n'avez certes pas besoin de retourner à Rouen.

— Mais le cachet des lettres que j'écrirai révélera le lieu où je me cacherai ?

— Non, car vous me les confierez, et je les jetterai à la poste à Bordeaux !

— Vous pensez à tout ! Vous êtes admirable !

— Je suis prudent, tout simplement, et j'ai un peu plus d'expérience, petite Sylvette. Alors, dinons en vitesse et en route !

— Il y a autre chose, fit la jeune fille en rougissant.

— Quoi donc ?

— Je ne sais où vous voulez me conduire... Mais il faudrait que j'y trouve le moyen de gagner ma vie. Je n'ai aucune fortune, comprenez-vous ?

— Ne vous préoccupez pas de cela ! D'abord, vous hériterez de votre père, et sa collection de timbres vaut peut-être une fortune...

Elle soupira, se pressa le front entre les doigts.

— C'est affreux ! Moi qui croyais retrouver une famille... Et puis, tout cela...

— Vous n'êtes responsable de rien. C'est votre père qui a tous les torts...

— C'était mon père...

— Oui, certainement. Et vous, vous êtes un ange !

Didier commanda le dîner. En vingt minutes, ils expédièrent le repas, puis montèrent en auto.

Ils étaient tellement occupés d'eux-mêmes, de leurs propres soucis, qu'ils n'avaient point remarqué un petit homme jaune, aux yeux fureteurs et sournois,

qui, placé à une table près de la leur, n'avait pas perdu un mot de leur conversation.

Il s'était éclipsé pendant que les jeunes gens se restauraient, puis était revenu un moment après, avait fait faire un petit paquet de sandwiches, qu'il avait été porter dans une auto, arrêtée un peu plus loin.

Et quand Didier démarra, il ne s'aperçut point qu'il entraînait dans son sillage un ennemi insoupçonné, auquel ils allaient bénévolement livrer le secret de la retraite de Sylvine.

Cet homme était Arsène Lalouette.

CHAPITRE VII

A sept kilomètres de Royan, environ, au bord de l'une des innombrables petites plages qui font suite à la Grande-Conche royannaise, est un petit bourg — ville serait trop prétentieux — formant, en quelque sorte, la banlieue de la grande station d'estivage, avec d'autres bourgs semblables, qui trouvent leur vie réelle, l'été seulement. C'est Saint-Palais.

Dans une épaisse forêt d'yeuses, de pins, de chênes, des villas se nichent un peu partout, soit en bordure de la petite plage, resserrée entre ses deux bras de rochers, soit au beau milieu de la verdure et des dunes. L'hiver, la vie y végète. L'été, elle y grouille par la présence d'une population décuplée. Les estivants y vont pour apprécier la véritable tranquillité familiale, ou bien encore, pour camper en plein air. Tout à côté, sans compter les isolés, se dresse à Nauzan un véritable village d'amoureux de la nature, qui couchent sous la tente et vivent là deux mois ou trois à la manière primitive des Hurons ou de Robinson Cruséo. D'ailleurs, l'endroit lui-même prête volontiers aux écarts de l'imagination. La forêt porte le nom romanesque du Bois des Fées, et volontiers, on chercherait parmi les vieux arbres tordus et l'entrelacs des branches, le château de la Belle au Bois Dormant ou le palais de Cendrillon.

On n'y trouve que des oiseaux par milliers, des

champignons savoureux, et des fleurs forestières, variées, qui ont toutes, plus ou moins, au fond de leur corolle, la senteur saline de l'Océan.

Le petit Decauville qui relie Saint-Palais à Royan en se prolongeant, au nord, jusqu'à la Côte Sauvage, au sud, jusqu'à la petite ville de Saint-Georges de Didonne, traverse Saint-Palais cahin-caha, en se déhanchant, brinqueballant sur ses rails, toussotant, crachotant, soufflant énormément de fumée pour faire croire à son importance faisant claquer, au vent, comme des drapeaux, ses rideaux rayés, sifflant et mugissant, faisant la joie des gosses et des parents, s'arrêtant complaisamment pour cueillir en route une grosse dame essoufflée, tandis que les jeunes gens au pied alerte s'amusaient à le poursuivre pour avoir le plaisir de le rattraper à la course.

Un peu en retrait de la route, au fond d'une allée paisible ou, même l'été, passaient de rares autos, où, l'hiver, seule, la trompe de la voiture du boulanger troublait le silence, une petite villa s'enfouissait derrière son rideau de chênes-verts et de mimosas. Témoignant sans doute des goûts de ceux qui l'habitaient, elle portait le nom de « *La Crevette* ».

On n'était encore qu'au commencement du printemps. C'est dire que la vie battait au ralenti dans toute la petite cité. Aussi, quel ne fut pas l'émoi des hôtes de *La Crevette*, lorsque, cette nuit-là, une auto s'arrêta en grinçant devant la petite grille verte, et qu'un coup de sonnette vibrant déchira le silence.

Aussitôt, les abois d'un chien réveillé en sursaut y succédèrent. La bête, consciente de l'extraordinaire de cette visite, vint se jeter contre la clôture.

Au premier étage, des volets s'entr'ouvrirent légèrement. Une voix de femme interrogea :

— Qui est là ?

— C'est moi, maman ! Moi, Didier !

— Toi ? Ah ! mon petit, quelle bonne surprise !

Tais-toi, Trompette...

Trompette avait déjà reniflé l'odeur de son jeune

maître. Mais ce qui l'inquiétait, c'était une présence étrangère à ses côtés, et il continuait à japper sans aménité.

— Trompette ! ordonna Didier. A la niche !

La porte d'entrée s'ouvrit. Un pas pressé fit crisser le gravier. Puis la clé tourna dans la serrure, et la grille s'ouvrit. Une femme, d'une cinquantaine d'années, un peu forte, mais au visage encore frais, et au sourire étonnamment jeune, se jeta au cou de l'ingénieur.

— C'est toi ! Tu ne nous avais pas dit que tu repasserais par Royan, en revenant de Bordeaux ! C'est égal, voilà une bonne surprise ! Mais tu es avec quelqu'un...

— Je te raconterai, maman. C'est tout une histoire... Je te présente mademoiselle Sylvine de Lacombe...

La vieille dame salua, puis s'excusa :

— Je ne suis guère en tenue pour recevoir des visites. J'ai passé un manteau par-dessus ma chemise de nuit...

— Ne t'inquiète pas, maman. Tu es très bien comme ça !

L'oeil de la mère inspectait la nouvelle venue. Son air dut lui plaire, car elle ajouta :

— Entrez, entrez, mademoiselle ! Soyez la bienvenue !

Ils pénétrèrent à la suite de Mme Vincent dans la petite villa. Dans le corridor, une jeune fille, enveloppée dans un peignoir, se tenait. Elle se jeta au cou de Didier.

— Toi, mon grand ! C'est gentil d'être revenu !

— Encore moi, fit le jeune homme, en s'effaçant pour présenter sa compagne.

Il ajouta :

— Ma petite soeur Alix.

Puis, se tournant vers Sylvine, il reprit :

— Venez, mademoiselle Sylvine. Nous allons mettre ma mère et ma soeur au courant. Je crois qu'ici vous serez parfaitement en sûreté.

Et, devant les yeux étonnés des deux femmes, il expliqua :

— Vous allez tout savoir. Cela m'ennuie de vous avoir dérangées et de vous demander encore quelques minutes, avant de vous laisser reprendre votre sommeil, mais il faut que je reparte tout de suite.

— Tout de suite ? se récria la mère. Tu peux bien attendre demain matin, voyons !

— Non, non. Je dois retourner immédiatement à Bordeaux.

Mme Vincent fit entrer les nouveaux venus dans la salle à manger, une petite pièce meublée de clair, aux sièges ripolinés et aux coussins de couleurs vives.

— Voyez-vous, mademoiselle Sylvine, reprit l'ingénieur, lorsqu'ils se furent assis, vous avez de la chance. Habituellement, ma mère et ma soeur habitent Paris. Mais le docteur a ordonné à Alix un séjour prolongé au bord de la mer. Et comme, tous les ans, nous venons passer ici au moins trois mois, dans cette petite maison qui nous appartient, nous avons transporté notre quartier général à Saint-Palais jusqu'à l'automne au moins...
• Il se tourna vers sa mère.

— Maintenant, maman, écoute... Je t'amène mademoiselle de Lacombe. Un grave danger la menace et j'ai pensé qu'à *La Crevette*, elle serait complètement à l'abri.

En quelques mots, il narra aux deux femmes attentives l'histoire de Sylvine. Mais il n'ajouta pas qu'il était compromis lui-même dans l'affaire. A quoi bon semer l'inquiétude et le trouble dans ces deux coeurs ?

— Pauvre petite ! s'écria Mme Vincent, quand il eut terminé. Bien sûr, que tu as bien fait de nous l'amener, mon Didier ! Nous la garderons et nous la soignerons bien, la mignonne, et nous tâcherons de lui faire oublier ces horribles heures. Elle est bien jeune encore, pour passer par de pareilles épreuves ! N'est-ce pas, mademoiselle, que vous vous plairez avec nous ?

Sylvine, conquise par cette cordialité maternelle, ne sut que balbutier, les larmes aux yeux :

— Si je ne me plaisais pas ici, je serais une ingra-

te... Vous êtes bons, si bons, tous !

Et, incapable de dominer son émotion, les nerfs secoués par tout ce qu'elle avait subi depuis trente-six heures, la jeune fille éclata en sanglots.

Les trois autres se regardèrent, consternés. Puis, Mme Vincent, se levant avec vivacité, vint entourer d'un bras les épaules de Sylvine.

— Voyons, voyons, ma doucette ! Ne pleurez plus. Ici, nous vous cajolerons et nous vous gâterons bien, pour effacer ces tristesses... Vous n'avez plus de famille, hé ?

— Hélas ! avoua la jeune fille. Je n'avais que maman. Elle est morte l'année dernière. Et voilà que mon père...

— Votre père, bien sûr, a péri d'une misérable façon, ma pauvre petite, mais enfin, pour vous, il n'était guère qu'un étranger, puisque vous ne l'aviez jamais tant vu que ces jours-ci. Et, sans vouloir vous faire de peine, il comprenait drôlement ses devoirs paternels !

La jeune fille soupira et s'essuya les yeux.

— Je tâcherai de remplacer votre maman pour le temps que vous resterez avec nous, reprit la brave femme, qui se sentait toute émue devant cette détresse. Après tout, cet homme qui vous retherche n'est pas en bonne posture, et s'il revient par ici, vous êtes bien capable de le reconnaître !

— Oh oui ! assura-t-elle, toute glacée d'effroi rétrospectif, en se rappelant la vulgarité et les propos du Brésilien.

— Alors, s'il revient, reprit Mme Vincent, déjà hérissée et prête à la bataille, il n'y a pas à hésiter ! On court au commissariat, et on raconte tout !

Elle se tourna vers son fils et ajouta :

— D'ailleurs, mon petit, maintenant que je peux réfléchir un peu à tout ça, je crois que tu as eu tort de ne pas conseiller à cette enfant de venir faire sa déposition à la police tout de suite. En se taisant, elle devient en quelque sorte complice...

Didier ne répondit rien. En route il y avait pensé,

et s'était dit que peut-être en obéissant si rapidement au voeu de Sylvine, il avait commis une imprudence. Il n'avait eu qu'une idée: la soustraire immédiatement à la recherche de son poursuivant. Et en cela, il avait obéi à l'instinct profond qui pousse l'homme qui aime à défendre son bien contre les entreprises d'un rival. Enfin, la terreur que Sylvine éprouvait pour son prétendant éventuel l'avait beaucoup ému. Il ne s'était pas suffisamment préoccupé des suites légales que pouvait avoir cette abstention.

Mais, en entendant cela, la jeune fille jeta une exclamation.

— Oh ! Madame, pensez donc ! Il m'a menacée de me tuer, si je parlais ! Il m'a juré qu'il me retrouverait ! Tout dire à la police ? Mais, au bout de quarante-huit heures, ma photo se verrait dans tous les journaux, on lirait ma déposition, et il saurait que je l'ai trahi ! Non, non, j'aime mieux me taire !

— Ma pauvre enfant, la police elle-même peut vous retrouver, et j'ai peur que vous soyez compromise !

— Non, non ! On comprendra que je ne pouvais rien dire !

Mme Vincent se tut, ne voulant pas insister déjà sur cette mesure qu'elle jugeait cependant sage et nécessaire. Mais elle se promit d'y revenir un peu plus tard.

Didier se leva.

— Enfin, maman, je vais voir comment tournent les événements là-bas. S'il y a nécessité à faire témoigner Mlle de Lacombe, je vous en aviserai.

— Restes-tu encore longtemps, à Bordeaux ?

— Quelque temps encore, je suppose, répondit-il, évasif.

— Alors, tu auras peut-être l'occasion de venir jusqu'à Saint-Palais un de ces jours ?

— Sans doute... Enfin, je l'espère !

Il jeta un coup d'oeil à son bracelet-montre.

— Mais voici deux heures ! Je vous aurai fait passer une nuit blanche !

— Ne t'occupe pas de ça ! Demain, nous aurons tout le temps nécessaire pour dormir !

Le jeune homme enlaça sa mère :

— Au revoir, maman... A bientôt, j'espère !

— Alors, vraiment, tu ne veux pas te reposer un peu avant de reprendre la route ?

— Impossible ! Des affaires urgentes m'appellent là-bas.

Il embrassa tendrement sa soeur, puis serra les deux mains de Sylvine avec une vigueur qui faillit lui faire pousser un cri.

— Vous êtes ici chez vous ! assura-t-il. Vous verrez comme maman et ma petite soeur sont bonnes ! Deux crèmes !

Elles se mirent à rire, et Sylvine, gagnée par cette chaude sympathie qu'on lui témoignait si spontanément, se joignit à elles.

Mme Vincent raccompagna son fils jusqu'à son auto, tandis qu'Alix et Sylvine se regardaient en souriant.

Elles formaient le plus charmant contraste.

Sylvine, aux cheveux de lune, aux yeux pâles, au teint transparent, semblait une de ces fées des légendes nordiques, qui sont de la couleur des mers baignant ces rivages glacés. Alix, qui semblait avoir à peu près le même âge, était aussi brune que son frère, et avait cette carnation chaude et ambrée qui appartient spécialement aux races du Midi. Mais ses yeux, d'un bleu pur, étaient ceux de sa mère, originaire de la Savoie. Si l'églantine était la fleur-type de Sylvine on aurait pu comparer Alix à une pensée à la sombre collerette et au coeur clair.

Cependant, après un dernier adieu, l'ingénieur était remonté en voiture et démarrait, tandis que Mme Vincent refermait soigneusement la grille.

Trompette, le chien-loup qui avait le rôle de garde du corps à *la Crevette*, avait également raccompagné son jeune maître, puis regagné sa niche.

Mme Vincent rentra, serrant contre ses épaules le manteau qui l'enveloppait, car la nuit de mars était

froide, et le vent de la mer soufflait à travers les pins.

— Venez avec moi, ma chère petite, dit-elle à Sylvine, avec un bon sourire. Je vais vous montrer votre chambre. Nous ne sommes pas très grandement logés, ici, mais, baste ! A la guerre comme à la guerre ! Vous occuperez l'appartement qu'a mon fils, quand, par hasard, il peut passer une nuit ou deux ici, ce qui n'arrive pas bien souvent, vous l'avez vu ! Et lui, quand il viendra, il couchera sur le divan de la salle à manger.

La bonne dame tira une paire de draps soigneusement pliés de l'armoire, et, aidée par Alix, fit le lit de la voyageuse.

— Reposez-vous bien, dit-elle, avant de la quitter. Soudain, les trois femmes dressèrent l'oreille.

Un ronflement de moteur s'était fait entendre dans l'avenue. Puis Trompette, comme un fou, se jeta contre la grille, en aboyant.

— Est-ce Didier qui revient ? s'écria Mme Vincent. On le dirait.

— Oh ! objecta Alix, le chien ne ferait pas tant de bruit !

Suivie par les deux jeunes filles, Mme Vincent passa dans la salle à manger, entr'ouvrit doucement la fenêtre, inspecta le dehors. Elle crut discerner une ombre, près de la clôture.

— Qui est là & cria-t-elle.

Personne ne répondit. Mais Trompette continuait d'aboyer.

— Qui est là ? répéta-t-elle plus fort.

Puis, comme nul ne répondit, elle referma soigneusement les volets.

— Nous avons rêvé, conclut-elle. Il n'y a rien.

Le chien lui-même ne tarda pas à se calmer, et tout rentra dans le silence.

Un quart d'heure plus tard, les hôtes de la petite villa reprenaient leur sommeil interrompu. Et le vent girondin les berça tant et si bien, en chantant sa mélodie à travers le bois enchanté, qu'aucune des trois

femmes n'entendit une auto qui, à une petite distance, démarrait doucement.

CHAPITRE VIII

Sur la route baignée de lune, Didier conduisait bon train. Il lui fallait être à Bordeaux pour l'arrivée du rapide de six heures vingt-huit, qui devait amener le Kid, si toutefois celui-ci avait pu tenir sa promesse.

Heureusement, la nuit, les routes sont peu encombrées, et le jeune homme put faire donner le maximum à la voiture.

Lorsqu'il passa à la hauteur du Bois-de-Tout-le-Monde, derrière lequel se cachait le château de la Buscaye, il ne put s'empêcher de ralentir un peu. C'était là que Sylvine lui était apparue. Il n'y avait qu'un tout petit peu plus de vingt-quatre heures ! Et pourtant, que d'événements, en cette courte période de temps ! Et comme cette petite Sylvine lui tenait à coeur, depuis ce moment-là ! Didier, qui ne s'était pas gêné pour blaguer avec ses copains le « coup de foudre », devait bien convenir, assez penaud, qu'il n'en était pas plus à l'abri que d'autres, et que rien ne servait de faire le malin.

— C'est curieux ! pensa-t-il. Ça doit s'attraper comme la teigne ou la coqueluche... Car enfin, il est anormal de voir avec quelle facilité un homme libre, sain d'esprit, et de tête froide, peut se transformer en roi des nigauds. Et ça, mon vieux, inutile de te le dissimuler plus longtemps : tu aimes cette petite à en avoir les idées tourneboulées, à en faire les plus éclatantes sottises, à en voir les étoiles en plein midi. C'est gai ! Où tout ça va-t-il me conduire ? Espérons que ce vieux Roland aura pu venir ; j'ai grand besoin d'avoir quelqu'un qui y voie clair pour moi.

Il était juste six heures et quart lorsqu'il stoppa dans la grande cour de la gare. Le rapide de Paris était annoncé.

Il se rendit à l'endroit où les employés retirent les billets, et attendit.

A l'heure fixée, un tremblement remplit l'édifice. Le train entra en gare.

Bientôt, une foule grouillante emplit le quai, se dirigeant vers la sortie. Le cou tendu, Didier essayait de distinguer parmi elle une silhouette connue. Mais il ne vit rien.

Les derniers voyageurs s'écoulaient. L'ingénieur pensa, tout désappointé :

— Il n'a pas pu venir ! Ou peut-être n'a-t-il pas obtenu la permission de s'absenter de son canard...

Soudain, une grande claque sur l'épaule le fit se retourner, tandis qu'une voix connue, gouailleuse et bon enfant, s'exclamait :

— Dis donc, rêve-à-la-lune ? Est-ce bien pour moi que tu te décarcasses de la sorte ? Parce que c'est inutile d'attraper le torticolis, tu sais ; me voilà !

— C'est bien, puceron ! riposta l'ingénieur, en riant et en lui secouant vigoureusement la main. Quand on n'est pas plus gros qu'un grain de moutarde, on peut bien ne pas être vu par le restant de l'humanité !

— Ne fais pas des tours de force spirituels. Je ne saurais les apprécier tant que j'aurai autant la pépie... Dis donc, est-ce qu'on peut boire quelque chose dans ce patelin-là ?

— Ça tombe joliment bien, parce que moi-même, j'ai grand besoin de m'ouvrir les yeux. Tel que tu me vois j'ai fait cette nuit dans les trois cent cinquante kilomètres.

— A pied ?

— Idiot !

— Merci, ça fait toujours plaisir. Tiens, voilà quelque chose qui ressemble à un café. Je t'offre le croissant et le café-crème de l'amitié.

— Offre toujours, à condition que ce soit moi qui règle !

— Bon, bon, on verra ça. Allons toujours le boire ! Avec de grandes bourrades affectueuses, heureux

comme des gosses de se retrouver, les deux jeunes gens traversèrent la rue, et, en face de la gare, entrèrent dans le petit établissement que le Kid avait déjà repéré. Didier remarqua qu'il faisait la grimace.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Rien... rien...

Ils s'assirent à une table. Un garçon s'approcha.

— Un café noir, bien fort ! commanda Didier. Et toi, mon vieux ?

— Moi... déclara le petit reporter en se croisant négligemment les jambes, je veux le patron !

Le garçon et Didier eurent le même sursaut d'étonnement.

— Le patron ? Qu'est-ce que tu lui veux, au patron ?

— Je veux lui parler !

— Mais, Monsieur, essaya d'expliquer le garçon, je peux aussi bien...

— Je veux le patron !

Il n'y eut pas moyen de l'en faire démordre. Le garçon alla chercher le patron, qui était à la cave, et qui surgit d'une trappe, un panier à bouteilles à chaque bras. Il s'approcha de ce consommateur matinal, et questionna, tout intrigué, avec un fort accent de Bordeaux :

— Vous me demandez, Monsieur ?

— C'est vous, le patron ?

— Lui-même !

— Vous êtes le propriétaire de cet établissement ?

— Bé ! oui !

— Très bien ! continua le journaliste, imperturbable, tandis que son camarade, dissimulant mal sa surprise, ouvrait des yeux ronds. Je voudrais savoir, Monsieur, s'il vous serait possible de me faire servir une tasse de chocolat et deux croissants ?

— Naturellement, Monsieur ! Mais le garçon...

— Le garçon ne pouvait pas me renseigner... Car je tenais à vous expliquer que je viens d'arriver par le train de six heures vingt-huit...

L'autre le regarda, commençant à se demander sé-

rieusement s'il n'avait pas affaire à un toqué. Mais Didier, qui connaissait le numéro redouta une farce de son acabit, et ne se sentit que médiocrement rassuré.

Il avait certainement raison de craindre.

— Je vois que vous ne me comprenez pas, reprenait posément le Kid. Il y a, sur votre façade, écrit en lettres hautes comme ça : « *Au Départ* ». Ce qui veut dire, à n'en pas douter, que vous réservez vos consommations à ceux qui vont prendre le train. Alors, j'ai voulu savoir si, à moi qui arrive, et à mon ami qui ne part pas, vous voudriez bien donner à boire et à manger...

A Bordeaux, on a la tête près du bonnet. Le patron fronça ses gros sourcils, posa ses paniers de bouteilles et commença à relever ses manches, tout prêt à attraper le plaisantin par son fond de culotte et le jeter sans façon au milieu de la chaussée. Mais le Kid flaira le danger. Avec un suave sourire, il ajouta :

— Alors, excusez-moi, Monsieur... Pour vous remercier, je pense que vous nous ferez l'honneur et le plaisir de nous servir une vieille fine de derrière les fagots, et de trinquer avec nous, sans façons...

Décontenancé par cette douche écossaise, le patron grogna un assentiment qui pouvait contenir un remerciement, et alla lui-même chercher une bouteille de vieil armagnac, tandis que le garçon apportait le café et les croissants demandés.

— Ah ! çà, éclata Didier, lorsqu'ils furent seuls, pour quelques instants, tu ne changeras donc pas, toi ? C'est fin, tiens !

Mais le Kid ne l'écoutait pas. Il s'étouffait de rire, silencieusement, le nez dans ses bras repliés posés sur la table.

— Non, as-tu vu la tête du bonhomme ? souffla-t-il. Ça valait le prix du voyage... Il ouvrait une bouche telle que je ne sais comment j'ai résisté à l'envie d'y fourner le siphon d'eau de Seltz...

— Tu ne seras jamais sérieux ! Avalons notre café, et dès que le patron nous laissera, il faut que je te

raconte pourquoi tu es ici. Il se passe des choses graves, et tu ris !

— C'est quand ça va mal qu'il faut rire, affirma le Kid, qui aimait cultiver le paradoxe.

L'armagnac était bon, et les jeunes gens l'apprécièrent tel au tenancier qu'il réussit à effacer en partie la mauvaise impression qu'avait laissée son entrée en matière.

Puis, s'excusant, le patron se leva, et les deux jeunes gens restèrent seuls.

— Enfin ! s'exclama Didier. Ecoute mon vieux, tu en as de drôles, toi ! Je te fais venir de Paris pour causer sans témoins, et la première chose que tu fais, c'est de mettre un tiers entre nous ! Tu n'as pas l'air de te douter que je peux être arrêté et emprisonné d'un moment à l'autre !

— Ah ! non ! s'exclama le reporter en riant. Comme galéjade, ça ne prend pas !

— Il ne s'agit pas de galéjade, mais de vérité ! Ecoute ça !

Et, d'une haleine, Didier, à mi-voix, lui raconta tout ce qui s'était passé depuis le moment où il avait recueilli Sylvine.

Il n'oublia rien ; il lui raconta également comment, la nuit même, et pour tranquilliser la jeune fille, il l'avait conduite à Saint-Palais, où il espérait qu'elle serait en sûreté.

— Que penses-tu de tout cela ? conclut-il.

L'autre se gratta le crâne et répondit sans hésiter :

— Je pense que là-dedans tu t'es conduit comme un simple d'esprit ou comme un amoureux, ce qui est tout pareil. Et comme tu n'es pas idiot-né, j'en déduis que ta protégée a dû exercer sur toi l'effet d'un rayon de soleil dans l'oeil. Parce que, mon vieux, tu as fait justement tout ce qu'il fallait pour compliquer ton affaire, et t'empêtrer dans la glu de Dame Justice. Comment ! Tu commences par esquiver la moitié de ta déposition, puis tu ne trouves rien de mieux que de te faire le complice de cette belle enfant !

— Mais, protesta Didier, elle n'est coupable en rien, elle ! Et elle redoutait surtout l'homme auquel son père voulait la marier ! On en a vu d'autres, embarquées sans bruit pour l'Amérique !

— Doucement ! D'abord, ce type-là voulait se marier. Pour se marier, il faut des bans, des papiers.

— Il y a peut-être renoncé, et aurait fait célébrer la cérémonie en Amérique.

— Admettons ! Mais cette petite, protégée par la police, était autrement en sûreté que chez toi, que diable ! Tu penses bien que ce type-là ne se serait pas risqué à aller la chercher jusque-là ! Il joue sa tête, et doit se montrer prudent ! Même, en y songeant, c'était un excellent moyen de lui mettre la main au collet !

— Comment ! s'exclama Didier, indigné. Veux-tu dire qu'elle aurait servi d'appât ?

— Pourquoi pas ?

— Mais elle risquait sa vie !

— Que non !

— C'était trop dangereux ! Jamais, je n'aurais permis qu'elle coure un péril semblable !

— Là ! là ! Vois-tu que tu es amoureux !

— Je n'en disconviens pas !

— C'est assez apparent ! Je constate qu'en effet, ma présence n'était pas inutile. Du train dont tu vas, tu aurais fini au bain.

Le Kid vida d'un coup son reste d'eau-de-vie, et conclut :

— Mon cher, que ça te plaise ou pas, il n'y a pas trente-six moyens d'agir : il faut que Mlle de Lacombe aille trouver le juge d'instruction et raconte tout ce qu'elle sait. N'oublie pas, il n'y a qu'elle qui peut te tirer de là ! Il n'y a qu'elle qui peut lancer la police sur la piste du véritable meurtrier ! Sapristi ! après tout, c'était son père ! Elle se doit de collaborer à le venger, sans compter que, l'assassin pris, elle n'a plus rien à craindre !

— Oui... Mais avant qu'on en arrive là !...

— Tu t'exagères probablement la puissance de ce

rival inconnu ! Mon vieux, c'est très chic de vouloir te sacrifier pour ta dame, de jouer au grand coeur, à la noble victime, et cœtera... Mais ça ne rime à rien, et ça ne vous rapportera que des empoisonnements, à l'un comme à l'autre.

— Alors, à ton avis, j'ai eu tort de l'emmener chez ma mère ?

— Complètement ! Ou du moins ne fallait-il le faire qu'avec l'autorisation de la justice !

Didier soupira.

— Que dois-je faire, maintenant ?

— Pas à chercher ! Filer, la reprendre et la persuader de se présenter elle-même et seule, au juge chargé de l'enquête.

— Pourquoi, seule ?

— Es-tu complètement dingo, mon pauvre vieux ? Parce que si tu l'amènes toi-même, en disant bien gentiment : « Voilà, j'ai réfléchi, je l'ai revue, bien que j'aie soutenu le contraire, et je vous l'amène aujourd'hui seulement... » il y a de fortes chances pour qu'on finisse par te boucler. Tandis qu'on admettra qu'elle seule, bouleversée, épouvantée, elle n'ait pas osé aller tout de suite dénoncer l'homme qui avait proféré de telles menaces à son égard. Tu as compris ?

— Oui... Tu as raison !

— Parbleu !

— Alors, que faut-il faire ?

— Nous reposer aujourd'hui, parce que nous sommes flapis, mon cher. Et l'instruction peut attendre douze heures de plus. Puis, ce soir, aux chandelles, on reprendra la route de Royan. Tu vas commencer à la connaître !

Didier sourit.

— Toi, tu n'es jamais venu par là, je crois. Ça te fera découvrir un joli coin de ma Saintonge.

— Ton père était Charentais ?

— Pure race.

Ils appelèrent le garçon, réglèrent et sortirent.

— Je suis descendu à « l'Hôtel Impérial », expliqua

Didier en mettant sa voiture en marche. Tu y trouveras aisément une chambre... A propos, combien as-tu de jours ?

— Oh ! le patron a été très chic. Il m'a dit seulement : « Je ne vous fixe aucune date... Tâchez seulement de nous faire un reportage intéressant. » Et toi ?

— Moi ? J'ai dû aviser la maison de la tourbière où j'étais englué. Là aussi, on a été chic : « Réglez ça le plus vite possible, m'a répondu M. Gobert ; pendant ce temps, vos collègues assureront votre service. » Ce qui fait que je peux prendre quelques jours et tâcher de liquider cette histoire au mieux.

Dès leur arrivée à l'hôtel, les jeunes gens procédèrent à une toilette rapide, puis s'étendirent avec béatitude, en recommandant qu'on ne vienne les réveiller qu'en cas d'urgence. Dix minutes plus tard, au 17 et au 19, où on avait mis le Kid, de sonores ronflements se répondaient.

Didier était encore enfoncé dans les brumes du sommeil, lorsque le poing solide du garçon d'étage le tira de son engourdissement.

— Hein ? cria-t-il. Qu'est-ce que c'est ?

— Un télégramme pour vous, Monsieur !

Ces mots achevèrent de l'éveiller. Il sauta de son lit, constata à la fois qu'il avait une faim de loup et qu'il était près de quatre heures, et courut ouvrir.

— Merci, dit-il en faisant sauter la bande.

Mais il poussa un cri et, comme un fou, se rua sur la porte du 19.

L'autre, secoué comme un prunier, ouvrit les yeux.

— Ben quoi ! murmura-t-il d'une voix pâteuse. La Gironde déborde ?

— Ce n'est pas le moment de plaisanter, va ! Regarde ce que je viens de recevoir !

En même temps, il brandissait le papier bleu.

Le Kid le saisit et le parcourut. Alors, sa figure, habituellement joyeuse, se figea.

« *Alix et Sylvine disparues. Supplie, viens vite. Maman* »

CHAPITRE IX

A cette lecture, le petit reporter sentit s'envoler comme par enchantement les dernières brumes du sommeil. Il poussa un sonore juron.

— Tu vois qu'elle avait raison de craindre, la malheureuse ! reprit Didier. Ah ! il n'a pas été long à la rattraper !

— Et Mlle Alix est entre ses mains également ! s'exclama le Kid en s'arrachant les cheveux. Ça, c'est le comble !

Didier se laissa tomber sur le lit, anéanti.

— Oui...

— Tout de même, il ne doit pas être musulman, ce type-là ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ? fit l'ingénieur en le regardant interrogativement.

— Ben, il ne les épousera pas toutes les deux ?

— Sans doute ! Mais qui sait ce qu'il compte faire de l'autre ! S'il l'a enlevée, c'est qu'il avait son idée...

— Ce n'est pas tout ça. Il faut maintenant mettre les voiles et rapidement.

— Pour Royan ?

— Doucement ! Il faut avertir avant à Bordeaux.

— Qui à Bordeaux ?

— Le capitaine des pompiers, hé ! ballot ! riposta le journaliste en enfilant son paletot. Tu ne penses pas camoufler encore ce double enlèvement ?

— Il va falloir raconter la vérité.

— Et toute la vérité, tu peux me croire. Cette fois, fini, les petites tricheries.

— Tu crois qu'on m'arrêtera ?

— Ça, je n'en sais rien. Peut-être pas en arrangeant un tout petit peu l'affaire. Il n'y a qu'à dire que tu as rencontré Mlle de Lacombe après avoir vu le juge d'instruction, et que c'est moi qui l'ai emmenée chez toi... puisque tu ne peux pas, soi-disant, quitter Bordeaux ! Et on allait, ce matin, avertir bien poliment de

l'endroit où elle se trouvait, quand on a reçu le télégramme. Bien sûr, on va attraper une semonce de première qualité, car enfin, tout ça, c'est parfaitement illégal. Espérons qu'on ne va pas laisser trop de plumes dans l'affaire.

Ils descendirent l'escalier. Mais dans le corridor de l'entrée, ils eurent un haut-le-corps de surprise : deux gendarmes causaient avec Mme Lemaire, l'hôtelière. En les voyant, les représentants de la loi s'avancèrent vers eux.

— Monsieur Vincent ? s'enquit l'un d'eux.

— C'est moi ! répondit Didier.

— Au nom de la loi, je vous arrête !

— V'lan ! ça y est ! marmotta le Kid. Ça ne va pas mieux.

Le jeune ingénieur s'exclamait :

— M'arrêter ! Pourquoi ?

— Vous vous expliquerez avec le magistrat qui vous interrogera ! Nous, c'est pas notre affaire !

Les deux jeunes gens échangèrent un regard plein d'anxiété. Mais il n'y avait pas à hésiter.

— Je vous suis, Messieurs dit le jeune homme. D'ailleurs, nous nous proposons justement d'aller voir M. le juge d'instruction.

— Ah ? fit l'autre gendarme, en jetant un coup d'œil à Roland. Monsieur a-t-il quelque chose à dire ?

— Oui, déclara celui-ci en s'avançant. Et des choses intéressantes, je l'espère !

— Bon ! Dans ce cas, venez avec nous !

Ils se mirent en route, suivis par le regard de l'hôtelière qui reflétait une certaine méfiance. Le Kid et Didier montèrent en auto, ainsi que l'un des deux pandores, l'autre reprit la motocyclette qui les avait amenés, et ils filèrent dans la direction de Blaye.

Comme le petit reporter s'y attendait, l'explication fut orageuse entre le magistrat et les jeunes gens. Cependant, honnêtement, ceux-ci dirent tout — en arrangeant un peu la vérité.

— Ainsi, monsieur, s'exclama le juge, cette jeune fille se trouvait à Royan ?

— A Saint-Palais, oui, monsieur le juge d'instruction.

— Votre rôle n'est pas très clair là-dedans, ronchonna-t-il, et j'ai bonne envie de vous faire arrêter vous aussi !

Le Kid frémit intérieurement et pensa que ce serait la plus grande erreur judiciaire du siècle. Mais M. Doullens ne mit pas sa menace à exécution. Non qu'il n'en eût pas le désir, comme il l'avait dit, mais, après tout, les preuves manquaient.

Tandis qu'on gardait Didier à la disposition de la justice, Roland sortit. Il n'avait plus rien à faire, du moins pour le moment, avec le magistrat chargé d'instruire l'affaire. Par contre, il lui importait fort d'être au plus tôt à Royan. En route, Didier lui avait fait comprendre jusqu'à quel point il comptait sur lui. Le Kid n'avait pas besoin de cette demande pour entreprendre lui-même des recherches immédiates parallèles à celles auxquelles la police allait se livrer sans tarder.

Reprenant le volant de l'auto, il fila délibérément sur la route de Royan, impatient de pouvoir arriver le premier et questionner Mme Vincent avant l'arrivée de l'inspecteur qu'on allait sûrement dépêcher sur les lieux.

Il fit si bien que, parti à six heures de Blaye, il arrivait à Saint-Palais au moment du dîner.

A son coup de sonnette, un volet s'entr'ouvrit. Mais dès que la brave dame eut reconnu la voix de son visiteur, elle s'empressa d'ouvrir.

— Vous ! mon pauvre petit ! J'ai cru que c'était Didier ! Vous tombez bien. Nous traversons des moments épouvantables...

— Je sais ! interrompit le Kid en l'entraînant à l'intérieur de la maison, tandis que Trompette venait lui flairer son pardessus d'un air méfiant.

— Et Didier ?

— Didier n'a pas pu venir... Il m'a envoyé tout de suite aux renseignements... Comment vous êtes-vous aperçue que Mlle Alix et cette jeune fille ont été enlevées ?

— Parce que je l'ai vu, de mes yeux vu ! s'exclama Mme Vincent. Elles étaient sorties toutes les deux pour aller faire une course à Royan. J'ai voulu aller au-devant d'elles. Au bout de l'avenue, une auto stationnait. Moi, je ne m'en suis pas méfiée. En sortant de la villa, je les ai aperçues justement qui revenaient. Alors, je me suis arrêtée, parce que, n'est-ce pas ? ce n'était plus la peine que j'aille plus loin. Et voilà qu'en passant à la hauteur de la voiture, un homme est descendu et les a abordées. Ils ont causé un moment, puis elles se sont dirigées vers l'auto. Alors, pendant que l'homme poussait Mlle de Lacombe à l'intérieur, un autre individu s'est jeté sur ma fille, l'a emportée aussi dedans. La portière a claqué, et ils ont filé... Moi, pendant ce temps, je manquais m'évanouir.

— Vous n'avez pas remarqué le numéro ? interrompit le Kid qui piaffait comme un cheval de sang qui sent l'obstacle à sauter.

— C'est justement ce que m'a demandé le commissaire de police de Royan, dès que j'ai eu fait ma déposition !

— Vous avez été prévenir le commissaire de Royan ?

— Et alors ! Tout de suite, encore ! Pensez-vous que j'allais laisser emporter ma fille comme ça ? Parce qu'enfin, c'est bien à cause de cette petite que Didier nous a amenée ici, le pauvre enfant, qu'à l'heure actuelle on en est là...

— On fait une enquête ? coupa encore le Kid, qui n'accordait qu'un intérêt moyen aux phrases confuses de la brave femme.

— Sans doute...

— Et le numéro ?

— Voilà ! Je ne suis pas sûre, mais il me semble bien que c'était quatre 5 et R. B. 12. Ça m'a frappée ma-

chinalement, à cause de la répétition du même chiffre, comprenez-vous ?

— Parfait ! Quoique ça m'étonnerait un peu qu'on retrouve ce matricule-là... Et l'auto ? Comment était-elle ?

— Une limousine, je crois... Et noire, ou bleu foncé, autant qu'il m'a paru.

— Merci, fit le Kid, très affairé. Voulez-vous de moi pour dîner ? Je repartirai immédiatement après.

— Bien sûr, que je veux de vous... Ça ne se demande pas !

Durant tout le repas, qui fut très bref, Mme Vincent fit seule les frais de la conversation, tout en s'essuyant les yeux de temps en temps. Quant au petit journaliste, absorbé dans un tumulte de pensées, il écoutait sans entendre, et, tout en mangeant de bon appétit, dressait déjà un plan de bataille.

Retrouver les jeunes filles devenait pour lui un point capital. Car, non seulement elles étaient à l'heure actuelle entre les mains de l'assassin présumé du vieux Lacombe, mais c'était Sylvine et Sylvine seule, qui pouvait tirer Didier du mauvais pas où il se trouvait ! Ils avait bien raconté de bout en bout l'histoire des fiançailles arrangées par cet étrange père, mais le juge d'instruction paraissait assez sceptique. Pourtant, au fond de lui-même, le magistrat avait été plus ébranlé qu'il ne voulait le laisser paraître. En effet, cet enlèvement corroborait bien les craintes de la jeune fille.

— A moins, pensa-t-il, que ce ne soit une histoire habilement montée ! Ils m'ont l'air d'en savoir plus long qu'ils ne veulent le dire. L'enquête ne tardera pas à me renseigner là-dessus.

En effet, il dut très vite se convaincre de la bonne foi de Didier. D'ailleurs les renseignements qu'il obtint, sur son compte, chez Gobert et Cie, étaient particulièrement élogieux. Il ne connaissait pas le vieux de Lacombe. Cette aventure, toute rocambolesque qu'elle ait pu paraître à première vue, devait donc être réelle.

Tandis que son camarade se rongeaient d'impatience

dans sa cellule, le Kid, lui, n'avait pas perdu de temps. Il avait pour cela plusieurs raisons : d'abord, il était tout prêt à donner à son copain le coup d'épaule dont il avait besoin ; ensuite, l'histoire de Sylvine était suffisamment émouvante pour qu'à son tour en brave garçon, il cherche à la tirer des mains de ce vilain individu ; enfin, et c'était peut-être là encore le principal motif, Alix était mêlée à tous ces événements, et se trouvait également entre les mains de personnages peu recommandables. Et quand le petit reporter venait, le soir, s'inviter à dîner, ce n'était pas uniquement par amitié pure ou par goût des beignets aux pommes, que Madame Vincent, cependant, réussissait divinement bien. Alix avait produit sur lui une **impression profonde**, et il était presque sûr que, de son côté, on ne le regardait pas trop sévèrement. Aussi, rien qu'à l'idée que l'élue de son coeur était au pouvoir de tels coquins, son sang ne faisait qu'un tour.

Une enquête aussi rapide que discrète lui avait appris que l'auto bleue — décidément, elle était bleue ! — avait été remarquée par un coiffeur, qui habitait non loin de la station du petit tram. Le commerçant affirma qu'elle était conduite par un homme maigrichon, blondasse, habillé de brun...

— Ça n'a pas tout à fait l'air de correspondre avec le signalement du Brésilien de la petite, songea le Kid. Mais ça ne prouve qu'une chose, c'est que c'est un homme prudent, qui n'agit pas en personne.

Il s'enquit en même temps du propriétaire de la 5555-R. R. 12. Après des recherches relativement courtes, on lui répondit que ce matricule n'existait pas.

— Parbleu ! grogna Roland. Ils ont camouflé leur patinette pour faire leur coup. Mais rira bien qui rira le dernier !

Le Kid était un homme de ressources. Il ne se tint pas pour battu parce qu'il avait enregistré un échec. Sans attendre, il passa un coup de téléphone aux principaux journaux de la région, quotidiens et hebdomadaires.

Dès le lendemain, dans « *La Petite Gironde* », « *La France du Sud-Ouest* », « *Le Bulletin de la Charente-Inférieure* », « *le Royan* », et d'autres, on pouvait lire cette petite annonce curieuse :

« *Bonne récompense à personne pouvant donner renseignements sur auto limousine bleue, mat. 555-R. B. 12.* »

— Ça donnera ce que ça donnera, pensa-t-il, mais ça m'étonnerait que ça reste complètement sans résultat !

Il avait calculé juste. Dès le lendemain, « *Le Royan* » l'avisait par téléphone qu'une vieille femme s'était présentée à leurs bureaux et avait demandé son adresse ; suivant les instructions qu'il avait données, on lui avait fourni le renseignement.

— Ça va ! jubila le jeune homme. La bonne femme ne tardera pas.

Pour plus de commodité il avait pris pension à Royan même à l'Hôtel de Foncillon. Quelques instants plus tard, on l'avertissait qu'on le demandait.

Il descendit et, dans le hall, trouva une petite vieille, portant le mouchoir de soie noué sous le menton comme les campagnardes qui ont fait toilette. Elle semblait partagée entre l'envie de gagner la récompense promise et la timidité. Mais le Kid par un bon sourire et un bonjour cordial, la mit à son aise.

— Voilà ! commença-t-elle après qu'elle se fut assise sur l'extrême bord d'un fauteuil. C'était hier soir...

— Pardon, intervint poliment le journaliste, où étiez-vous, madame ?

— A Cozes. Je suis la veuve Fauvron, et je tiens un débit-restaurant rue du Marché-Neuf.

— Bien, bien. Continuez, je vous prie...

— Alors, hier soir, il était dans les huit heures, peut-être, v'la qu'une auto s'arrête devant la porte. Alors, le père Chaudavoine, le garde-champêtre, me dit comme ça : « Madame Fauvron, v'là de la pratique ! »

— Ça m'étonne, que je dis, parce que ça n'est point jour de foire, et faut vous dire qu'à part les jours de foire, on ne voit point beaucoup de clients, vu que la rue n'est

pas très passagère. — Pourtant, qu'il me dit, si vous voulez parier uné chopine avec moi, c'est moi qui la boirai à vos frais. Comme de juste, j'ai point parié, parce que c'est pas dans mes habitudes de « gavagner » l'argent, et puis, la porte s'ouvrait, et un petit homme maigrichon rentrait.

« Avez-vous des *sandouiches*, qu'il me dit comme ça.

« Moi, vous pensez bien que je n'ai pas chez moi des affaires si compliquées.

« — J'ai du pain et du jambon, puis des oeufs, que je lui dis.

« — Ça fera juste l'affaire, qu'il me dit. Préparez-moi des tranches de pain, et entre deux tranches vous mettez du jambon.

« — Combien qu'y vous-z-en faut ? que je dis.

« — Oh ! qu'y dit, n'en faut huit, on en mangera bien deux chacun !

« Moi, je lui-z-y prépare comme y dit, puis, histoire de voir, je vas porter le paquet à l'auto, bien qu'y fasse des manières. Mais, comme il avait acheté aussi deux bouteilles de bière, il a bien fallu que je l'aide. Alors, dans l'auto, j'ai vu un autre type, grand, gros et brun, avec un air de mécréant, et derrière deux mignonnettes, toutes jolies et toutes tristes, qui regardaient d'un air effrayé, même que ça m'a paru tout drôle, car enfin, quand on se promène en auto, c'est plutôt égayant, pas vrai ?

La bonne femme était lancée. Le Kid, bien qu'il ait éprouvé une certaine impatience devant tout ce verbiage, s'était dit qu'au milieu de ce flot de paroles, il recueillerait sans doute un indice utile. En effet, maintenant, il ne pouvait y avoir de doute. Les voyageurs qui étaient passés à Cozes étaient certainement ceux qu'il recherchait !

— Seulement, poursuit la vieille, hésitante, je peux point vous dire quel numéro y z'avaient, vu que j'ai point eu l'idée de regarder... Quand même, est-ce que j'ai gagné la récompense ?

Le petit reporter sourit, et, tirant deux billets de cent francs de son portefeuille, les tendit à la bonne femme, qui n'en crut pas ses yeux, et se repentit immédiatement de n'avoir pas parlé plus longtemps.

— Sûr qu'y m'en aurait donné trois cents ! songea-t-elle en se retirant.

Le Kid était enchanté.

Sans hésitation, il sauta en auto et gagna Cozes. Il jouerait bien de malheur s'il n'arrivait pas là à retrouver la trace de l'auto bleue !

— Ils sont peut-être allés jusqu'à Bordeaux, pensa-t-il. Le « *Columbia* » part justement demain soir pour l'Amérique du Sud... Mais, tout de même ! Ça m'étonnerait qu'ils ne prévoient pas qu'on pourrait les cueillir là, et je crois plutôt qu'ils vont se terrer quelque part, en attendant un autre départ.

La police, en effet, faisant état de plus en plus des déclarations du Kid et de l'ingénieur, devait surveiller tous les paquebots en partance pour le Brésil. De ce côté-là, on pouvait donc être tranquille ; à moins de fréter un navire spécial — et encore ce n'était pas sans danger ! — les jeunes filles ne pouvaient quitter la France.

Restait la perspective d'un petit coin ignoré, où le rancho garderait ses prisonnières jusqu'à ce qu'il puisse en disposer à son gré. C'était, évidemment, l'hypothèse la plus plausible, et aussi la plus dangereuse, car les cachettes sûres ne manquent pas en France, et même dans le Sud-Ouest !

— Pourvu qu'il ne songe pas à se débarrasser d'Alix ! songea le jeune homme, en frissonnant. Mais quel est ce petit homme maigre, qu'on me signale ? Quelque complice, oui, sans doute... Mais en quel genre ? Et jusqu'à quel point ?

Il roulait doucement, tout en remuant ces pensées. Il venait de dépasser Cozes, et allait s'engager sur une petite route qu'il ne connaissait pas. Justement, quelqu'un s'avancait à sa rencontre. Il se pencha, afin de l'interroger sur la direction à prendre, quand tout à

coup, il parut frappé par une découverte surprenante :

— Ma foi ! Petit... blondasse... maigrichon ! En voilà un qui répond parfaitement à ce signalement ! Roland, mon bon, quelque chose me dit que ta bonne étoile te prépare une de ces surprises qui ne sont réservées qu'aux favoris de Dame Fortune.

Il croisa l'homme, qui ne prêta aucune attention à lui. Mais, au premier tournant, il fit monter l'auto sur le talus, claqua la portière, et fila comme un courant d'air à la poursuite de son gibier.

CHAPITRE X

On était loin de se douter, dans tout ce petit coin paisible de la Charente-Inférieure, qu'un drame se déroulait, silencieusement, depuis quarante-huit heures, derrière les hauts murs blancs d'une propriété isolée, à un quart d'heure à peine du bourg de Cozes.

Sylvine et Alix, après leur enlèvement, avaient été transportées aussitôt dans cette retraite écartée. Le Kid avait deviné juste. Jean Fualco était trop malin et son complice, Arsène Lalouette, trop prudent, pour commettre la sottise de se précipiter à Bordeaux, sur le port d'embarquement. Il fallait attendre que les soupçons fussent écartés, en admettant, bien entendu, qu'il y eût soupçon. Mais on n'est jamais trop prévoyant. Et les deux compères n'avaient pas eu tort, ainsi qu'on l'a vu.

Fualco ne s'était pas entièrement confié au détective, et celui-ci ne lui avait point demandé des explications qui auraient pu être gênantes pour lui, en le mettant dans la pénible alternative de se faire sciemment complice, ou de refuser une affaire extrêmement intéressante. Le Brésilien payait sans marchander, et, par ces temps difficiles, Lalouette se disait que c'était là une manne providentielle, qu'il convenait de ménager le plus possible. Aussi avait-il pesé de tout son poids sur la détermination de Fualco, de rester caché quelque temps encore en France, afin de s'embarquer avec le minimum

de risques. Et puis, qu'allaient-ils faire d'Alix ? Celle-ci avait été emmenée bien à contre-cœur, parce qu'il aurait été vraiment dangereux de n'en enlever qu'une. Mais elle était un embarras, Fualco grondait des menaces imprécises. Ce fut Lalouette qui, peu soucieux de se mettre une si mauvaise affaire sur les bras, suggéra la solution la plus pratique : le jour du départ, lui Lalouette, se chargerait de déposer la jeune fille, dûment chloroformée, dans un coin quelconque où une bonne âme la recueillerait sûrement. Elle ignorait tout des plans du Brésilien, du moins le croyait-il. Quand elle serait prête à mener la police au lieu de leur retraite, l'homme et sa proie seraient déjà en mer !

Quand Sylvine s'était vue au pouvoir de l'homme qu'elle abhorrait, elle avait eu une crise de désespoir, que sa petite compagne avait eu toutes les peines du monde à calmer. Elle avait voulu crier, amener les passants. Mais Fualco, tirant à moitié un revolver de sa poche, lui fit comprendre clairement qu'il n'hésiterait pas devant un autre meurtre.

— Restez tranquille ! conseilla sagement Alix. Gagnons du temps ; feignons de nous soumettre. Peut-être une occasion viendra-t-elle, bientôt, de fausser compagnie à ces misérables.

Lalouette possédait justement, près de Cozes, une vieille maison de campagne, qu'il n'habitait pas, et qu'il avait hérité, l'année d'avant, d'un oncle à lui. De temps en temps, une voisine complaisante venait ouvrir les fenêtres et chasser l'odeur de moisi qui s'infiltrait partout. Il la proposa à Fualco — contre une honnête location, bien entendu, — et celui-ci accepta. Il payait bien, c'était certain, mais il avait trouvé en Lalouette le plus précieux des collaborateurs. Car, sans lui, ses moyens eussent été bien limités pour mener à bonne fin sa ténébreuse entreprise.

En passant, ils firent quelques provisions sommaires chez la mère Fauvron, — bien loin de se douter à quel point ce simple geste allait les compromettre — et les

deux jeunes filles furent conduites dans la vieille maison.

Il fut convenu que Juan Fualco resterait avec elles, afin de laisser lui-même passer l'orage. Les journaux parlaient tous du drame de la Buscaye ; mais pas un ne lui laissait entrevoir qu'il eût quelque chose à craindre.

— Une quinzaine de jours de patience, pensait-il, et tout sera liquidé. J'aurai la fille et le timbre.

Car, bien entendu, en partant de la Buscaye, bien qu'il fût saoul comme une grive avant la vendange, il n'avait pas omis de rentrer en possession de son précieux « treize cents d'Hawaï ». L'affaire était donc excellente pour lui. Oh ! évidemment, la jeune fiancée ne semblait pas extrêmement séduite par la perspective de s'appeler un jour prochain Mme Fualco, mais une fois en Amérique, il se chargeait bien de la mettre à la raison. Et puis, si elle continuait à regimber, il trouverait le moyen de la compromettre de telle sorte qu'elle serait trop heureuse, ensuite, qu'il lui offrît son nom.

Lalouette, lui, soupçonnait bien une affaire pas très propre, mais il avait comme principe que l'argent n'a pas d'odeur. Aussi, ce que pouvait manigancer ce client cousu d'or ne lui importait que peu, du moment qu'il encaissait des chèques ronds.

En arrivant, les jeunes filles furent conduites et installées dans une large pièce du rez-de-chaussée, qui était une bibliothèque-salon, et enfermées là à double tour. Un grand divan fut transformé en lit. La pièce exhalait une odeur de moisi et de vieux papier. On leur avait laissé une bougie, car la demeure ne possédait pas l'électricité. Sylvine fit le tour de leur nouveau logement.

— Je comprends pourquoi on nous a conduites ici, dit-elle, en faisant remarquer à Alix que l'unique fenêtre possédait d'épais barreaux de fer. Cette pièce est une prison parfaite.

— Du moins, aurons-nous le temps de nous distraire, répondit la soeur de Didier en inspectant d'un coup

d'oeil les vastes rayons où se pressaient une multitude de livres.

— Il fait affreusement humide ! dit Sylvine, frissonnant malgré le manteau qu'elle avait gardé. Qui sait depuis combien de temps cette maison est inhabitée ! A propos, Alix, vous qui êtes un peu du pays, savez-vous où nous sommes, ici ? ...

— A Cozes, je crois... C'est un petit bourg situé à une vingtaine de kilomètres seulement de Royan.

Elles s'assirent sur le lit, afin de pouvoir causer mieux à leur aise. Depuis leur enlèvement, elles n'avaient guère pu échanger leurs impressions, d'abord parce qu'elles étaient trop terrorisées, ensuite, parce que la présence constante des deux hommes leur clouait les lèvres. Maintenant, elles étaient seules et relativement tranquilles ; on leur avait laissé une bouteille de bière et des provisions ; elles étaient autorisées à croire qu'on ne viendrait plus les déranger avant le lendemain.

Sylvine se pressa le front entre ses doigts minces.

— Quand je récapitule les événements de ces dernières journées, il me semble que je rêve. La soirée chez mon père... Ces instants tragiques, affreux... Le lendemain, mon arrivée chez vous. Quelques heures de répit, entre vous et votre maman si bonne... Et, dès le premier jour, notre enlèvement... presque en face de chez vous ! Il y a de quoi en perdre la raison !

Elle acheva, en se tordant les mains :

— Je savais bien, moi, qu'il me retrouverait... Il me l'avait dit...

— Il ne faut pas vous désoler, fit doucement Alix. D'abord, nous sommes ensemble. Vous n'êtes pas encore partie pour l'Amérique. Songez que ce sera très difficile, car à l'heure actuelle, la police connaît sûrement ses intentions. Mon frère et votre maman ont certainement parlé.

— Les a-t-on crus ? Le juge d'instruction soupçonnait Didier !

— Il a certainement reconnu son erreur ! Et vous

pouvez être tranquille : je connais Didier ! A l'heure actuelle il doit déjà être sur nos traces.

— Vous croyez ?

— J'en suis certaine ! Il faut gagner du temps à tout prix et vous verrez que nous ne tarderons pas à être délivrées.

Sur cette assurance optimiste, elles s'étendirent et ne tardèrent pas à s'endormir.

Mais leur sommeil devait être interrompu plus d'une fois. Dès que la bougie fut éteinte, des frôlements discrets ne tardèrent pas à se faire entendre. Sylvine, qui n'était qu'assoupie, se dressa sur un coude, le coeur battant à rompre. Il lui semblait qu'on cherchait à entrer doucement dans la pièce.

Un grignotement menu la fixa sur la nature de ce qu'elle entendait. Mais cela ne la rassura pas. Elle pressa convulsivement le bras de sa compagne.

— Alix ! Des souris !

L'autre s'éveilla instantanément. Maintenant, sur le plancher, elles entendaient d'innombrables petites pattes griffues qui marchaient.

— O mon Dieu ! gémit Alix, qui avait une peur bleue des bestioles. Elles vont venir ici, c'est sûr.

— Il faut rallumer la bougie !

— Mais nous n'avons pas d'allumettes !

— Moi, j'ai un briquet dans mon sac !

— Où est-il, votre sac ?

— Il est resté sur la table ! murmura Sylvine.

La table ! C'est-à-dire qu'il fallait descendre du divan, se hasarder au milieu de la faune domestique déchaînée, risquer de sentir une souris vous grimper sur le pied... Rien qu'à cette idée, les jeunes filles, qui avaient si courageusement envisagé leur situation, et étaient prêtes à tenir à leurs ravisseurs, sentaient le coeur leur défaillir. Peut-être, si on leur avait donné le choix, auraient-elles préféré se trouver en face de Fualco et de Lalouette, que de ce bataillon de rongeurs.

Tremblantes, blotties l'une contre l'autre, elles n'osaient bouger.

Soudain, Sylvine eut une idée. Elle se mit à frapper dans ses mains.

— Que faites-vous ? s'exclama Alix.

— Nous avons grand tort de ne pas faire de bruit ! s'exclama la jeune fille. Ecoutez : le silence est revenu. Elles ont eu peur. Elles se sont toutes enfuies !

— C'est vrai. Alors, allons chercher le sac !

Mais elles ne bougèrent pas. Il y en avait peut-être quelqu'une d'embusquée, qui allait leur sauter dessus ! Brrr ! Bravement, elles restèrent accroupies sur leur divan, ramenant bien soigneusement leurs jambes sous elles.

— J'ai une crampe, dit Alix.

— Prenez ma place. Je prendrai la vôtre.

L'échange se fit. Elles éprouvèrent un peu de bien-être. Soudain, le même bruit imperceptible les figea.

— « Elles » sont revenues ! murmura Alix, glacée de frayeur.

— Attendez ! je vais chanter, dit Sylvine. Cela va peut-être les chasser....

Elle commença une chanson à la mode. Les souris, peu habituées à un pareil concert dans cette maison, d'ordinaire si paisible, déguerpirent comme si elles avaient vu le chat.

— Vous voyez ! s'écria Sylvine, ravie. Au fond, ce n'est pas bien difficile.

— Oui, mais c'est difficile de dormir en chantant, riposta Alix en baillant. Moi qui tombe de sommeil.

— Ecoutez, prenons un tour : je chante, vous dormez. Vous chantez : je dors...

— L'idée est heureuse, mais croyez-vous que si le bruit fait fuir ces vilaines bêtes, ça nous endormira, nous ?

Elles ne purent s'empêcher de rire.

— Je pense que le jour ne va pas tarder, dit Sylvine, en cherchant à distinguer une lueur blanche à travers les barreaux de la fenêtre. Il me semble qu'il y a un siècle que nous sommes ici. Demain, nous aviserons.

— Demain, murmura farouchement Alix, nous ver-

rons si nous ne pouvons pas leur tirer notre révérence !

— Oui. Mais, pour l'instant, nous ne pouvons rien faire, qu'attendre...

— Et chanter, ajouta Alix avec inquiétude, car les grignotements recommençaient. Je me demande pourquoi il y a des souris sur la terre !

— Pour occuper les chats, répondit judicieusement Sylvine, en entonnant *Le Temps des Cerises*.

Il n'y eut pas que les souris d'étonnées, d'ailleurs. Car Juan Fualco, qui couchait à l'étage au-dessus, réveillé par ce concert improvisé, n'en crut pas d'abord ses oreilles, et en resta abasourdi. Il s'attendait à des pleurs, des grincements de dents, des cris, mais certainement pas à des chansons. Il en conclut avec une certaine fatuité que sa conquête sentimentale était beaucoup plus proche qu'il ne se l'était imaginé, et s'endormit fort content de ses prisonnières, des autres en général, et de lui en particulier.

CHAPITRE X

Comme l'avait présumé Sylvine, le jour ne tarda pas à paraître. Ce fut d'abord une timide barre grise, puis elle s'éclaircit progressivement, et avec l'aube s'enfuirent toutes les terreurs nocturnes.

Les jeunes filles, alors, s'étendirent, et blotties l'une contre l'autre, tombèrent dans un sommeil lourd, entrecoupé de cauchemars.

Le bruit d'une clé dans la serrure les fit tressauter. La porte s'ouvrit, et Fualco, tout souriant, entra.

— Bonjour, mesdemoiselles, fit-il, tout miel. Je ne vous demande pas si vous avez bien dormi, car je crois que vous avez préféré passer votre temps plus joyeusement. J'en suis ravi moi-même, d'ailleurs, car j'ai pu me convaincre, Mademoiselle Sylvine, que vous possédiez la voix la plus ravissante...

Les jeunes filles, qui avaient d'abord été glacées d'effroi en voyant entrer le Brésilien, s'étaient repr-

ses, et Sylvine répondit sur un ton d'apparente insouciance :

— Nous ne nous endormions pas... Il fallait bien tuer le temps !

— Vous avez tout à fait raison, mes belles ! ricana l'homme. Seulement, vous auriez bien pu m'inviter ! Nous aurions passé ensemble une soirée charmante !

— Nous préférons être seules ! riposta crûment Alix. Nous n'aimons pas chanter en compagnie. Cela nous intimide !

Fualco la regarda de travers. De quoi se mêlait-elle, celle-là ?

— On est allé faire des provisions, reprit-il. J'espère que vous trouvez le logis à votre convenance ?

— On ne nous a pas demandé notre avis ! dit Sylvine à son tour. Cela manque de confortable.

Fualco s'étonna :

— Etiez-vous mal couchées ? Il y a d'excellents fauteuils, un divan commode, suffisamment de couvertures, et même, ajouta-t-il en riant lourdement, de quoi vous distraire si vous aimez la lecture !

— Est-ce que vous comptez nous séquestrer longtemps de la sorte ? s'écria Alix en croisant les bras. Savez-vous qu'en France, on châtie cette action comme un crime ?

L'homme tressaillit et un rictus souleva sa lèvre. Il fixa la jeune fille, se demandant si Sylvine avait parlé. En ce cas, Alix en savait trop long...

Mais dans le regard clair levé sur lui, il ne lut rien, ni allusion, ni menace. Cela pouvait être une simple coïncidence. Tout de même, il convenait d'être prudent.

— Vous serez bientôt rendue à la liberté, Mademoiselle, grimaça-t-il. Et ici, vous serez traitée comme chez moi, c'est-à-dire avec tous les égards possibles.

— Et moi ? s'écria Sylvine. Que comptez-vous faire de moi, alors ?

Il s'approcha pesamment de Mlle de Lacombe.

— Ce que je compte faire de vous ? Vous le savez déjà. Ma femme !

— Jamais !

— Bah ! Pourquoi ? Je suis riche, tous vos désirs seront comblés. La senora Fualco ne sera pas malheureuse, je vous le promets.

Des phrases cinglantes montèrent aux lèvres de Sylvine. Mais elle se souvint brusquement qu'il leur fallait gagner du temps. Pendant qu'elle atermoierait, le secours viendrait, sans doute !

— Vous vous y prenez d'une façon curieuse pour gagner les bonnes grâces d'une jeune fille ! remarqua-t-elle.

— Pourquoi m'avez-vous traité en ennemi dès notre première rencontre ? J'ai été contraint d'employer la force, et il ne faut voir là que la preuve de la très grande affection que j'éprouve déjà pour vous. Vous êtes si belle !

Il voulut s'avancer encore et lui prendre la main. Mais Sylvine, promptement, avait mis entre lui et elle la lourde table d'acajou de la bibliothèque.

— Si vous tenez à ce que nous devenions amis, pronça-t-elle, sachez que le régime de la violence ne réussira jamais avec moi.

— Je ne demande qu'à employer la douceur.

— Je vous en félicite.

Le Brésilien, ravi de la trouver beaucoup plus favorable à ses désirs qu'il n'avait cru d'abord, se fit insinuant.

— Pourquoi me repousseriez-vous ? Je suis un parti enviable, et à Rio-de-Janeiro plus d'une belle fille serait heureuse d'être distinguée par moi. Je suis riche à millions ; vous serez gâtée, adulée... Je ferai tout ce que vous voudrez...

La beauté de la jeune fille produisait sur le Sud-Américain l'effet d'un vin grisant. Il était prêt à tout promettre, à tout sacrifier pour l'obtenir. Et cette presque victoire l'affolait et l'enthousiasmait. Il se voyait déjà débarrassé d'une contrainte gênante, et embarquant pour le Nouveau-Monde, avec Sylvine à

ses côtés, non comme prisonnière, mais comme fiancée officielle.

— Voilà une promesse que j'enregistre, fit coquettement Sylvine... Alors, pour commencer, je vous demande de nous procurer pour ce soir des bougies et des allumettes. J'ai horreur des ténèbres.

— Vous serez obéie, déclara le Brésilien, devenu souple comme un gant. On vous apportera ce que vous désirez.

* — Et je voudrais aussi prendre l'air avec mon amie. On étouffe, dans cette vieille salle !

— Il pleut ! répondit Fualco, qui sentit sa défiance revenir devant cette demande. Vous êtes très bien ici ! D'ailleurs, je viendrai, si vous le permettez, vous tenir compagnie cet après-midi !

— Non ; je regrette, mais ce sera pour une autre fois. Nous avons très mal dormi, cette nuit, et nous avons besoin de sommeil.

— Tant pis !... Mais j'espère que ce soir... ?

— Non, demain. Aujourd'hui, nous voulons nous reposer.

Il ne voulut pas compromettre ce premier succès par une hâte intempestive, et bien qu'il mourût d'envie de revoir le jour même sa jolie captive, il s'inclina à regret.

— Soit, dit-il. Vous conviendrez avec moi, *senorita*, que je fais l'impossible pour vous plaire !

— Je vous en saurai gré peut-être un jour, fit Sylvine, qui, décidément, prenait au sérieux son rôle de coquette.

L'homme se retira, tout remué par des pensées tumultueuses. Pour lui, maintenant, la victoire n'était qu'une question de jours, peut-être d'heures. Séduite par le mirage de sa prodigieuse richesse, Sylvine l'accepterait pour époux, et il la ramènerait en Amérique.

Lorsqu'il fut sorti, la jeune fille se tourna vers Alix, les yeux flamboyants d'indignation.

— Vous avez entendu ? Quels efforts j'ai dû faire pour me contenir et ne pas lui jeter à la face tout le

dégoût et toute la haine qu'il m'inspirait ! Lui, mon mari ! J'aimerais mieux me précipiter à la mer !

— Le fait est, murmura Alix, qu'il a tout l'air d'un fieffé coquin, et je comprends votre répulsion à son égard.

— Son cynisme et son inconscience sont inouïs ! poursuivit Sylvine, qui s'échauffait à mesure qu'elle parlait. Il a l'air d'avoir tout à fait oublié qu'il parle à la fille de l'homme qu'il a tué !

— Il était ivre, m'avez-vous dit. Peut-être ne s'en souvient-il plus, en effet !

— Oh ! croyez qu'il a gardé suffisamment de mémoire pour se rappeler son crime ! Mais il s'imagine sans doute que j'ai oublié, moi aussi. Il me jette sa richesse à la figure, comme si l'argent suffisait à effacer tout, même le sang !

Sylvine, les bras croisés, allait et venait comme une lionne en cage, frémissante de colère.

— Il croit pouvoir m'acheter, comme il achèterait une auto qui lui plairait, ou bien une villa, ou un bibelot quelconque... Je ne sais pas comment on procède, dans son pays, mais, chez nous, les honnêtes filles ne se vendent pas !

— Vous avez raison ! s'écria Alix. J'é vous approuve de toutes mes forces. Pourtant, vous avez bien fait de vous convenir. Vous savez quelle est notre tactique : gagner du temps... Car quelque chose me dit que l'on nous cherche, qu'on s'occupe de nous !

Le pressentiment de la petite soeur de Didier n'allait pas tarder à se trouver confirmé.

Le lendemain matin, Lalouette était venu leur apporter leur déjeuner. Il ne se mettait pas en frais. De la charcuterie, enveloppée dans du journal, et une bouteille de bière composait leur menu ordinaire, accompagné d'un pain frais. Avec le bel appétit de leur jeunesse, les deux amies dévoraient ce frugal repas, lorsque, soudain, Sylvine tressaillit et posa le doigt sur le papier qui enveloppait les victuailles.

— Oh ! Alix, lisez donc ! murmura-t-elle, la voix changée.

Alix se pencha près de son amie. La tête brune et la tête blonde se touchèrent. Ensemble, elles déchiffrèrent la petite annonce que le Kid avait fait insérer dans les journaux régionaux.

— Quand est-ce que ça a paru ? dit Sylvine en inspectant le papier.

Elles finirent par découvrir une date : le journal était de la veille même.

— Quand je vous disais qu'on s'occupe de nous ! triompha Alix. C'est sûrement Didier qui nous cherche. Il finira bien par nous trouver, vous verrez !

Cette lueur dans leurs ténèbres avait redonné aux captives un renouveau d'énergie.

— Fualco doit revenir cet après-midi ! fit Sylvine en fronçant les sourcils. Je me sens peu de goût pour entamer avec lui un joyeux badinage. Comment éviter cette visite ?

— Dites que vous êtes malade...

— C'est cela... Mais il verra que j'ai très bien mangé à midi !

— Bah ! cela n'engage à rien. La migraine n'a pas été faite pour les petits chiens !

Quand Lalouette revint chercher les reliefs du repas, Sylvine lui dit :

— Monsieur, je vous prie de dire à Monsieur Fualco qu'il nous dispense de sa visite aujourd'hui. J'ai grand mal à la tête et je vais me coucher.

Le détective s'inclina. Il ne prononçait jamais un mot. Il assumait le service des prisonnières, parce que personne ne pouvait le faire, et qu'il était grassement rétribué. Le reste, il ne voulait pas le savoir. Lorsque ses intérêts étaient en jeu, Arsène Lalouette savait être muet, aveugle et sourd.

Il fit la commission au Brésilien. Celui-ci entra en fureur.

— Elle me joue ! s'écria-t-il. Moi qui voulais, justement, l'entretenir de projets d'avenir...

— Elle m'a paru bien pâle, objecta prudemment Lalouette. Je pense que c'est vrai. Quoi qu'il en soit, vous avez tout intérêt à accéder à sa demande, et patienter. Vous avez le temps pour parler de vos projets, puisque le paquebot que vous voulez prendre ne part que dans quatorze jours.

— L'autre me gêne, reprit Fualco avec impatience. Je me demande si nous n'aurions pas mieux fait de la laisser derrière... En somme, c'était aussi simple...

— Et son premier soin était de crier au secours, de donner la description exacte de la voiture, et la nôtre par-dessus le marché. Heureux calcul !

— Mais enfin, mon cher, que voulez-vous en faire ?

— Pour l'instant, elle est utile. Elle tient le rôle de compagne à votre fiancée, qui, sans elle, s'ennuierait terriblement et se montrerait beaucoup moins accommodante.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr. Je connais les femmes !

— Elle m'empêche de causer comme je le voudrais avec Mlle Sylvine.

— Pas du tout. Seule, elle craindrait de vous recevoir, et se tiendrait sur la réserve. Tandis que son amie présente, elle se montre plus confiante, plus expansive avec vous. Nous aviserons en ce qui concerne celle-ci le jour du départ pour Bordeaux. Fiez-vous à moi.

— Je me fie à vous... A propos, avez-vous les journaux ?

Chaque fois qu'il allait au village, Lalouette rapportait les journaux que le Brésilien parcourait avidement, afin de savoir où en était « cette stupide affaire », comme il le disait. Les feuilles n'en parlaient pas beaucoup. Des complications extérieures, une crise économique intérieure, occupaient suffisamment les esprits pour que ce fait-divers passe à peu près inaperçu. Et, se basant sur ce silence, Fualco reprenait de plus en plus confiance.

Il se rendit aux raisons de Lalouette et renonça à

sa visite ce jour-là. Mais, sur les conseils du détective, il envoya, par les soins de son factorum, une botte de fleurs à la pseudo-malade.

— Il a toutes les attentions ! fit Alix en riant. Vous ne direz pas que ce n'est pas là un fiancé prévenant !

— Taisez-vous ! fit Sylvine, avec violence. Ces fleurs, je n'y toucherai même pas. Tenez ! voilà le cas que j'en fais !

Et, saisissant le malheureux bouquet, elle le piétina rageusement.

Puis, reprenant le livre qu'elle était en train de lire, elle se replongea dans *Télémaque*.

Le soir était venu.

Alix, qui venait de finir un roman de George Sand, perchée sur une chaise, cherchait un volume à sa convenance et fouillait un rayon, lorsque, soudain, elle poussa un cri et resta pétrifiée.

Sur sa gauche, un grand panneau de bois, représentant une scène de chasse sculptée, partageait en deux la bibliothèque. Et voilà que, soudain, ce panneau venait, avec un craquement sec, de se mettre en branle ! Il tournait sur lui-même !

Sylvine avait levé la tête, et regardait, sidérée elle aussi, ce miracle.

Le panneau avait fini de tourner. Une ouverture noire maintenant le remplaçait, et d'âcres bouffées d'humidité, de moisissure, cette senteur de cave, si spéciale aux lieux qui ne voient jamais l'air et le soleil, leur arrivait maintenant.

La première, Sylvine reprit ses esprits. Elle se leva, et, à petits pas, s'approcha, craintive, redoutant un peu le mystère qui venait si brusquement de se dévoiler.

— Un souterrain ! balbutia-t-elle. Voilà quelque chose de prodigieux !

Alix à son tour, descendit de sa chaise. Les deux jeunes filles s'approchèrent, humèrent l'air renfermé, cherchant à distinguer quelque chose dans ce noir opaque.

— Y a-t-il quelqu'un ? demanda Sylvine à voix haute.

Rien ne répondit.

— Le passage est certainement vide, fit Alix, et je me demande même si le propriétaire de cette maison en connaissait l'existence.

— Pourquoi pas ?

— Mais voyez donc l'épaisseur des toiles d'araignées qui se sont trouvées déchirées par l'ouverture du couloir ! Non, croyez-moi, voilà bien longtemps, vraiment, que le secret a été perdu, et c'est par le plus grand des hasards que nous venons de le retrouver !

— Dites : le plus providentiel des hasards !

Alix regarda fixement sa compagne.

— Vous avez pensé l'utiliser, n'est-ce pas ?

— Oui !

— Eh bien ! moi aussi. Mais avant tout, il faut savoir quel mécanisme l'a fait mettre en mouvement. Ensuite, nous étudierons ce moyen de fuite, et nous verrons si nous pouvons risquer l'aventure.

Elle remonta sur sa chaise, et, lentement, avec d'innombrables précautions et une attention tendue, elle passa ses doigts sur toutes les moulures et les aspérités qu'elle rencontra. Mais le panneau restait immobile.

Soudain, sans bruit, il se referma de lui-même. Elles se regardèrent, désappointées.

— Essayez donc encore ! s'écria soudain Sylvine, illuminée. Peut-être un mécanisme d'horlogerie le fait-il refermer au bout d'un certain temps, et le ressort placé à l'extérieur ne commande-t-il que l'ouverture !

Cette présomption se trouva justifiée.

Après quelques minutes de tâtonnements et d'hésitations, le même léger grincement se fit entendre à nouveau et la boiserie s'écarta.

— Voilà ! s'écria Alix, illuminée. Je vois... Il y a, ici, une cheville de bois, juste sous la planche qui supporte les livres. Il suffit de la pousser à fond... Vous allez voir...

Elles attendirent un moment. Comme la première fois, la porte mystérieuse se referma.

Alors, la jeune fille fit jouer le mécanisme. Le panneau s'ouvrit.

— C'est parfait ! Je crois que nous voici maintenant tout à fait au courant.

Elles se penchèrent vers l'ouverture noire, cherchant à distinguer quelque chose.

— Nous avons des allumettes et tout un paquet de bougies, reprit Sylvine, grâce à la galanterie de notre géôlier. Sans doute...

Elles s'écartèrent. Des pas se faisaient entendre dans le vestibule. Elles regardèrent, anxieuses, le couloir souterrain. S'il tardait à se refermer, il allait être découvert, et tout leur espoir s'envolerait !

Le hasard qui avait commencé à les favoriser continua à les protéger. Le panneau achevait de tourner comme la clé était introduite dans la serrure de la bibliothèque.

Les jeunes filles, d'un bond, avaient repris leur place, et semblaient très attentives à leur lecture. Ce fut Lalouette qui entra, un panier de victuailles à la main. Il apportait le dîner aux prisonnières.

Il jeta un regard sur Sylvine, qui ne pensait plus à sa pseudo-migraine, et sortit en refermant la porte derrière lui.

— Que nous a-t-il apporté ? fit Alix, en découvrant le panier. Voyons... du pain... du saucisson... du pâté, de la bière... Un bout de fromage... Ils ne se creusent pas la tête pour varier les menus, au moins ! Je crois que je vais prendre le saucisson en grippe, à la fin !

— Avez-vous très faim ? interrogea Sylvine.

— Non. Et vous ?

— Moi non plus.

— Cela tombe bien. On emportera les provisions...

— Naturellement. Il ne serait pas prudent de se risquer là-dedans sans victuailles. Savons-nous combien de temps nous aurons à marcher avant de trouver l'autre bout ?

— S'il y en a !

A cette idée, un frisson les secoua. Oui, s'il n'y

avait pas d'autre ouverture ? Ou bien, si un éboulement quelconque, un obstacle imprévisible les empêchait de continuer leur route ? Que feraient-elles ? Retourner sur leurs pas ? Mais le panneau ne s'ouvrirait pas ! Est-ce qu'on entendrait leurs appels ? Il faudrait que quelqu'un fût justement dans la pièce !

Toutes ces pensées leur traversèrent l'esprit en même temps.

— A moins, suggéra Alix, que nous attendions ici encore quelques jours ? Peut-être serons-nous délivrées sans employer de tels moyens...

Sylvine secoua la tête.

— Savons-nous si nous avons le loisir d'attendre ? Notre sort peut se décider demain. Et alors, que fera-t-on de vous ? Que fera-t-on de moi ?

— Vous avez raison ! Moi, vous savez, je suis résolue, seulement, je ne voulais pas prendre seule la responsabilité de cette aventure.

Le bras de Sylvine entoura les épaules de sa petite compagne.

— Vous avez raison. Mais, puisque nous nous trouvons d'accord, maintenant, allons !

Elles firent un paquet des provisions, un autre paquet des bougies et des allumettes.

— Attendez ! fit Sylvine. Avant de nous lancer ainsi, il faut procéder à une reconnaissance. L'une de nous restera ici pour faire jouer le mécanisme, et l'autre ira voir un peu si vraiment c'est un caveau. Il ne faut pas se faire prendre comme des rats au piège. Cette idée fut trouvée bien sage. Elles décidèrent qu'Alix resterait, pendant que Sylvine effectuerait une première incursion.

La jeune fille alluma une bougie; le panneau tourna une fois encore. Bravement, le coeur battant un peu, Mlle de Lacombe s'engagea dans les ténèbres.

Une odeur de renfermé, de moisi, la prit à la gorge dès les premiers pas et la suffoqua. Mais elle continua courageusement.

Tout de suite, un escalier s'amorça. Des marches

étroites, glissantes, recouvertes d'une humidité visqueuse. Dans les ténèbres, que trouait difficilement la lueur tremblante de la bougie, elle sentait s'agiter brusquement toute une vie éveillée, la vie des hôtes habituels de l'ombre. La frayeur, le dégoût, faillirent lui faire rebrousser chemin. Mais la partie qu'elles jouaient était trop importante pour s'arrêter à ces considérations de détail. Elle poursuivit son chemin et commença à descendre l'escalier.

Celui-ci était relativement court: une vingtaine de marches tout au plus. Le couloir semblait continuer, s'enfoncer davantage encore dans les entrailles de la terre. Sylvine décida de retourner.

Elle remonta les marches glissantes avec précaution et distingua tout de suite le carré lumineux que découpait là-bas le panneau qu'Alix avait maintenant ouvert.

— Alors ? interrogea anxieusement celle-ci, lorsque Sylvine eut reparu.

— Alors, je crois que c'est bien un véritable souterrain que nous avons découvert. A mon avis, il doit aboutir quelque part.

— Bon ! En route !

— Attendez: il serait bon peut-être, de nous munir de quelque chose... je ne sais pas trop quoi.

Elle chercha des yeux autour d'elle, puis courut à la cheminée et saisit les pincettes.

— Voilà tout à fait ce qu'il nous faut ! déclara-t-elle.

Alix, sans comprendre, la regarda.

— est que nous allons trouver toute une ménagerie...

La soeur de Didier sauta en l'air...

— Quelle ménagerie voulez-vous dire ? s'écria-t-elle, déjà alarmée.

— Des cloportes, des araignées grands-mères, si j'en juge par leur taille respectable, et peut-être des rats...

— Des rats ! gémit Alix, défaillante d'horreur à cette pensée.

— Oh ! vous savez, ils fuieront devant nous ! déclara

Sylvine, qui, décidément, tenait à tenter l'aventure. Et puis, avec ça...

Elle brandit les pincettes.

— Je passerai devant. Vous, vous tiendrez la bougie.

Les choses ainsi décidées, il ne restait plus qu'à partir. Mais, avant de franchir le seuil de ce qui allait peut-être devenir leur tombeau, Sylvine ne put résister à l'envie de narguer celui qui croyait si bien les tenir. Elle déchira une page de son carnet et griffonna dessus :

« Ne nous cherchez plus. Nous avons découvert dans la bibliothèque, le secret qui rend invisible. Nous sommes parties sur un rayon de lune. Adieu et merci pour votre charmante hospitalité. »

« Sylvine de Lacombe. Alix Vincent. »

— Attendez ! s'écria Alix. Je veux mettre un post-scriptum.

Et, de sa plus belle écriture, elle ajouta :

« Une autre fois, donnez-nous plus de bifteck et moins de saucisson. »

Elles placèrent le papier bien en évidence, dans le panier vide, jetèrent un dernier regard autour d'elles, et, bravement, franchirent le seuil fatidique.

Elles commençaient à descendre les degrés, lorsque soudain, un léger craquement les fit tressaillir et se retourner. La porte secrète venait de se refermer derrière elles.

— Le sort en est jeté ! fit Sylvine, gravement. Maintenant, il faut aller de l'avant. Je me demande où nous sortirons...

— Peut-être en pleine campagne.

— C'est tout de même un hasard merveilleux qui nous a conduit dans cette vieille maison à secrets !

— Oh ! dit Alix, ne croyez pas qu'elle soit une exception ! Elles sont au contraire très nombreuses par ici, et j'ai entendu dire souvent, par des gens du pays, que le sol est creusé comme une taupinière. Les guerres de religion, les invasions, ont favorisé ces couloirs souterrains, qui sont quelquefois très longs. Tenez ! A Saint-Jean d'Angély, par exemple, où j'ai une vieille tante,

eh bien ! il y a aussi un souterrain dans la cave, qui a près de dix kilomètres de long, paraît-il (1).

— Espérons que celui-ci sera plus court, murmura Sylvine, en maniant ses pincettes avec énergie. Car jamais je n'ai vu autant d'araignées, de mille-pattes, et autres bêtes dégoûtantes. Et le plus regrettable, c'est que je suis certaine que toutes les chansons du monde n'arriveraient pas à les chasser !

CHAPITRE XII

Pendant ce temps, l'enquête poursuivait son cours. Didier, après quelques vérifications, avait été relaxé. Cependant, il ne demeurait pas entièrement lavé de tout soupçon.

Dès qu'il s'était trouvé libre, il avait couru à Saint-Palais. Sa mère, qui ignorait sa courte détention, s'exclama en le voyant :

— Je t'attendais avec une folle impatience, mon cher petit ! Ganord est arrivé l'autre soir, mais il est reparti aussitôt, et depuis, je ne l'ai plus revu. Sais-tu s'il a fait quelque chose ? Avez-vous une piste, une idée ?

— Avant tout, maman, raconte-moi bien ce que tu sais, interrompit doucement le jeune homme. Je ne suis au courant de rien, moi !

— C'est vrai !... Ma pauvre tête est perdue !...

Didier embrassa le pauvre visage où les paupières rougies attestaient les larmes et l'insomnie.

— Ne te tourmente pas, maman... La police cherche, et nous, de notre côté, nous allons remuer ciel et terre pour retrouver les ravisseurs d'Alix et de Sylvine.

— Mon pauvre enfant ! En amenant cette jeune fille chez nous, tu as amené le malheur !

(1) Ces souterrains et ces maisons à issues secrètes sont en effet assez nombreuses en Saintonge, et servirent d'abord aux Huguenots, puis à ceux que la Révolution de 1789 traquait.

— Je ne pouvais prévoir, maman... Et puis, que serait-elle devenue ? Toi, si bonne, tu ne peux regretter ce que tu as fait...

— Oui... Mais notre pauvre petite Alix !

Il la serra contre lui.

— Calme-toi, maman... Tu verras que tout finira bien. Qu'as-tu vu, au juste ?

Mme Vincent lui narra en détail l'histoire de l'enlèvement.

— Et le Kid ? Sais-tu où il est ?

— Non. Mais regarde cette petite annonce que j'ai remarquée hier dans le *Royan*. C'est sûrement lui qui l'a fait insérer !

Le jeune ingénieur se pencha sur la feuille que lui tendait sa mère.

— Tu as raison, maman. Je cours au *Royan*. On me donnera peut-être un « tuyau ». Tout semble indiquer qu'il est déjà parti sur une piste.

— Puisses-tu dire vrai ! soupira Mme Vincent.

Didier n'avait pas son auto, car le jeune journaliste l'avait emmenée avec lui, pensant que son ami n'en avait plus besoin pour l'instant, et pour lui, une voiture serait un puissant moyen de réussite. L'ingénieur prit donc un des autocars qui font également le service entre le petit bourg et la ville. Vingt minutes plus tard, il pénétrait dans les bureaux du *Royan*.

Dès qu'il s'enquit de l'annonce, le directeur en personne le renseigna aimablement.

— Ah ! oui... Une vieille femme est venue, de Cozes, aujourd'hui même, pour des renseignements. Je l'ai envoyée à l'Hôtel de Foncillon, où était descendu ce monsieur.

Didier remercia et sortit. Le petit tram passait. Il l'attrapa au vol. Brinqueballant le long du boulevard qui longe la grande plage, il attaqua la rampe Lessore, et toujours suivant la façade, finit par arriver dans cette partie du *Royan* qui domine la basse-ville et qu'on appelle Foncillon.

Mais là, il eut encore la désagréable surprise d'ap-

prendre que « Monsieur Ganord était parti et qu'il n'avait pas dit quand il rentrerait ».

— C'est bon ! pensa Didier. En ce cas, je n'ai plus qu'une chose à faire : louer une moto quelconque et filer sur Cozes. Car c'est dans ce patelin-là qu'on a repéré l'auto ; donc, j'ai quelque chance de ne pas rentrer bredouille.

Un garage se trouvait à proximité. Dix minutes plus tard, Didier, en moto, redescendait à toute allure le boulevard qu'il avait parcouru dans le petit tramway, repassait devant les bureaux du *Royan* et, contournant toute la plage, gagnait Saint-Georges de Didonne, puis la route nationale qui allait le conduire à Cozes.

La soirée était déjà avancée, et la nuit tombée depuis un grand moment, lorsqu'il entra dans le bourg, où la pétarade de son moteur mit en déroute une bande de poules, et attira sur le seuil de la porte des gamins et des commères.

Il parcourut les principales rues à petite allure, examinant les rares autos, espérant toujours reconnaître la voiture bleue au numéro 5555 que sa mère lui avait signalée. Mais, comme par un fait exprès, toutes celles qu'il rencontrait étaient grises, noires, jaunes, bref de toutes les couleurs, excepté de celle qu'il cherchait.

Il allongea le cycle de ses recherches, sortit de Cozes, en fit le tour, manqua écraser un jeune porc qui gambadait sur la chaussée, et finalement, avisa sur le côté, une auto foncée, arrêtée.

— C'est peut-être celle-là ! se dit-il.

Mais lorsqu'il fut arrivé à sa hauteur, il crut rêver. Parbleu ! C'était sa voiture à lui !

— Ça par exemple ! murmura-t-il.

Il ouvrit la portière, se pencha, examina la plaque de cuivre. Pas de doute ! C'était son auto.

— Alors, c'est que le Kid est par ici ! Et s'il est ici, c'est que je suis sur la bonne piste ! songea-t-il, tout joyeux.

Il n'hésita pas. Dissimulant la moto dans la fourré, il s'installa carrément dans la voiture et attendit.

Une grande heure se passa.

Soudain, un pas qui s'assourdissait volontairement, retentit sur la route. Et le Kid apparut.

En apercevant une silhouette masculine installée au volant, il eut un sursaut de stupéfaction. Puis, ouvrant la portière, il s'écria :

— Qu'est-ce que vous fichez là, vous ?

Mais la fin de sa phrase expira sur ses lèvres. Il venait de reconnaître Didier ! Son ébahissement fut tel qu'il en resta sans voix, le souffle coupé, pendant quelques secondes.

— Ah ! ça ! s'exclama le jeune ingénieur, je reviendrais de l'autre monde que tu ne ferais pas une autre figure ! Qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à me trouver dans mon auto ?

— Ne te paie pas ma tête, veux-tu ? articula enfin le petit reporter. Comment ! Toi que je croyais en train de moisir sur la paille humide des cachots !

— On en sort, tu le vois. On m'a relâché. Je suis libre !

— Mon vieux ! fit-il affectueusement en lui pressant les mains. Ça me fait plaisir de te revoir, vrai !

— Tu y as mis le temps, mais enfin, ça y est. Et les petites ? Sais-tu quelque chose ?

— Mon cher, on peut dire que tu tombes comme marée en Carême, toi... Croirais-tu que je viens — du moins tout me le fait supposer — de découvrir, à l'instant, l'endroit de leur retraite ?

Didier bondit sur son siège et sa main s'agrippa au veston du reporter.

— Non ? C'est vrai ? Allons-y ! Tout de suite !

— C'est bien mon intention ! Mais écoute-moi : allons-y avec prudence...

— C'est-à-dire que nous passons à la gendarmerie, nous les dénonçons, et nous allons, avec l'aide de la maréchaussée, délivrer les gosses.

— Voilà !

Ils s'installèrent dans la voiture et celle-ci démarra. En route, le Kid expliqua :

— J'ai filé l'individu maigrichon et blondasse... Il est allé faire quelques provisions, puis il est revenu, et il est entré dans une maison isolée, non loin d'ici. Je me suis informé: cette propriété est vide depuis plus d'un an. C'est un type de Bordeaux qui en a hérité, paraît-il, mais on ne le voyait presque jamais ici. Et puis, voilà que depuis trois jours, il est là, avec des amis. Un autre homme et deux dames, croit-on. Tu sais, que malgré toutes les précautions que l'on prend, tout se sait, dans les petits endroits. Si ce ne sont pas ceux que nous cherchons, la circonstance est tout de même troublante et vaut d'être éclaircie.

— Ce sont eux ! Ce sont sûrement eux ! s'écria Didier qui sentait la fièvre le brûler en approchant du but.

Ils firent halte devant la gendarmerie. C'était une maison comme toutes les maisons voisines; seulement, au-dessus de la porte de bois de l'entrée, le mot « Gendarmerie » s'étalait en gros caractères effacés par les intempéries. Un pandore, les mains passées dans son ceinturon, descendait paisiblement les marches, rentrant sans doute chez lui. Le Kid l'interpela.

— Monsieur, s'il vous plaît... Peut-on voir le brigadier ?

— Entrez ! Il est là ! Prenez la porte à gauche !

Les jeunes gens sautèrent à terre et s'élançèrent à l'intérieur. Derrière une table, un sous-officier écrivait. Il leva la tête à leur entrée.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Didier s'avança, et en quelques mots brefs, lui expliqua ce dont il s'agissait. L'autre hocha la tête, perplexe.

— C'est très délicat... Et puis, de toutes façons, on n'a pas le droit de perquisitionner chez les gens le soleil couché. Attendez à demain !

Les deux amis auraient préféré recevoir une paire de claques. Néanmoins, comprenant qu'il n'y avait rien à faire, ils se retirèrent, furieux et désolés.

— Veux-tu ma façon de penser & s'écria le Kid, tandis qu'ils repartaient. Eh bien ! c'est qu'on n'est jamais mieux servi que par soi-même.

— Tu aurais l'intention d'agir tout de suite ?

— Parbleu ! Sait-on ce que la nuit peut apporter d'imprévu ? Il est onze heures. Pour ma part, je me sens incapable d'attendre jusqu'à demain matin pour en avoir le cœur net.

— Tu as raison ! s'exclama Didier. Agissons tout de suite ! Ils sont deux, nous sommes deux ! la partie est égale !

— L'embêtant, c'est que maintenant, la gendarmerie va venir demain matin.

— Peccadille ! Le principal, c'est de délivrer les petites. N'oublie pas, d'ailleurs, qu'une déposition de la part de Sylvine, à la gendarmerie, amènera, non seulement une descente sur les lieux, mais l'arrestation des deux personnages !

— Tu as raison ! Allons !

Le petit journaliste guida son ami. A quelque distance de la maison, ils arrêtrèrent l'auto, la camouflèrent le mieux possible, en éteignant les phares et le feu arrière. Puis ils se dirigèrent vers la vieille maison.

Celle-ci avait l'air honnête de toutes les antiques demeures de province. Une grille peinte en gris surmontait un petit mur, entourait un grand jardin mal entretenu.

Tout était clos et semblait dormir. Mieux, elle paraissait abandonnée.

Après un dernier regard circulaire, les jeunes gens se mirent en devoir d'escalader la clôture. C'était assez difficile, car elle était haute, et surmontée de pointes aiguës. Néanmoins, au prix de quelques accrocs, ils y réussirent.

Une fois dans le jardin, ils entreprirent de faire le tour de l'habitation.

La porte semblait faite en bois épais, solide ; les fenêtres du rez-de-chaussée étaient toutes munies de volets de bois plein.

— Elle est mieux défendue qu'une forteresse ! chuchota le Kid, et à moins de nous déguiser en petits oi-

seaux et de passer par le tuyau de la cheminée, je ne vois pas encore comment nous y pénétrerons.

— Il le faut, cependant ! répéta Didier, obstiné, qui se sentait la force d'abattre ces murailles d'un coup d'épaule. Derrière, il y avait Alix et Sylvine, c'est-à-dire sa soeur et celle qu'il aimait. De quoi ne serait pas capable un homme avec une telle puissance dans le coeur ?

Quant au petit journaliste, son ardeur était égale. Lui non plus n'était pas disposé à lâcher la partie. Rien qu'à l'idée qu'Alix se trouvait au pouvoir de cet homme, et bien que celui-ci n'eût aucun dessein sur elle, il se sentait devenir enragé.

Après un examen minutieux des lieux, ils se retrouvèrent devant la porte principale. Rien n'avait bougé.

— Il faut rentrer ! dit encore l'ingénieur.

Le Kid, cette fois, ne répondit rien. Le nez levé, il regardait en l'air.

— Eh bien ! quoi ! fit l'autre avec un peu de mauvaise humeur. Attends-tu que la lune se décroche ?

— Tu seras toujours le sympathique imbécile que je connais, riposta le Kid paisiblement. Ne vois-tu pas que je cherche la solution ?

— Parmi les étoiles, sans doute ?

— Laisse-moi tranquille, avec tes considérations astronomiques ! Je te dis que je tiens mon idée !

— Alors, dis-la.

— On va se déguiser en petits oiseaux, comme je te le proposais tout à l'heure...

Didier, croyant à une autre plaisanterie dont son camarade était coutumier, le prit cette fois très mal.

— Si tu crois que c'est intelligent, de faire le malin à l'heure actuelle ! Tu ferais mieux de chercher une issue quelconque avec moi !

— Mais je cherche ! Je ne fais que ça ! Viens !

Et sans autre explication, il entraîna Didier vers un hangar où, avec beaucoup d'autres objets disparates, il avait remarqué une échelle.

Le jeune ingénieur ne comprenait pas encore ce qu'il

voulait en faire. Néanmoins, il l'aida à la transporter et à la dresser contre la maison. Une fois en place, le Kid, avec une agilité simiesque, grimpa et arriva sur le toit. Il examina quelque chose, puis redescendit.

— C'est bien ce que je pensais, déclara-t-il. Comme dans beaucoup de vieilles maisons, les tuyaux de cheminée sont très larges, et nous y passerons facilement. Evidemment, nous allons arriver un peu salis, car je suppose que ça n'a pas dû être ramoné depuis belle lurette, mais les petites seront trop contentes de voir arriver la délivrance pour s'occuper de la couleur qu'elle a. Houp ! les émules du Père Noël, en voiture !

Et le joyeux reporter, donnant l'exemple, reprit son chemin aérien, aussitôt imité, cette fois, par son ami.

— Es-tu descendu quelquefois dans un tuyau de cheminée ? questionna le Kid. Je suppose que non. Alors, écoute bien : ne te laisse pas glisser comme un ballot, parce que ce serait peut-être dangereux, et tu risquerais d'abîmer ton impeccable académie en atterrissant. Il faut freiner avec les genoux écartés...

— Aurais-tu été ramoneur, déjà ? demanda moqueusement Didier.

— Pas besoin ! Un journaliste doit savoir tout faire ! riposta Roland, qui avait déjà le corps à moitié engagé dans le tuyau. Attention ! reprit-il. Ne descends que lorsque je sifflerai, autrement, tes cent cinquante livres de viande me mettraient en compote, si je les recevais en guise de shampoing.

Là-dessus, il commença à opérer la descente. Peut-être était-ce plus facile en théorie qu'en réalité, car Didier, penché au-dessus de l'ouverture, crut bien ouïr un choc sourd presque aussitôt. Mais comme le signal annoncé se fit entendre immédiatement, il en conclut que tout s'était bien passé, et se mit en devoir d'imiter son camarade.

L'impression était plutôt désagréable, car il eut beau essayer d'enrayer la chute, il se sentit irrésistiblement attiré par le vide, et toucha terre un peu plus bruta-

lement qu'il n'eût souhaité. Mais enfin, sans dommage, c'est le principal.

Dès qu'il fut relevé, il vit le Kid, une lampe électrique à la main, qui inspectait les lieux.

— C'est chic, ici ! murmura-t-il. Nous avons débarqué dans la bibliothèque. Le propriétaire aime les bouquins, sans doute. Rien que ça ! Mazette !

Mais Didier, tout de suite, avait avisé le divan, transformé en lit.

— On a couché ici ! remarqua-t-il. Et on est reparti !

Soudain, il se baissa, ramassa un mouchoir et l'examina fébrilement.

— Elles étaient là ! murmura-t-il au comble de l'émotion. Vois ce mouchoir : il appartient à ma soeur ! On les a donc emmenées. Nous arrivons trop tard !

— Elles ne sont peut-être pas loin ! Nous allons visiter la maison tout de suite !

Ils se dirigèrent vers la porte. Mais celle-ci résista.

— Elle est fermée à clef ! Pourquoi ?

Le Kid alla à la fenêtre. Il constata alors qu'il était impossible d'y passer.

— Je n'y comprends rien ! avoua-t-il. Elles étaient ici. On les a emmenées, la chose est sûre. Mais pour quelle raison a-t-on refermé cette pièce à clef ? Car enfin, il y a une raison, c'est évident !

Tout à coup, Didier avisa le papier qui était resté au fond du panier à provisions, sur la table.

— Roland, Roland ! Ecoute, mon vieux ! fit-il à voix basse. Viens voir !

Le Kid fit un bond. Ensemble, ils déchiffrèrent le dernier message des fugitives.

— Elles se sont enfuies ! La chose est évidente ! Mais par où ?

Pour eux, trois issues seulement se présentaient : la porte fermée à clef, la fenêtre, garnie d'épais barreaux intacts, et que d'ailleurs, une fragile main de jeune fille ne pouvait ébranler, et la cheminée. Or, l'évasion était quasi-impossible par là ; et puis, une fois sur le toit, comment auraient-elles fait pour regagner le sol ?

Les deux amis, après de patientes recherches, se regardèrent sans comprendre.

— Je commence à croire qu'elles ont en effet trouvé un truc extraordinaire ! murmura le journaliste. Une chose est indubitable : à l'heure actuelle, elles ne sont plus au pouvoir de ces individus, et c'est déjà beaucoup.

Renonçant à comprendre, ils s'allongèrent dans le lit-divan après avoir fait disparaître le papier compromettant, ramenèrent le drap au-dessus de leur tête, et, en piquant un petit somme, attendirent paisiblement qu'on vienne leur ouvrir la porte.

CHAPITRE XIII

Ils dormaient profondément, lorsque soudain, le bruit de la clef dans la serrure les fit sursauter.

— Attention ! fit le Kid en bondissant du lit et en courant se placer derrière la porte.

Didier resta dissimulé sous les couvertures. Il importait de ne donner aucune prise au soupçon, et de ne pas provoquer le recul de celui qui allait entrer.

Ce fut Lalouette qui pénétra dans la pièce. Il faisait jour. Il venait échanger le panier vide contre un plein de provisions.

Il avait à peine fait deux pas dans la pièce qu'il reçut sur la nuque un choc qui lui fit voir trente-six chandelles et qui le fit affaïsser comme un chiffon mouillé.

— Beau travail ! ricana le reporter avec satisfaction. Maintenant, jouons la fille de l'air !

Didier l'avait déjà rejoint. Laissant Lalouette étendu où il était, ils sortirent, non sans avoir pris le soin de l'enfermer à double tour. Puis, revolver au poing, ils entreprirent une visite domiciliaire.

Au premier étage, un bruit caractéristique attira leur attention. On ronflait comme une turbine à vapeur.

— Nous allons lui réserver un de ces réveils dont il

ne se doute pas ! fit l'ingénieur. Il a bon sommeil, le citoyen !

— Le sommeil de l'innocence ! fit, sarcastique, Gagnord.

La porte n'était fermée qu'au loquet. Il l'ouvrit doucement. Dans le lit au fond de la pièce, le Brésilien dormait, la bouche ouverte, les bras étendus.

— Pas joli, le Monsieur ! Il n'a pas le sommeil séduisant ! Hé, debout, là-dedans !

A cette apostrophe, agrémentée d'une main-mise brutale sur sa personne, Fualco tressaillit et ouvrit les yeux. Quand il eut repris une pleine connaissance des réalités, ce fut pour s'apercevoir que deux gaillards qui semblaient fort déterminés, le ligottaient comme un paquet avec les embrasses des rideaux et des serviettes de toilette.

— Au voleur ! voulut-il crier.

— Tais-toi, chérubin ! intima le Kid en maniant complaisamment son revolver sous le nez du personnage. Tu as un certain aplomb. Nous ne sommes pas des voleurs. Mais nous voulons que tu nous dises où sont passées les jeunes filles que tu tiens renfermées ici ?

Le Brésilien qui ne se voyait pas le plus fort, chercha à tergiverser.

— Quelles jeunes filles ?

— Ne fais pas l'idiot ! Je parle de Mlle de Lacombe et de Mlle Vincent.

— Elles sont en bas...

— Erreur ! Elles n'y sont plus !

L'homme laissa échapper un juron.

— C'est bien ce que je pensais ! murmura Didier. Elles se sont enfuies, effectivement, et lui n'en savait encore rien.

— Enfuiées ? répéta le Brésilien. Ce n'est pas possible ! Dites que vous venez de leur ouvrir la porte !

— Si cela était, nous n'aurions pas eu le plaisir de faire ta connaissance ! gouilla le Kid.

A cet instant, ils entendirent qu'on sonnait à la porte d'entrée. La cloche du jardin, mise en branle,

laissa échapper un tintement. Didier s'approcha de la fenêtre.

— Les gendarmes ! dit-il.

— Parfait ! s'exclama le jeune journaliste. On va leur remettre le personnage. Ce sera de la besogne dont la police nous saura gré.

Tandis que l'ingénieur gardait leur prisonnier toujours sous la menace de son arme, Ganord dégringola en hâte l'étage et courut ouvrir aux représentants de la loi.

C'était justement le brigadier qu'ils avaient vu, la veille, accompagné d'un gendarme. Le sous-officier le reconnut, et ne cacha pas son étonnement.

— Subséquemment, qu'est-ce que vous faites ici vous ? interrogea-t-il, soupçonneux.

— Monsieur, répondit le Kid, qui sentait bien que le fait de s'introduire dans une propriété privée par le tuyau de la cheminée n'est pas un moyen tout à fait légal, quels que soient les motifs que l'on ait, Monsieur, les jeunes filles qui étaient séquestrées ici couraient un grand danger, et devant l'imminence de ce danger, nous n'avons pas hésité, mon ami et moi, à y parer autant qu'il était en notre pouvoir.

Mais le brigadier ne parut pas apprécier comme il convenait cette explication un peu amphigourique. Il dévisagea le jeune homme.

— Je vous avais dit qu'il fallait attendre le matin...

Le Kid trouva bon de faire dériver la conversation.

— Les deux individus dangereux dont nous vous avons parlé sont à notre merci et hors de combat, dit-il. Voulez-vous me suivre ?

Ils pénétrèrent dans la maison, et, sous la conduite du petit reporter, grimpèrent au premier étage, où le Brésilien, écumant de rage, se tordait dans ses liens.

Il parut se figer à l'entrée de la maréchaussée.

— Alors ? fit le brigadier en se tournant vers son guide. De quoi accusez-vous Monsieur ?

— Je l'accuse d'abord, d'être l'assassin de M. de Lacombe, le châtelain de la Buscaye, dont vous avez

entendu certainement parler, ensuite, d'avoir enlevé Mlle de Lacombe et Mlle Vincent, son amie, et de les avoir séquestrées ici.

Mais les deux jeunes gens ne se doutaient pas encore à quelle forte partie ils avaient affaire.

Fualco n'avait retenu qu'une chose: les captives s'étaient enfuies. Donc, il était impossible d'invoquer le témoignage de Sylvine ! Il résolut de jouer à fond cette carte.

— Quel conte font-ils là ? hurla-t-il, congestionné. Je dormais paisiblement, quand ces deux individus, qui s'étaient introduits chez moi, je ne sais comment, se sont jetés sur moi et m'ont réduit à l'impuissance.

— Ce n'est pas tout ça ! interrompit le brigadier, qui commençait à perdre son latin au milieu de cet imbroglio. Vous dites qu'il y avait des jeunes filles séquestrées, ici : où sont-elles ?

— Vous pourrez les chercher un moment ! ricana le Sud-Américain, pour la bonne raison qu'elles n'ont jamais existé ! Toute cette histoire est un tissu de mensonges inventés par ces misérables.

Le Kid bondit.

— Voilà un astucieux coquin ! s'écria-t-il. Encore un peu, et ça va être nous les malfaiteurs !

— Où sont les jeunes filles ? demanda sévèrement le brigadier en se tournant vers lui.

— Elles se sont enfuies cette nuit !

Fualco eut un ricanement.

— Naturellement ! Eh bien, moi, je vais vous dire de quoi il s'agit ! Ces hommes se sont introduits chez moi pour me cambrioler, tout simplement !

Didier et Roland échangèrent un regard, suffoqués par tant d'audace.

— Et ils allaient me faire un mauvais parti lorsque votre arrivée les en a empêchés, poursuivit le Brésilien avec aplomb.

Le brigadier hésitait, ne sachant que croire. Mais il était clair que l'absence des prisonnières le faisait pencher fortement du côté de Fualco.

— Voyons, monsieur le brigadier ! s'écria Didier. Cette histoire ne tient pas debout. Pourquoi serions-nous allés vous chercher hier soir, si notre intention avait été réellement de cambrioler cet homme ?

— Mais ne serait-ce que pour dérouter la police ! persifla Fualco.

Le Kid le regarda de travers et serra les poings.

— Toi, annonça-t-il, je vais t'étrangler...

— *Mofus* ! intervint le brigadier. Dans toute cette histoire, je ne comprends goutte. Voilà des particuliers qui viennent nous requérir, hier soir ; on les trouve déjà dans la place ce matin. Ils invoquent je ne sais quelle histoire de séquestration, et quand on arrive, pfft ! les prisonniers sont envolés. Celui-là est accusé de crime et *coetera*. Fulgence, appela-t-il, en faisant signe au gendarme qui l'avait accompagné, de s'approcher. Coupez donc les liens à cet homme. Vous autres, ajouta-t-il en se tournant vers le Kid et son ami, donnez-moi vos revolvers illico ! Et en route pour la gendarmerie ! Vous vous expliquerez avec le capitaine.

Il n'y avait rien à répliquer. Bien que rageant intérieurement, Didier et Roland durent obéir. Fualco, l'air triomphant, les accompagna, non de l'air de quelqu'un sur qui pèse une si lourde accusation, mais plutôt comme un plaignant qui va demander l'appui des autorités.

Il était très tôt, aussi les rues étaient-elles peu animées. Des femmes allant aux provisions, des gosses partant à l'école, des paysans, la bêche sur l'épaule, se dirigeant vers les champs proches, précédés par un attelage de boeufs, formaient le seul va-et-vient. Mais les regards curieux se détournaient sur leur passage. Ces trois hommes, escortés par deux gendarmes, cela paraissait louche !

— Oh ! fit tout à coup le Kid à mi-voix, et l'autre, qu'on a oublié !

— Ne t'en fais pas pour lui, mon vieux ; il ne peut s'envoler, à moins qu'il prenne le même chemin que les petites, répondit Didier. Tout de même, je donnerais

bien quelque chose pour savoir où elles ont pu passer !

— Et si c'était l'un des hommes qui leur aurait ouvert volontairement la porte ?

— Oh ! non, Fualco n'avait aucun intérêt à le faire, et pour plusieurs raisons ; quant à l'autre, tu as bien vu qu'il apportait des provisions : cette supposition ne tient donc pas debout.

Ils arrivaient à la gendarmerie. Ils furent introduits tout de suite dans le bureau du capitaine, que le brigadier mit au courant de son mieux, c'est-à-dire d'après ce qu'il avait compris. A son tour, l'officier fronça les sourcils et les considéra sans aménité.

— En somme, déclara-t-il, vous vous êtes introduits, par fraude, dans une maison particulière, et vous vous trouvez incapables de prouver à l'heure actuelle la véracité de vos allégations ? Car enfin, Messieurs, cette histoire de jeunes filles séquestrées, puis disparues, est bien étrange...

— Elle ne tient pas debout, je le répète ! proclama Fualco, qui sentait sa cause gagnée. Monsieur le capitaine, moi, je dépose une plainte contre ces individus qui se sont introduits chez moi, m'ont rudoyé, ligoté, et je ne sais ce que je serais devenu sans l'intervention de vos hommes.

Mais le capitaine réfléchissait. Si le rôle des jeunes gens lui semblait suspect, celui du Brésilien ne lui semblait pas très clair non plus. Cette formidable accusation de meurtre le rendait perplexe.

A cette déclaration de Fualco, le Kid et Didier avaient bondi d'indignation.

— Ça, c'est le comble ! C'est plus fort que tout ! s'écria celui-ci. Un assassin qui porte plainte !

— Taisez-vous ! intima l'officier.

Il se tourna vers ceux qui les avaient amenés.

— Emmelez-les à côté, et gardes-les à vue jusqu'à ce que je vous appelle.

Intrigués, ils suivirent les gendarmes. On les fit asseoir côte à côte sur un banc de bois.

— On va procéder à des vérifications, dit le brigadier à haute voix.

A ces mots, Fualco blêmit. Il avait cru qu'on le remettrait tout de suite en liberté. Alors, là, sans hésitation, il prenait le large, en renonçant à Sylvine. Il comprenait que celle-ci avait parlé, puisqu'il était soupçonné. Comment ces jeunes gens savaient-ils ? Quel était le lien qui les rattachait à Sylvine ? Des parents ? Des amis ? Il l'ignorait, mais ce dont il était sûr, c'est que le sol commençait à trembler sous ses pas.

Le capitaine, en effet, avait décroché le récepteur et avait demandé la communication téléphonique avec Royan, où habitaient les soi-disant séquestrées. Quelques instants plus tard, la gendarmerie, puis le commissaire de police lui confirmaient qu'en effet plainte avait bien été déposée, trois jours avant, pour enlèvement de deux jeunes filles de Saint-Palais.

Quant à l'affaire de Bordeaux, il était déjà au courant. Mais la piste suivie n'était qu'une piste vague, puisque le seul témoin, c'est-à-dire Mlle de Lacombe, n'avait jamais été entendue.

— Tu vois ! souffla le Kid à l'oreille de son ami, lorsqu'ils entendirent le brigadier dire qu'on allait procéder aux vérifications. Si tu n'avais pas commis la gaffe phénoménale d'enlever ta Dulcinée, comme un gamin, elle aurait déjà déposé, on aurait le signalement de l'individu, et tout marcherait comme sur des roulettes. Tandis que de la trempe dont il me paraît, il est encore assez ficelle pour leur filer entre les pattes.

Didier ne répondit rien. A l'heure actuelle, il comprenait qu'il était un peu responsable de ce qui se passait. Son intervention n'avait point réussi à écarter le danger de Sylvine, et avait considérablement retardé l'action de la police.

Cependant, le capitaine téléphonait sans relâche. Son premier soin avait été également d'expédier tout de suite quelques hommes afin d'opérer une perqui-

sition en règle à la maison. Peut-être les jeunes filles y étaient-elles encore.

Il reposait juste le récepteur, lorsque ceux-ci entrèrent dans son bureau, encadrant Lalouette, piteux et effrayé, et fort inquiet sur les suites de l'aventure.

— Mon capitaine, fit l'un des gendarmes, en saluant, voilà tout ce que nous avons trouvé en fait de jeunes filles.

L'officier le dévisagea un instant. Il correspondait bien au signalement fourni par la police royannaise, conformément à la déposition de la mère d'Alix.

— Votre âge, nom, prénom, profession ? interrogea-t-il brièvement.

— Arsène Lalouette, détective privé.

A cet énoncé, le capitaine haussa les sourcils, et son ton se radoucit un peu.

— Que faisiez-vous dans cette maison ?

— C'est la mienne, Monsieur le capitaine !

— La vôtre ? C'est différent... Vous êtes le neveu de M. Lafarge ?

— Justement. Je suis presque du pays...

Il respira. Les affaires ne tourneraient peut-être pas si mal qu'il le craignait d'abord.

— Qui est cet homme, qui habitait avec vous ?

— Un ami... Un Brésilien, d'excellente famille.

— Vous le connaissiez ?

— Certainement ! Depuis longtemps !

Lalouette, en rusé renard, s'était dit qu'en couvrant son client, celui-ci saurait bien lui témoigner sa reconnaissance d'une façon tangible. En se sauvant, il allait tâcher de le tirer d'affaire avec lui. Après, on verrait, une fois sortis de ce mauvais pas.

— Où sont les jeunes filles que vous aviez avec vous ? questionna soudain le capitaine de gendarmerie.

Cette question fit comprendre au détective qu'ils n'avaient rien découvert. Il parut très étonné.

— Les jeunes filles ? Quelles jeunes filles ?

Décidément, c'était une énigme ! Les soi-disant ravisseurs persistaient à tout ignorer. On n'avait rien

trouvé, même pas trace de leur passage. Comment, dans ces conditions, garder Lalouette et Fualco ?

Il allait donner l'ordre de les remettre en liberté, lorsque soudain, on frappa à la porte.

— Entrez ! cria-t-il, de mauvaise humeur, car un pressentiment lui disait qu'il allait lâcher un gibier de choix.

C'était le Kid.

— Monsieur le capitaine ! dit-il, soudain inspiré par une idée géniale, il y a quelqu'un qui a vu ensemble ces hommes et les jeunes filles que nous recherchons ! C'est la veuve Fauvron, qui tient le débit-restaurant de la rue du Marché-Neuf !

— Je la connais ! interrompit l'officier. Vous dites qu'elle a vu les jeunes filles ?

— Oui, oui ! Puisque c'est elle qui nous a lancés sur cette piste, mon ami et moi !

Le capitaine ne demandait pas mieux que d'avoir des éclaircissements. Lalouette se sentit défaillir. Il comprenait maintenant l'imprudence qu'il avait commise en s'arrêtant, dans le bourg même, avec les deux prisonnières.

Un gendarme fut dépêché rue du Marché-Neuf avec mission de ramener la femme Fauvron.

C'était tout près. Dix minutes plus tard, la bonne femme, tout émue, entra à son tour dans le bureau.

Mais elle connaissait aussi le capitaine, qui était justement de Cozes lui-même. Aussi ne se fit-elle pas prier pour raconter, avec force détails, ce qu'elle savait.

— Même que le père Chaudavoine était avec moi, et qu'il a ben pu voir aussi les petites ! Quant à ça, pas de doute, allez, monsieur le capitaine : ce sont bien les deux hommes que j'ai vus en entrant, assis sur le banc avec deux autres que je connais aussi, qui étaient dans l'auto avec les jeunes filles.

— Vous connaissez aussi les deux autres, dites-vous ?

— Non, pas tout à fait. Je connais seulement le petit brun qui est tout rasé. Il avait mis une annonce dans le « *Royan* », justement, pour retrouver ces jeunes

filles, et c'est moi qui suis allée exprès le voir, à Royan, pour lui dire ce que je savais.

Le témoignage du Kid se trouvait ainsi largement corroboré. De plus en plus, l'officier avait l'impression que s'il y avait des coupables dans cette affaire, ce n'était pas ceux qu'on essayait de faire passer pour de vulgaires monte-en-l'air.

Cependant, il ne pouvait les arrêter sur-le-champ.

— Vous êtes libres, messieurs, prononça-t-il à regret. Mais je vous prie de vous tenir à la disposition de la justice. Vous serez incessamment convoqués.

Fualco, Lalouette, Didier et le Kid sortirent ensemble. Lorsqu'ils furent dehors, le petit journaliste, sans se laisser impressionner par la taille du Sud-Américain, marcha droit dessus.

— Toi ! gronda-t-il, j'espère qu'on se retrouvera !

— Je l'espère aussi ! ricana le Brésilien. A ce plaisir, donc, messieurs !

Didier, lui, n'avait encore rien dit. Mais la haine qui luisait dans son regard en disait plus long que tous les discours.

— Viens ! dit-il brusquement à son ami. Nous avons plus pressé à faire que de nous occuper de cette vermine. Mais sachez une chose ! ajouta-t-il en élevant la voix. Si la police vous lâche, nous ne vous lâcherons pas !

CHAPITRE XIV

Ce matin-là Victor Cuchot, de la métairie de la Robinière, avait reçu l'ordre du fermier d'aller commencer à arracher les pommes de terre.

Le soleil était à peine levé, mais aux champs, on éveille parfois les coqs. L'angélus s'égrenait sur la terre encore endormie, que le gars, sa bêche sur l'épaule, se dirigeait vers l'endroit désigné.

C'était une petite pièce de terre en lisière d'un taillis où se mélangeaient les ajoncs, les jeunes pousses d'ormeaux, les « boutons de pompier », les tiges de brim-

bellier et d'ortie, fouillis inextricable où la nature avait tendu des fils de fer barbelés sous la forme de ronces traînantes, où, seuls, les gamins se risquaient parfois, au grand dam des culottes, pour attraper des calouasses à la glu.

Il était grand temps de récolter les pommes de terre. Cuchot se mit donc bravement à la besogne, car dans une heure, il serait remplacé par la fermière qui, les vaches traites, prendrait sa place, tandis que lui attellerait la Grise à la charrette pour porter le lait à Royan, ainsi qu'il le fait tous les matins.

A grands coups d'outils, il mettait à jour les tubercules, et apportait tant d'ardeur à sa besogne, que la transpiration ne tarda pas à lui couler sur le visage. Il se releva pour s'essuyer le front, et crut rêver. Il resta bouche bée, les yeux ronds d'étonnement.

Au milieu du petit bois où personne n'allait, il apercevait deux femmes. Et l'une de ces femmes — il avait la berlue ! venait de sortir du tronc d'un gros saule presque desséché...

Le gars Cuchot se frotta énergiquement les paupières et chercha à se rappeler s'il avait déjà bu un coup de trop. Mais non ! ça lui arrivait bien parfois, le dimanche, quand on est entre copains, mais un jour sur semaine, jamais ! D'ailleurs, la fermière était assez regardante, et n'autorisait pas plus d'un verre de vin rouge coupé d'eau, pour arroser la soupe matinale. Donc, il n'était pas pompette. Il tendit le cou, écarquilla encore les yeux, se pinça, et arriva à se convaincre qu'il ne dormait plus. Alors, il fallait bien admettre la réalité de sa vision.

Une voix fraîche, fort naturelle, l'arracha à ses derniers doutes.

— Hé ! l'homme ! venez donc nous donner un coup de main pour sortir de là-dedans... Nous sommes prises comme dans un piège !

Cette phrase, qui n'avait rien d'outré-tombe ou d'extra-humain, convainquit Victor. Il s'approcha, la bêche à la main, et entra à son tour dans le maquis,

où, traitreusement, on était retenu jusqu'à la hauteur de la ceinture par mille griffes végétales.

— Ah ! c'est que c'est empêtré, par ici ! convint-il, en distribuant de grands coups de son outil, pour se frayer un passage. Pourquoi diantre vous êtes-vous fourrées là-dedans ?

Une intense curiosité, maintenant, le tenaillait. Que faisaient ces deux jolies filles, à la fine pointe du jour, en pareil maquis ?

— Vous avez choisi un drôle d'endroit pour vous promener ! fit-il.

En même temps il remarquait non sans une nouvelle surprise, qu'elles étaient couvertes de poussière et de toiles d'araignées. Elles en avaient sur leurs manteaux, sur leurs cheveux, car elles étaient nu-tête. Et l'une d'elles avait encore en mains une paire de pincettes !

Les nouvelles venues, de leur côté, examinait celui que la Providence leur envoyait. C'était un grand et maigre garçon, aux cheveux roux, en bataille, qui n'avaient pas dû voir le peigne depuis belle lurette, au visage piqueté de taches de son, et aux yeux sans couleur. Mais il semblait être brave garçon.

— Nous ne nous promenions pas, répondit l'une d'elles qui n'était autre que Sylvine. Nous venons de Cozes. Où sommes-nous, ici ?

— Vous êtes au lieu qu'on appelle la Robinière. C'est à quatre kilomètres de Cozes à peu près. Ben, dites donc, on dirait que vous avez dormi dans une grange ?

— Non ! fit Alix. Mais saviez-vous qu'un passage souterrain débouchait ici-même, dans cet infernal taillis ?

Le garçon prit une mine stupéfaite.

— Un passage souterrain ?

— Oui ! Il débouche dans ce saule, que vous apercevez là-bas. Vous ne l'avez jamais découvert ? C'est curieux !

— On ne va jamais par là. C'est trop épineux. Et où qu'il va donc, ce souterrain ?

— A Cozes !

— Et vous venez de Cozes par là ?

— Oui ! Nous étions prisonnières dans une maison ... Nous avons découvert par hasard un passage secret. Nous l'avons suivi, et nous sommes arrivées ici.

— Eh ben ! ...

Le garçon les regardait maintenant avec un intérêt accru. C'était encore plus palpitant que les films d'aventure qu'il avait vu au cinéma, puisque les héroïnes étaient là, devant lui, en chair et en os. Il n'en refermait plus la bouche de stupéfaction.

— Et qui c'est qui vous avait enfermées ?

— Un homme qui nous poursuit. Dites, peut-on trouver tout de suite une auto, un véhicule quelconque, pour gagner Royan ?

— Y a point d'auto ! répondit le gars, enchanté, mais si vous voulez ben, je vas justement à Royan porter le lait dans un petit moment. Si le coeur vous en dit ...

— Oh ! je vous en prie ! Il est du plus haut intérêt pour nous de regagner Royan au plus tôt. Nous saurons vous récompenser, vous savez ...

Le garçon ne dit point non. Une pièce, c'est toujours bon à prendre.

— Venez à la ferme, proposa-t-il. La fermière ne vous refusera pas un morceau si vous voulez manger.

Victor Cuchot, jetant sa veste sur l'épaule, se remit en route avec ses compagnes inattendues.

— Alors, comme ça, vous étiez prisonnières ? interrogea-t-il. Pourquoi vous n'avez pas prévenu les gendarmes ?

— Ils sont certainement à notre recherche à l'heure actuelle ...

— Et qui c'est-y c't'homme qui vous poursuit, donc ?

— Un Brésilien ... Il a tué mon père ...

— Non ! ...

— Si ... C'est toute une histoire ...

— Par exemple ...

— Vous avez lu dans les journaux le récit du meurtre de la Buscaye ?

— Je crois ... oui ...

— C'est cela...

— Vous êtes donc mademoiselle de Lacombe ?

— Oui.

— Bon sang de bonsoir ! En v'là une histoire ! Bon sang !

Et le gars fourragea dans sa tignasse poil de carotte, en pensant à la tête des copains, lorsqu'il leur raconterait son aventure.

Cependant, ils avaient gagné la ferme. Le maître était déjà parti, mais la fermière, mise au courant, leva les bras au ciel, fit vivement chauffer du lait, et le servit aux deux fugitives, en les criblant de réflexions et de questions.

— Ici, c'est isolé, et vous n'aurez pas d'autres moyens de gagner Royan que de partir avec le gars Cuchot. Mais si vous n'y voyez point inconvénient, ce sera bien facile.

Sylvine et Alix remercièrent chaleureusement. Il leur tardait, avant tout, de rassurer la bonne maman Vincent, qui devait vivre dans d'effroyables transes.

La fermière, très fière au fond de participer à une telle histoire, qui allait lui conférer pendant longtemps un indiscutable prestige auprès des voisines, prit sur elle de faire atteler une demi-heure plus tôt, afin que les jeunes filles puissent arriver en ville sans retard.

Celles-ci, qui avaient copieusement déjeuné grâce à la gentillesse de la bonne femme, voulurent l'en dédommager. Mais elle poussa les hauts cris.

— Jamais de la vie ! Ce que je vous ai offert, c'était de bon coeur, et si c'était à refaire, je le referais !

Alors, avant de monter en voiture, elles posèrent sans façon un retentissant baiser sur les joues maigres et hâlées de la métayère, qui rougit de plaisir.

— Bon voyage, mes petites demoiselles ; j'espère pour vous que toute cette vilaine aventure va se terminer pour le mieux, car ben sûr, votre frère, mam'selle, doit itou vous courir après à l'heure actuelle !

La Grise, pendant ce temps, avait été attelée, les bidons chargés par le garçon. Les deux amies se hissèrent

près de lui en se serrant un peu. Et l'attelage se mit en branle, au trot lourd et pacifique de la jument.

Si les jeunes filles avaient pu se douter qu'au même instant, Didier et le Kid étaient réunis avec leurs tourmenteurs, à la gendarmerie de Cozes ! Mais elles l'ignoraient; elles ignoraient même la venue du Kid à Royan.

La voiture sortit de la cour de la ferme. Un chemin communal, assez mal entretenu, conduisait jusqu'à la grand'route.

La carriole s'y engagea, et Cuchot fouetta la bête, afin de filer bon train, car s'il lui fallait aller jusqu'à St-Palais pour mener ses voyageuses, la tournée de lait risquait de ne pas être en avance.

Ils arrivaient à la hauteur de la Côte des Dames, qui entame une série de descentes et de montées assez raides, entre Chenaumoine et Les Brandes, lorsqu'une auto, lancée à toute vitesse, corna impérieusement derrière eux, afin de demander le passage.

— Quels sauvages ! grommela Victor en allongeant un coup de lanière à la jument, afin de la faire promptement garer.

La voiture les dépassa. Puis, soudain, à dix mètres plus loin, elle freina si brusquement que les pneus grattèrent la route et qu'elle fit un demi-tour sur elle-même.

Mais au même instant, les jeunes filles avaient poussé un cri de terreur. Elles venaient de reconnaître l'auto qui les avait enlevées !

C'était, en effet, Fualco et Lalouette !

Dès qu'ils avaient été dehors, les deux compères n'avaient eu qu'une idée: mettre entre eux et la police la plus grande distance possible. Renseigné par son associé, le Brésilien avait su qu'il existait à Royan un terrain d'aviation, et qu'il avait la possibilité de trouver un appareil qui le transporterait au moins jusqu'à Mari-gnane, où là, il fréterait un avion pour passer au Maroc ! Lorsqu'on voudrait le rattraper, il serait déjà hors de France.

Sa seule rage était de laisser Sylvine derrière. Et

voilà que dans cette voiture rustique, il retrouvait par miracle les deux évadées !

L'endroit était parfaitement désert. Aussi stoppa-t-il, et, un sourire mauvais sur les lèvres, s'avança vers l'attelage.

— Enchanté de vous revoir, mes belles ! fit-il, sarcastique. Mais je pense que vous serez infiniment mieux sur les coussins de notre auto que sur cette mauvaise banquette.

En même temps, il saisissait la bride de la Grise et la forçait à s'arrêter.

Mais les jeunes filles, terrifiées, n'obéirent pas. Elles croyaient vivre un mauvais rêve. Après avoir réussi à échapper à leurs geôliers par le plus grand des hasards, voici que ce même hasard les remettait en leur présence ! Sylvine, à bout de nerfs, éclata en sanglots.

— Eh quoi ! fit Fualco, sarcastique. Vous oubliez nos promesses, ma belle enfant !

Il tira un revolver, le braqua sur le groupe.

— Assez ri ! Vous, à l'auto ! Et toi, mon garçon, ajouta-t-il en se tournant vers Cuchot qui, immobile et l'air abruti, contemplait la scène, je te conseille de rester sage, et de ne pas faire le bavard, sinon, il pourrait t'en cuire, viva Dios !

Soit réalité, soit feinte, le gars tremblait de tous ses membres. Le Brésilien jeta un regard sur cette chiffé et eut un sourire méprisant.

— Allons ! ordonna-t-il impérieusement en saisissant la main de Sylvine.

Mais celle-ci s'arracha à l'étreinte, bondit hors de la voiture et voulut s'enfuir. Vaine tentative ! En trois enjambées, l'homme l'avait rejointe. Elle poussa un cri, se sentit saisir, enlever comme une plume, et jeter sur la banquette de l'auto.

Alix, en voyant ce qui advenait à son amie, était restée immobile, sans geste et sans voix, trop terrorisée pour esquisser même un mouvement. Quant à Victor, il était descendu, lui aussi, et maintenait la Grise, qui, inquiète, piétinait et reniflait avec inquiétude se deman-

dant quelles étaient ces manières, si différentes de l'habitude.

Lalouette était resté au volant. Il trouvait qu'on le voyait bien suffisamment comme cela, et peu soucieux de rendre des comptes à la justice de son pays, il préférerait abandonner son cabinet d'affaires pour suivre son protecteur en Amérique, où l'attendait une charge de gérant. De la sorte, Fualco s'était attaché une complicité indispensable pour réaliser sa fuite et Lalouette, lui, s'assurait autant qu'il était possible, le salut.

Fualco grimpa auprès de sa prisonnière. Il ne se souciait pas d'emmener Alix. Qu'elle se débrouille ! A l'heure actuelle, il pensait qu'avant que les autorités fussent alertées, il serait loin. Un coup de téléphone, passé à Cozes, l'avait déjà rassuré ; un petit avion de tourisme devait l'emmener une demi-heure plus tard vers Marignane. Tout semblait donc marcher à souhait.

Mais, quand l'auto voulut démarrer, il n'y eut pas moyen d'avancer.

Lalouette jura comme un païen.

— Mais je suis à plat !

Fualco bondit.

— A plat !

Il descendit, inspecta les pneus. A son tour, il poussa un blasphème. Un coup de couteau avait été donné dans le pneu gauche arrière.

— Ce sont eux qui ont fait le coup ! gronda-t-il.

Là-bas, la Grise était repartie au grand trot, avec Alix et le garçon.

Le Brésilien arracha son revolver de sa poche, et, ivre de fureur, tira dans leur direction. Mais ils ne furent pas atteints et l'attelage fut bientôt hors de vue.

Cette manoeuvre habile autant que simple était l'ouvrage du gars Victor.

Il avait bien vu qu'il lui était impossible de sauver les jeunes filles des griffes de leurs agresseurs. Pourtant, une colère aveugle le soulevait en voyant qu'ils allaient avoir le dessus, et qu'ils allaient reconquérir leur proie ! Alors, un plan élémentaire, et pourtant quasi infaillible

avait germé dans sa cervelle de paysan retors. Guchot avait peut-être l'air bête, mais il l'était beaucoup moins en réalité qu'en apparence. Sous couleur de tenir sa jument, il était descendu et, prestement, d'un coup bien appliqué de son couteau de poche, qui ne quitte jamais les paysans de là-bas, il avait crevé un pneu. Puis, très content de lui, mais prenant l'air encore plus effrayé et abruti, il était remonté en voiture, tandis que Fualco rattrapait Sylvine et l'emportait, et, jugeant qu'il faisait plutôt mauvais dans ces parages désormais pour lui, il avait fouetté la Grise et avait filé sans demander son reste.

Alix, tremblante et à demi-évanouie de peur, était demeurée blottie dans la voiture.

Elle ne reprit conscience que lorsque le coup de feu claqua. Elle tressaillit.

— Oh ! s'écria-t-elle en se tordant les mains, ils l'ont reprise ! Cette fois, c'est bien fini ! Comment la délivrer ?

— Pleurez pas, mam'selle ! fit le garçon en hochant la tête. P'têt ben que vous savez téléphoner, vous ?

— Oui, oui... Pourquoi ? Où sommes-nous ?

— A la métairie des Brandes. Y z-ont le téléphone. Je les connais. Vous pourriez peut-êt' ben aviser les gendarmes...

— Oui... Mais ils sont loin !

Il cligna de l'oeil, malin.

— Loin ? Ben, s'y démarrent avant une heure, je leur paie un mirliton à la prochaine frairie !

— Comment ça ?

— Té ! avant de partir, je leur z-y ai planté mon couteau dans leur pneu.

Alix poussa un cri de joie.

— Vous avez fait ça ? Oh vite, vite ! dépêchons-nous alors vous êtes un brave garçon !

L'attelage avait déjà tourné dans la cour de la ferme, où un gros chien noir et feu les accueillit en aboyant. Puis, reconnaissant Victor, il se tut et vint lui dire bonjour en frétilant.

— Allez vite parler à la police, memselle, fit Victor, qui était décidément plus dégourdi qu'il n'en avait l'air. Moi, j'expliquerai l'affaire à la patronne. Hé ! cria-t-il en arrêtant la jument à l'adresse d'une grosse femme qui arrivait sur le seuil de sa cuisine. C'est pour le téléphone, et c'est pressé !

L'autre, croyant qu'il s'agissait de quérir un docteur ou même un vétérinaire pour quelque bête malade, s'empressa :

— Venez !

Elle conduisit Alix dans une sorte de vestibule. La jeune fille remercia rapidement et saisit le récepteur.

— Allo ! Allo ! la gendarmerie de Cozes. Merci... Le commissariat de police de Royan... La gendarmerie de Royan...

CHAPITRE XV

Le jeune ingénieur et son ami le journaliste, après avoir quitté la gendarmerie de Cozes, résolurent d'aller se restaurer, car leur estomac criait famine. En effet, dans la fièvre de l'action, ils s'étaient contentés, la veille, d'un modeste sandwich pour tout souper, et encore avalé en grande hâte.

Ils remontèrent en auto et s'arrêtèrent à un petit restaurant, aux portes du bourg. Leur intention était de rallier Royan au plus tôt, car ils pensaient bien que c'était là le but que les fugitives s'étaient assigné et qu'elles iraient s'y réfugier tout droit.

Comme le temps était superbe, ils résolurent de prendre sur la terrasse même leur café et leur casse-croûte.

Au bout d'une demi-heure, Didier appela le garçon et régla la dépense. Et ils retournèrent à l'auto qui les attendait, rangée contre le trottoir.

Une pétarade de moteur les fit retourner. Ils reconurent alors avec surprise le capitaine de gendarmerie lui-même, en side-car avec un de ses hommes. Deux autres gendarmes, en moto, suivaient.

En avisant les jeunes gens, l'officier fit faire halte.

— Il y a du nouveau ! dit-il aux jeunes gens qui s'étaient aussitôt approchés. On vient de téléphoner à l'instant à la gendarmerie. L'une de vos jeunes filles nous prévient que sur la route de Cozes à Didonne, à la Côte des Dames, elles ont été rejointes par l'auto des deux individus que nous avons interrogés tout à l'heure, et l'une d'elle a été de nouveau enlevée.

— C'est Sylvine ! s'écria Didier en pâlisant et, en serrant les poings de rage. Oh ! j'aurais dû l'abattre comme un chien enragé, ce bandit, puisque j'étais en face de lui, ce matin ! Que je me repens de ne pas l'avoir mis hors d'état de nuire ! Surtout que maintenant il ne doit plus conserver aucun doute : il sait que Mlle de Lacombe l'a dénoncé, et il va en tirer vengeance.

— Moi, je regrette de ne pas l'avoir arrêté. Mais comprenez, monsieur, que c'était bien difficile : au fond, il n'y avait que des présomptions. Maintenant, tout est changé : si nous le rattrapons — et nous le rattrapons — son compte est bon !

— Mlle Vincent vous signalait-elle la direction prise par cet homme et son complice ?

— Oui. Royan. La gendarmerie royannaise, ainsi que la police sont également alertées, m'a-t-elle dit. Oh ! je ne crois pas qu'ils nous échappent ! Ils sont en panne sur la route, paraît-il.

Ils repartirent, suivis par l'auto des jeunes gens. Didier conduisait nerveusement. Une haine formidable, une de ces haines qui vous gonflent le coeur à le faire éclater, l'emplissait tout entier. A part lui, il se promettait, si jamais il se retrouvait face à face avec l'homme, de lui brûler la cervelle sans discours.

— Passe-moi donc ce volant ! finit par lui dire le Kid assez inquiet. Si tu veux mener ta tâche à bonne fin, ce n'est pas le moment d'aller piquer une tête dans les betteraves.

— Si tu veux ! répondit Didier.

Ils arrivaient en vue de la Côte des Dames. Une auto noire, arrêtée sur le bas-côté de la route, attira leur attention.

Ils virent les gendarmes s'y diriger à toute allure.

— Mais... balbutia Didier, on dirait que ce sont eux !

Ils arrêchèrent leur voiture. Devant, caché par la carrosserie, un homme cherchait quelque chose. Il se redressa. Ils reconnurent Arsène Lalouette.

— Oh ! rugit Didier en se précipitant comme un fou.

Le capitaine, lui aussi, était descendu. Alix l'avait prévenu qu'un pneu crevé les arrêterait vraisemblablement assez longtemps, et il espérait bien cueillir encore son gibier par là.

— Où sont les autres ? questionna-t-il sévèrement, après avoir jeté un coup d'oeil à l'intérieur de la voiture, et constaté que celle-ci était vide.

Lalouette prit un air innocent.

— Les autres ? Quels autres ?

— Ne faites pas l'ignorant ! fit l'officier, d'un ton menaçant. L'heure des badinages est passée. Nous savons que vous étiez en compagnie de Fualco, et que vous avez enlevé, ici même, une des jeunes filles fugitives. Où est-elle ? Où est votre complice ?

— Ah ça ! fit Lalouette, qui était décidé à nier jusqu'au bout, vous rêvez, ou vous êtes victimes d'une fumisterie ! Je suis seul, vous dis-je !

C'en était trop. Didier, ne pouvant plus se retenir, bondit et saisit le misérable à la gorge.

— Où sont-ils ? hurla-t-il en le secouant comme un prunier. Réponds, ou je t'étrangle, avorton !

Les gendarmes l'écartèrent.

— Laissez-le, monsieur, intervint le capitaine. Désormais, nous disposons de cet homme. Holà ! qu'on l'embarque.

Il avait à peine fini de parler qu'un des hommes lui passait les menottes. Arsène Lalouette se débattit comme un beau diable.

— C'est insensé ! C'est odieux ! vociféra-t-il. Depuis quand arrête-t-on ainsi de paisibles citoyens ? Je suis connu à Bordeaux et vous le paierez cher !

L'officier haussa les épaules.

— Je ne crains personne, et j'imagine que vous ne

vous en tirerez pas à si bon compte que vous le prétendez ! Où est Fualco ?

— J'ignore ce que vous voulez dire !

— Le Brésilien ?

— Il est resté à Cozes !

— C'est faux !

— Alors, cherchez-le !

Tandis que ce bref dialogue s'échangeait, Didier piétinait de rage.

— Et pendant ce temps, le monstre fuit avec Sylvine ! Où est-il ? Où a-t-il pu passer ?

Le capitaine s'approcha des jeunes gens.

— Messieurs, dit-il, je vous demanderai de bien vouloir emmener avec vous le prisonnier. Nous continuons.

Mais Didier avait déjà pris un parti.

— Vous filez sur Royan, capitaine ? Prenez donc l'auto. Mon ami et moi, nous allons faire une petite battue ici, au cas où Fualco et Mlle de Lacombe se trouvent encore dans les parages.

— Ce n'est pas une mauvaise idée. Voulez-vous que je vous laisse un homme ?

— Merci ; nous sommes deux. Nous en viendrons bien à bout ! J'imagine qu'ils ne sont pas si loin que veut le dire cet individu. Car enfin, deux cas seulement ont pu se présenter : ou bien ils ont pu trouver un véhicule pour continuer leur route — et je me demande qui a bien pu se prêter à cette inqualifiable action ! — Alors, en ce cas, vous les rejoindrez vraisemblablement vers Royan si la gendarmerie royannaise n'a pas encore opéré d'arrestation. Ou alors, il s'est dissimulé par là, attendant que la réparation de l'auto soit faite par son complice. Ce qui me paraît plus vraisemblable.

— Hum ! grommela l'officier, en inspectant d'un regard les champs nus, coupés de rares boqueteaux. Enfin, faites à votre idée, et s'il y a du nouveau, prévenez la police de Royan. Nous tiendrons le contact avec elle.

Un gendarme s'installa au volant, après qu'on eût fait monter Lalouette à l'intérieur de la voiture et qu'on eût fermé les portières à clef. Puis, abandonnant une

moto près de l'auto inutilisable des bandits, ils reprirent leur course.

— Tu n'as peut-être pas eu tort ! fit le Kid en se grattant la nuque. Mon avis, à moi aussi, est qu'il lui a été difficile, sinon impossible de demander assistance à des étrangers avec Mlle de Lacombe, qui doit se débattre et crier...

— Oui... gronda Didier, d'un air sombre. Allons ! Par quel côté commençons-nous ?

— Minute !...

Le reporter, sourcils froncés, grimpa sur le talus, et se mit à inspecter les berges.

Près de la route, elles étaient couvertes d'herbe. Mais au-delà, il y avait la terre fraîchement remuée des champs labourés. Le Kid, attentivement, examina, à tour de rôle, chaque côté.

Didier avait vite compris que son ami cherchait des traces. Si l'homme qu'ils poursuivaient avait cherché à se dissimuler, nul doute que les empreintes de ses pas et celles de Sylvine devaient s'inscrire clairement sur le sol friable.

Ils ne s'étaient pas trompés. Bientôt, l'ingénieur poussa une exclamation de triomphe :

— Voilà ! Un homme est passé par là tout récemment ! Le Kid accourut.

— Hourra ! En chasse !

— Seulement, je ne vois pas de marques de souliers de femme.

— Ils étaient sûrement ensemble. Mais qui te dit que Mlle de Lacombe, probablement baïllonnée ou évanouie, n'était pas portée ? Ne nous arrêtons pas à ce détail !

— Tu as raison ! répondit Didier d'une voix sombre.

Ils s'élançèrent à travers champs, s'attachant à repérer la piste.

Le sol descendait en pente douce vers un de ces petits vallons qu'on nomme dans le pays, des « combes ». Au fond, il y avait un étang entouré de peupliers, et des taillis formés de quelques buissons.

— Attention ! chuchota le Kid ! Il se pourrait bien que le gibier soit par ici !

Il n'avait pas fini de parler qu'un coup de feu claqua, déchirant l'air. Le Brésilien les avait aperçus et tirait sur eux.

Les jeunes gens, ivres de rage, allaient riposter quand Didier, blême, arrêta vivement le bras de son ami.

— Ne tire pas ! fit-il, angoissé. Le misérable se sert de Sylvine comme d'un bouclier !

C'était vrai ! Se voyant découvert, Fualco n'avait pas hésité à se faire un rempart du corps de la jeune fille qu'il maintenait devant lui.

Sylvine aussi, avait reconnu Didier. Elle se débattit furieusement, cherchant à se débarrasser du baillon qui l'étouffait et de l'étreinte de son ennemi.

A ce spectacle, l'ingénieur vit rouge. Comme un tigre, il bondit sur la pente suivi par le Kid qui galopait de toutes ses forces pour se maintenir à la hauteur.

— Bon sang ! pensa le petit reporter. Ça va chauffer !

L'homme, cependant, reculait, entraînant sa victime. Voyant qu'il allait être atteint, il cria :

— Stop ! Arrêtez-vous ! Si vous faites un pas de plus je jette la petite à l'eau !

A cette menace ils se figèrent une seconde, interdits. Ils savaient que Fualco jouait son va-tout, que s'il ne parvenait pas à échapper maintenant, il était perdu. Dans cette extrémité, on peut tout craindre et tout redouter, surtout qu'en reculant l'homme avait atteint l'extrême bord de l'étang. L'étendue glauque était couverte de nénuphars et de lentilles d'eau qui en cachaient la profondeur.

— Partez ! intima le Brésilien. Sinon, c'est elle qui en supportera les conséquences !

— Jamais ! gronda Didier, qui se sentait devenir fou.

Ils demeurèrent en présence, séparés seulement d'une quinzaine de pas. Abattre le bandit ? C'était presque à coup sûr, atteindre Sylvine ! Avancer ? D'une simple poussée, elle serait précipitée dans la pièce d'eau.

Soudain, la voix de la jeune fille elle-même s'éleva.

Elle avait réussi à faire glisser son bâillon. Et ce fut un cri déchirant qui vint fouetter le jeune homme.

— Didier ! Au secours ! J'aime mieux la mort que d'appartenir à cet homme !

Cet appel parut tirer l'ingénieur de sa léthargie. Il poussa un grondement sourd comme un fauve libéré, et se rua en avant, immédiatement imité par le Kid, qui se tenait prêt à agir.

Fualco, d'une brusque poussée, se débarrassa de Sylvine. Semblable à une tige blessée, celle-ci se courba en arrière, et disparut sous l'onde morte.

Didier, ivre de rage, braqua son revolver et tira. Fualco n'était plus protégé. Il fit deux ou trois pas en chancelant et s'abattit.

A la même seconde, le jeune homme avait jeté son arme, dépouillé son veston, et, d'un plongeon, avait piqué une tête dans l'étang, laissant le Kid se débrouiller avec le Brésilien.

Celui-ci n'était que blessé. Il avait reçu une balle dans le mollet, et était immobilisé. Le journaliste fut sur lui en une seconde.

Alors un corps à corps sauvage s'engagea. Le reporter s'était jeté sur lui, et essayait de maîtriser l'homme. Fualco, beaucoup plus fort que Roland, résistait et cherchait à saisir son adversaire à la gorge.

Tandis que ce combat se déroulait sur la rive, Didier s'était laissé glisser au fond de l'étang. A travers l'eau trouble, il ne tarda pas à distinguer une masse allongée. C'était le corps de Sylvine.

Didier était un excellent nageur. Se saisir de la jeune fille, donner un vigoureux coup de talon sur le fond de glaise, qui le ramena presque à la surface, ne fut pour lui qu'un jeu. Quelques instants plus tard, il déposait la jeune fille, inanimée, sur l'herbe.

Alors, il s'aperçut que son ami était aux prises avec Fualco. Celui-ci, même, semblait avoir le dessus. Il avait terrassé le petit journaliste et le serrait au cou.

Didier bondit, et, d'un coup de la crosse de son revolver, étourdit le Brésilien. Le Kid se releva, titubant.

— Sale bête ! grogna-t-il, en poussant du pied le corps du misérable. Si tu n'étais pas intervenu, mon vieux, j'y passais ! Tu as ramené la petite ? Parfait. Elle ne doit pas avoir grand mal.

— Elle vit ! Elle vit ! prononça Didier avec soulagement après l'avoir examinée.

— Bon ! Mais qu'allons-nous faire de cet individu-là ? Garrotons-le avec nos ceintures, et tâchons de réquisitionner un véhicule quelconque pour le transporter à Royan.

Sylvine avait déjà ouvert les yeux. Elle sourit à Didier qui la soutenait et, refermant les yeux, se blottit contre son épaule.

— Hep là ! intervint le Kid. Mademoiselle ! Ce n'est pas encore le moment d'écouter chanter les petits oiseaux en rêvant avec votre bien-aimé. Pouvez-vous marcher ?

— Oh oui ! fit la jeune fille en rougissant et en essayant de se mettre debout.

Soutenue par Didier, elle fit quelques pas, tandis que le Kid, avec une dextérité merveilleuse, ficelait le Brésilien avec leurs ceintures de cuir.

— Voilà le paquet terminé ! annonça-t-il avec satisfaction. Toi, mon vieux, trotte jusqu'à la route et tâche de trouver un automobiliste de bonne volonté, qui te recueille, toi et Mlle de Lacombe, car, bien entendu, il faut que tu l'emmènes. Et n'oublie pas surtout, dans la douceur de votre réunion, que moi, je poireaute ici en compagnie peu agréable.

— Sois tranquille ! riposta Didier. Dans une heure au plus tard, on viendra te dépanner et emmener le monsieur. Je préviendra immédiatement les autorités qui doivent se démener à le chercher à Royan. Prends garde, surtout, qu'il ne se débarrasse pas de ses liens !

Le Kid sourit.

— Mon revolver est chargé, et s'il fait le méchant, tant pis pour lui !

Les jeunes gens s'éloignèrent à travers les guérets, suivis du regard par le reporter.

— Sûr et certain qu'il va y avoir une noce bientôt, pensa-t-il. Une noce ? Au fait, pourquoi pas deux ? Si le patron ne me colle pas une sérieuse augmentation après ce que j'ai fait, je veux être transformé en cure-dents...

Didier et Sylvine finirent par arriver sur la route nationale. Didonne n'était pas très loin. En attendant que passe l'auto désirée, ils s'acheminèrent lentement dans cette direction.

— Sylvine, dit le jeune homme, il va falloir, en arrivant, faire votre déposition. Vous aurez beaucoup à dire.

— Oui. J'ai eu tort, je crois, d'esquiver mon témoignage. Tout cela ne serait peut-être pas arrivé. Mais j'avais tellement peur, voyez-vous ! Pourvu qu'il soit condamné pour longtemps, longtemps !

— Oh ! il y aurait un moyen qui vous mettrait tout de suite à l'abri de cet homme, Sylvine, fit-il avec tendresse et émotion...

Elle sourit et baissa les yeux.

— Vous m'avez sauvé la vie. Je serais une ingratitude, n'est-ce pas ? si je refusais maintenant, de vous la consacrer...

— C'est par gratitude seulement que vous consentiriez à m'épouser ?

— Un peu par reconnaissance, oui...

— Et beaucoup par...

Elle inclina la tête et se cacha toute confuse, dans les bras de son fiancé.

— O chérie ! Ma Sylvine !

Un formidable coup de klakson les fit redescendre de leur rêve immédiatement.

— Est-ce que la grande route est un endroit pour s'embrasser ? vociférait un monsieur apoplectique, en émergeant d'une voiture qui venait de s'arrêter. Et si je vous avais écrasés, étourneaux que vous êtes ?

— Monsieur, dit poliment Didier, sans se laisser intimider, nous nous excusons. Nous attendions justement quelqu'un de bonne volonté pour nous transporter au moins jusqu'à Didonne, car ma fiancée vient de faire

une chute dans un étang et risque de prendre du mal.

Le monsieur fronça ses gros sourcils et finit par sourire.

— Hein ! Je vois ce que c'est. Vous vous regardiez, les yeux dans les yeux, et vous n'avez pas fait attention où vous marchiez... Ah ! est-on bête, quand on est jeune ! Montez, les enfants.

L'auto démarra.

Une heure plus tard, une escouade de gendarmes en moto venait de Royan délivrer le Kid de sa faction et prendre livraison du prisonnier. Et, ce jour même, Mme Vincent réunissait autour de sa table, pour le dîner, les quatre jeunes gens rayonnants. Mais la plus heureuse était peut-être encore la vieille maman, qui, après avoir tremblé et tant pleuré pendant ces quelques jours, voyait l'avenir s'ouvrir sur la rayonnante perspective de l'Amour et du Bonheur, hôtes bénis, installés maintenant au foyer retrouvé.

EPILOGUE

Le procès de Juan Fualco fut rapidement conduit; le témoignage de Sylvine, concordant avec les résultats acquis pendant l'enquête, l'accablait. Il fut condamné, et avec lui, Arsène Lalouette. Mais celui-ci s'en tira avec une peine plus légère.

L'été suivant, à l'église Notre-Dame de Royan, fut célébré le double mariage de Sylvine de Lacombe avec Didier Vincent, et de la soeur de celui-ci avec le jeune reporter du « *Soir Parisien* ». La petite Alix, elle non plus, n'avait pas repoussé la demande du Kid. Les derniers événements l'avaient convaincue que Roland ferait, en somme, un petit mari très acceptable.

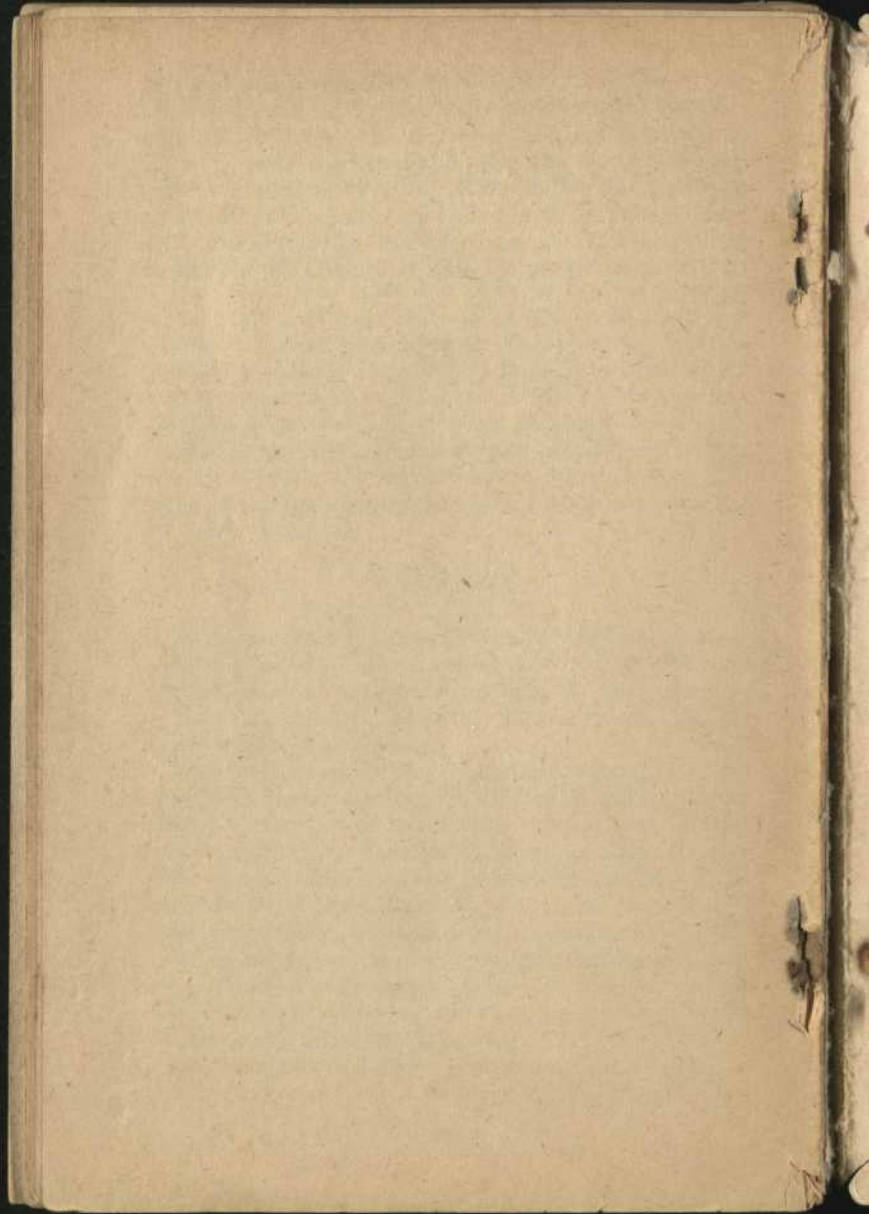
A la noce figurait un long garçon, tout empêtré dans son costume du dimanche, et dont la tignasse poil de carotte rutilait comme un soleil couchant. C'était Victor Cuchot, qu'ils n'avaient pas oublié.

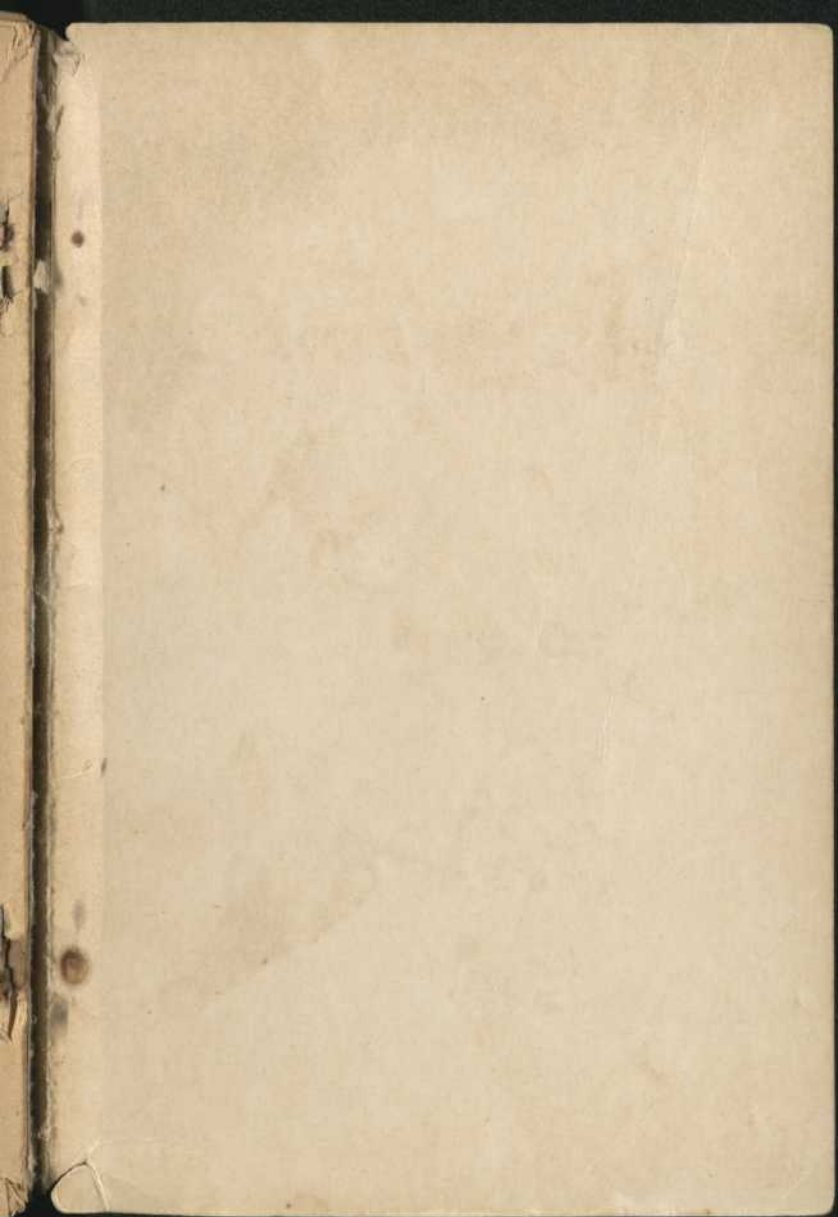
Les deux jeunes couples sont pleinement heureux, et Didier parfois, pense que le cours d'une destinée tient à

peu de choses... Il suffisait qu'il passât sur la route, quelques minutes avant que Sylvine n'y parût, ou qu'il ne s'arrêtât point à l'appel de la « Dame de Minuit » pour que sa vie prît une toute autre direction.

— Cette minute-là, dit-il, fut en effet pour moi l'instant où joue le libre arbitre de chacun. J'ai choisi, et mon étoile a voulu que je prenne le bon chemin. Car là « Dame de Minuit », c'était le bonheur qui me faisait signe...

FIN





BAnQ



000 718 744

LA DAME DE MINUIT

ROBERT JEAN-BOULAN